


CORN: HENR: À ROY. MEDICINÆ DOCTOR.





MANUEL DE MÉDECINE,

ET

CHIRURGIE PRATIQUE.

PAR M. A. WEIKARD,

Conseiller-d'Etat de l'Empereur de Russie.

Traduit de l'allemand, sur la troisième Edition ; considérablement augmenté et enrichi de notes.

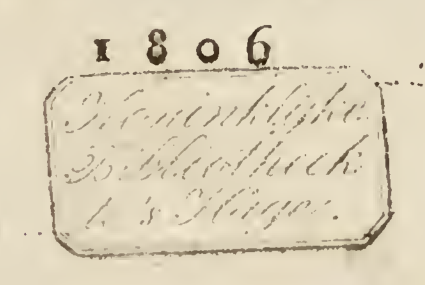
PAR CHORTET,

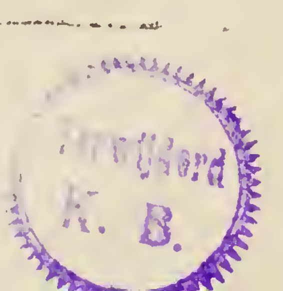
Docteur en Médecine, l'un des Rédacteurs du Journal de la Vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs Ouvrages.

A PARIS,

Chez ALLUT, impr.-libraire, propriétaire du Journal de la Vraie Théorie Médicale, rue de la Harpe, nº 93, collége Bayeux.

1806





PREFACE.

L'accueil favorable dont le public a honoré les deux premières éditions de mon Manuel de Médecine Pratique sur la Théorie de l'Incitation, et sur l'expérience, m'a déterminé à en donner une troisième édition, corrigée et considérablement augmentée.

On a fait des objections contre la classification brownienne des maladies. On prétend qu'un grand nombre d'hémorragies, de fièvres, de dyssenteries, et même la perte, sont souvent de nature sthénique. En général, ces maladies appartiennent aux asthénies. Supposé que l'une ou l'autre de ces maladies soit quelquefois sthénique, cependant leur classification dans

l'ordre des maladies asthéniques entraîne des suites bien moins fâcheuses que si on les avait placées toutes ou seulement en partie, au nombre des sthénies. Il est beaucoup plus facile de diminuer l'excès de force que de combattre la faiblesse du corps. Au reste, dans les cas douteux, je conseille de procéder dans le début avec la plus grande précaution, jusqu'à ce que le caractère de la diathèse se soit prononcé d'une manière évidente.

On divise les hémorragies en artérielles et en veineuses. Les premières proviennent de petites canules des artères, et peuvent être produites par un excès de vigueur ; on les a appelées autrefois hémorragies actives. Les autres naissent d'une débilité de la force absorbante des veines ; ces hémorragies sont plus fréquentes

que celles artérielles; on les appelle passives, et elles sont pour l'ordinaire dues à la faiblesse de l'incitation. Il n'est pas ici question des hémorragies produites par des puissances nuisibles lésantes.

Je conviens que les hémorragies, les fièvres, l'apoplexie, la perte, etc. peuvent être le résultat tantôt d'une asthénie directe, tantôt d'une asthénie indirecte. J'avoue franchement que l'expérience ne m'a pas encore convaincu de la nature vraiment sthénique de ces formes de malaise. Je n'ignore pas que des médecins célèbres affirment d'avoir souvent guéri ces maladies par les saignées et la méthode affaiblissante; cela ne prouve autre chose, sinon que dans plusieurs cas il n'est pas si facile de tuer des hommes, qu'on le pourrait

croire, ou que d'autres circonstances favorables dans lesquelles le malade était placé, lui ont sauvé la vie et ramené la santé. Quand même ces maladies seraient dans le principe de nature sthénique, il est évident qu'elles doivent bientôt se changer en asthénie indirecte.

La division des maladies en maladies universelles et locales, est de la plus haute importance pour la Médecine pratique. Plusieurs maladies, telles que les vieux ulcères, le squirrhe, les scrophules, etc. paraissent être des maladies locales, tandis qu'elles reconnaissent pour cause une faiblesse générale de l'organisme individuel. D'autres au contraire, comme les fièvres, le vomissement, l'épilepsie, sont fréquemment o ccasionnées par un vice local, et ne viennent point d'une

augmentation ou d'une diminution de l'incitation.

Dans la débilité directe, et dans presque toutes les maladies asthéniques, il faut toujours débuter par de faibles stimulans, surtout chez les enfans, les femmes, et les personnes épuisées. Ces individus sensibles à l'action des excitans les plus légers, ne supporteraient pas impunément l'impression des puissances excitantes énergiques. Dans plusieurs endroits des Elémens de Médecine, Brown parle de ce précepte pratique; malgré cela j'ai souvent entendu dire au malade mal instruit des nouveaux principes de Médecine : « Je ne puis pas être » traité d'après la théorie de » Brown; le vin, le café, les » aromates, et tous les échauf» fans produisent en moi sur-le» champ les accidens les plus

» fâcheux ». Mon ami, pensais-je en moi-même, si vous ou votre médecin aviez conçu l'ensemble de la doctrine de Brown, vous sauriez que le médecin écossais ne conseille pas de traiter par des échauffans et des excitans efficaces, les personnes frappées d'un haut degré de faiblesse. La méthode échauffante et l'excitante ne sont pas synonymes. Personne n'a mieux distingué que ne l'a fait John Brown, les cas où il faut employer le traitement rafraîchissant ou débilitant.

PREMIERE PARTIE.

Maladies Hypersthéniques, c'est-à-dire, Maladies produites par un excès de Force et un accroissement trop considérable d'Energie de l'Incitation.

AVIS DE L'EDITEUR.

On a déposé, conformément à la loi, deux exemplaires, à la Bibliothèque Nationale.

DIVISION.

PREMIÈRE PARTIE.

Maladies hypérsthéniques, ou maladies produites par un excès d'énergie vitale, ou une incitation trop violente.

Première Section. — Maladies avec pyrexie et inflammation d'une partie du corps. Ces maladies sont des phlegmasies ou des exanthêmes.

Deuxième Section. — Maladies hypérsthéniques avec pyresie et phlegmasie, mais sans inflammation d'une partie individuelle du corps.

Troisième Section. — Maladies hypérsthéniques sans pyresie et sans inflammation.

Signification de quelques mots techniques.

LA viabilité exige trois conditions dans un corps : l'incitabilité, les puissances incitantes et l'organisation.

Il n'existe point de corps vivant sans structure organique; cette proposition est démontrée par l'induction la plus générale; et les expériences multipliées, faites à ce sujet sur les corps organisés, n'ont pas encore montré une seule exception.

L'incitabilité est une faculté inhérente à la masse organique, en vertu de laquelle les objets du dehors incitent son activité vitale.

On ne peut pas se représenter l'incitabilité comme la cause productrice suffisante de la vie. Une force vitale est une chimère, elle est réfutée par l'expérience (1). La raison suffisante de la vie est dans une cause extérieure, les puissances incitantes. La vie doit être regardée comme la réaction du corps organisé, in-

(1) *Voyez* Chortet, Traité où l'on démontre que le système de Brown est le seul vrai en Physiologie.

cité par l'impression des forces stimulantes extérieures.

L'incitabilité, considérée comme principe de la vie, est une propriété une et indivisible de l'organisme entier; elle ne diffère dans les divers organes que par le degré, et toutes les autres différences naissent de la structure et du mélange spécifique des parties individuelles.

L'incitabilité, considérée comme cause intérieure de la vie, échappe à nos sens, et notre raison est forcée d'admettre, *a priori*, son existence dans les corps organiques, afin de pouvoir expliquer les phénomènes qu'ils nous présentent.

La vie organique consiste en quelques opérations déterminées, qui ne peuvent être produites que par les parties solides; or les fluides n'étant capables que de mouvemens passifs, il est évident que les seuls solides sont doués de vie, et que les fluides ne sont pas incitables (1).

Parmi les commentateurs de Brown, il en est qui regardent l'incitabilité comme le résultat de la matière organisée, d'autres

(1) *Voyez* Chortet, Réflexions critiques sur la manière dont on exerce la Médecine en France.

croyent que c'est un principe distinct de la matière. La résolution de ce problême appartient à la physiologie, et n'a aucune influence sur la théorie médicale.

Quelques médecins Brownistes soutiennent que l'incitabilité, usée par l'action des stimulans, se renouvèle pendant le sommeil, et par la suspension d'action des agens incitans; cette question est de pure spéculation, et n'a point d'intérêt pour le médecin-praticien, auquel il suffit de savoir que les puissances incitantes diminuent l'incitabilité en raison de leur action, et que la diminution de ces mêmes stimulans accumule l'incitabilité dans tout l'organisme.

Si l'incitabilité était une force vitale, la raison suffisante de la réalité de la vie organique, elle pourrait produire par elle-même les phénomènes vitaux, sans le concours des objets extérieurs; mais l'expérience nous apprend au contraire,

1°. Que la diminution des puissances incitantes diminue l'intensité de la vie, et que l'augmentation de ces puissances en accroît l'énergie;

2°. Que la diminution trop soudaine et trop considérable, ou la suppression totale

de l'action des objets extérieurs anéantit l'incitabilité et la vie.

De-là il suit, qu'outre l'incitabilité, il faut le concours des objets du dehors pour produire la vie des êtres organisés.

On entend par puissance incitante tout objet extérieur qui, en agissant sur le corps organisé, met en activité son énergie vitale.

Le résultat des puissances incitantes sur l'incitabilité est la vie, l'incitation.

L'action réunie de toutes les puissances incitantes sur un organisme déterminé, s'appelle incitament.

On peut diviser les puissances incitantes, en forces stimulantes et locales ; les premières affectent l'incitabilité, et les autres produisent une altération dans le mélange et la structure de la partie exposée à leur action immédiate. De plus, les puissances incitantes se divisent encore en deux classes, savoir, en puissances qui augmentent, et en celles qui diminuent l'énergie de l'incitation, ou en stimulans positifs et en stimulans négatifs.

La vie ne pouvant pas subsister sans l'action des puissances incitantes, on peut dire à juste titre, que la vie est un état for-

cé, et que les animaux qui marchent continuellement vers leur dissolution, n'en sont garantis qu'avec peine par les forces extérieures, et seulement pour un temps limité.

Les puissances incitantes produisent le même effet général; elles diminuent ou augmentent l'incitabilité dans tout le corps, et ne diffèrent entr'elles que par le degré.

Il n'y a pas de stimulans spécifiques, quelque soit l'organe sur lequel un agent incitant agisse, son effet devient toujours général, quoique son action soit à la vérité plus marquée dans l'organe sur lequel il agit immédiatement. De-là il suit que chaque accroissement ou diminution de l'incitation d'une partie se communique au corps entier, vu l'unité et l'indivisibilité de l'incitabilité.

Toutes les lois de l'incitabilité et de l'incitation rapportée au troisième chapitre (1) se réduisent en dernier résultat à une seule, qui doit être considérée comme la base fondamentale et suprême de l'art de guérir;

---

(1) *Voyez* Chortet, Introduction à la Médecine pratique.

tous les principes, par conséquent, dont l'ensemble constitue la partie théorique de la médecine, sont et doivent être déduites de cette base fondamentale.

La santé, la maladie, la mort même, ne sont que des degrés différens de la même manière d'être; ces divers états ont également pour principe l'incitabilité et les stimulans, et sont déterminés par eux.

Le juste équilibre entre l'énergie vitale et l'action des puissances incitantes, constitue la santé et le bien-être qui consiste dans l'exercice agréable, facile et régulier de toutes les fonctions.

J'entends par puissances nuisibles, toute influence extérieure qui, en agissant sur le corps organisé, trouble le degré convenable d'énergie de la fonction vitale.

On peut les diviser en puissances nuisibles universelles et locales; les premières se sou-divisent ensuite en puissances nuisibles positives et en puissances nuisibles affaiblissantes.

L'opportunité (*opportunitas ad morbum*), précède toujours les maladies universelles, et elle est produite par les mêmes puissances nuisibles, qui donnent naissance à la maladie elle-même. C'est l'état le plus

rapproché de celui de la maladie, mais qui présente encore les apparences trompeuses de la santé ; il se change en maladie réelle, dès que la somme totale des puissances incitantes vient de nouveau à être augmentée ou diminuée.

La déviation considérable de l'énergie de l'incitation se nomme maladie, mal-aise ; ce qui consiste dans l'exercice pénible et douloureux de toutes les fonctions, ou de quelques-unes d'entr'elles.

La proportion et la disproportion entre la force de l'incitament et celle de l'énergie vitale constituent le principe suprême et fondamental de la médecine. L'énergie convenable de l'incitation existe, lorsque ces deux facteurs sont dans un parfait équilibre entr'eux, la déviation de l'énergie convenable a lieu quand leur équilibre est rompu L'énergie convenable de l'incitation produit la santé, cause du bien-être, et la déviation de cette énergie, la maladie, cause du mal-aise. Le procédé curatif du médecin doit donc avoir pour but de rétablir l'énergie convenable de l'incitation, ou ce qui revient au même, de rétablir la proportion entre la force de l'incitament et celle de l'énergie vitale. Toute

la théorie de la médecine repose sur ce principe, et en doit être déduite; il est donc le principe suprême pour la théorie médicale.

Les liquides n'étant pas incitables, et toutes les maladies ayant leur siége dans le principe vital qui réside uniquement dans les solides, il est évident que les fluides ne peuvent pas être appellés malades, et qu'il n'y a que les parties solides qui soient affectées de maladies. Ainsi dans toutes les maladies universelles, le traitement curatif doit uniquement tendre à corriger l'état vicieux des solides; et à mesure que l'énergie de l'incitation aura été ramenée à de justes bornes, les affections vicieuses disparaîtront.

L'énergie convenable de l'incitation peut être dérangée par l'action trop forte ou trop faible des agens incitans généraux, ou par l'action lésante de puissances chimiques ou mécaniques. De-là il suit que l'on peut diviser toutes les maladies, en maladies universelles et locales; les premières se soudivisent en maladies dues à un excès de force, et en celles produites par la faiblesse.

L'incitation est trop forte, quand la

force de l'incitament est plus grande que l'énergie vitale, dont l'organisme individuel est doué; l'incitation, au contraire, est trop faible, lorsque la force de l'incitament est moins énergique que celle de l'activité vitale du corps individuel.

On nomme maladies universelles (*morbi communes*), celles qui, dès leur invasion, se répandent sur l'organisme entier, et cèdent à l'usage des remèdes généraux. Elles sont produites par l'action des puissances nuisibles générales, qui augmentent ou diminuent trop considérablement l'énergie de l'incitation. Les souffrances locales ne sont qu'un état de la maladie universelle.

Les maladies locales ou organiques sont bornées à une seule partie; elles ne sont pas précédées de l'opportunité; cependant un grand nombre de maladies locales peuvent à la fin se communiquer à tout le système. Elles sont l'effet de puissances nuisibles lésantes, qui produisent une altération dans la cohésion, la mixtion des parties organiques; elles co-existent souvent avec des maladies universelles.

L'hypersthénie de l'incitation est produite par une augmenttation trop brusque

et trop considérable de la somme totale des stimulans positifs. Chaque maladie hypersthénique violente, abandonnée à elle-même, passe toujours à un plus haut point d'intensité, et ne revient jamais à l'état de santé. L'hypersthénie étant engendrée par l'action trop énergique des puissances positivement excitantes, il est évident que sa guérison exige une diminution de ces forces, proportionnée à la gravité de la maladie ; de-là il résulte, que c'est une chimère de croire que la force médiatrice de la nature peut guérir les maladies par excès de force, sans le concours des influences extérieures.

L'asthénie directe est le résultat d'une diminution absolue trop soudaine et trop considérable des agens incitans négatifs. L'asthénie directe, laissée aux soins de la nature; va en augmentant, elle ne se guérit jamais d'elle-même. On n'en peut obtenir la guérison que par une augmentation convenable des stimulans positifs ; donc, il est impossible d'admettre que les forces seules de la nature suffisent pour la guérir sans le secours des puissances excitantes.

L'asthénie indirecte est produite par

une diminution relative trop brusque et trop grande de la force de l'incitament. Abandonnée à elle-même, elle monte toujours à un plus haut point de violence, et ne se change jamais dans un état convenable de l'incitation. Elle ne se guérit que par un accroissement de la force de l'incitament, proportionnel au degré de la maladie. Donc, il est absurde de croire que la nature opère elle-même la guérison de la faiblesse indirecte sans le secours des puissances excitantes.

Il suit de-là, que dans les maladies universelles, le médecin ne doit jamais se renfermer dans les bornes de la médecine expectante, dans la vaine attente que la nature guérira elle-même la maladie, ou qu'elle lui indiquera la voie qu'il a à suivre pour en obtenir la guérison. Il doit, au contraire, toujours attaquer l'hypersthénie par les affaiblissans assortis au degré de la maladie, et les asthénies par des excitans convenables (1).

L'hypersthénie est produite par un accroissement trop considérable et trop sou-

---

(1) *Voyez* Chortet, Réfutation de la Doctrine des crises et des jours critiques.

dain, et l'asthénie par une diminution absolue ou relative trop grande ou trop brusque de l'incitament. Nous avons vu plus haut que chaque augmentation ou diminution de l'énergie vitale d'une partie, se communique successivement à l'organisme entier; d'après cette observation, il est évident que l'hypersthénie et l'asthénie ne peuvent jamais co-exister dans un état permanent dans le même organisme. Mais il arrive souvent que des puissances nuisibles excitantes et des puissances affaiblissantes agissent en même temps sur quelques parties différentes du corps, et dans ce cas, elles ne se contrebalanceront pas, il y aura une complication passagère d'hypersthénie et d'asthénie, dont le résultat sera que l'impression la plus forte l'emportera, ce qui produira une maladie hypersthénique ou asthénique, où ces impressions se contrebalanceront, et la santé se rétablira.

La théorie de l'incitation ne nie pas toute espèce de complication; elle admet, au contraire, la complication d'une maladie universelle avec une locale; il arrive souvent qu'une personne attaquée d'une hypersthénie ou d'une asthénie, mange

une trop grande quantité d'alimens ; alors il y a complication ; or, il n'y a que cette complication qui exige l'attention du médecin, et fréquemment une méthode curative particulière. Les souffrances locales, dans les maladies générales, ne constituent qu'un état de la maladie générale, et cèdent au traitement curatif indiqué contre le mal universel.

En général, les symptômes gastriques dans les maladies universelles ne nous autorisent pas à avoir recours à l'usage des émétiques et des purgatifs. Les saburres contenues dans les premières voies sont le résultat d'un degré déterminé de l'hypersthénie et de l'asthénie, et disparaissent quand l'équilibre régulier entre toutes les fonctions de l'économie animale est rétabli. Dans les hypersthénies, leur présence exige les affaiblissans généraux et topiques, tandis que dans les asthénies, les embarras gastriques cèdent à l'emploi des excitans.

On divise les médicamens en excitans et en affaiblissans ou en désoxidans et oxidans; aux premièrs, appartiennent toutes les substances dans lesquelles dominent l'hydrogène et l'azote, et aux secondes celles dans lesquelles domine l'oxigène.

Les excitans se divisent en stimulans permanens et en stimulans diffusibles : les permanens sont ceux dont l'action se communique lentement au système entier, tels sont le quinquina, le quassia, la limaille de fer, les essences amères, etc.; tandis que l'impression des stimulans diffusibles se répand subitement sur toutes les parties du corps, et produit une incitation énergique de courte durée, tels sont l'opium, le camphre, l'éther sulfurique, l'alkali volatil, etc.

La méthode curative asthénique est celle qui consiste dans l'usage des remèdes affaiblissans, qui tendent à diminuer l'excès d'énergie de l'incitation.

La méthode curative hypersthénique est celle au moyen de laquelle on combat les maladies asthéniques ou de faiblesse. C'est le traitement curatif fortifiant, qui augmente la somme totale des puissances incitantes, et par conséquent, l'énergie de l'incitation.

Selon Brown, les deux mots *hypersthénique* et *phlogostique* sont synomines, et expriment une constitution, dans laquelle domine une vigueur excessive. Une maladie peut être hypersthénique, sans être

accompagnée d'un état inflammatoire, ou d'une inflammation réelle de quelque partie. Il y a des maladies hypersthéniques accompagnées d'inflammation : telles sont la péripneumonie, la variole, lorsqu'elle est portée à un degré violent, l'érysipèle grave, le rhumatisme, l'esquinancie. Les maladies hypersthéniques qui ne sont point accompagnées d'inflammation, sont le catarre, la synoque simple, l'obésité, la fiévre scarlatine, la petite vérole et la rougeole, lorsque ces deux dernières maladies sont peu violentes, et que l'éruption est légère. Il y a aussi des inflammations, qui n'accompagnent point les maladies hypersthéniques, mais les asthéniques : c'est ce qui arrive dans la goutte dont on parlera dans la suite. Il ne faut pas oublier qu'il y a de la différence entre une maladie hypersthénique et une maladie aiguë. En effet, il s'en faut beaucoup que la perte, qui est une maladie extrêmement aiguë, soit une maladie hypersthénique.

La pyrexie est une constitution hypersthénique violente ; elle indique toutes les maladies qui sont accompagnées de chaleur et d'ardeur. On avait coutume autrefois de placer parmi les pyrexies, toutes les maladies

maladies qu'on nommait fébriles, ou du moins toutes celles qui étaient accompagnées d'une chaleur morbifique. On doit ranger dans la classe des pyrexies lhes plegmasies, les exanthêmes aigus, c'est-à-dire toutes les maladies dans lesquelles le sang est dans un état inflammatoire : c'est ce qui constitue la diathèse générale phlogistique, qui, lorsqu'elle est augmentée par le moyen des puissances stimulantes ou des médicamens, détermine souvent une inflammation réelle, qui attaque spécialement et de préférence quelques parties du corps. Ce phénomène se manifeste presque toujours sur les parties externes, et il se fait bientôt connaître par la violence de la maladie.

La synoque simple est une espèce de phlegmasie, dans laquelle certaines parties, telles que les articulations, la gorge, la poitrine, la face, se trouvent dans un état légérement inflammatoire et douloureux. Cette maladie, lorsqu'elle est bien traitée, ne dure que peu de jours; quelquefois elle se termine en un seul jour : mais elle peut durer une semaine entière, et être accompagnée de chaleur et d'un état presque inflammatoire : il y a alors

une pyrexie, ou une constitution hypersthénique ; mais elle est trop faible pour exciter une inflammation réelle. C'est ainsi que toute espèce de phlegmasie, sans être encore une inflammation, est cependant peu éloignée de cet état, et peut se changer enfin en une véritable inflammation. Un rhume négligé ou mal traité peut dégénérer en une inflammation très-grave.

La pyrexie est l'état maladif du corps qui n'est pas accompagné d'une augmentation de chaleur, ou, pour me servir du langage de l'école, c'est l'état maladif du corps sans fièvre.

Les modernes ont placé mal-à-propos les phlegmasies, la synoque et les inflammations, parmi les fièvres. Galien avait déjà protesté contre cette classification. L'inflammation n'est autre chose qu'une phlegmasie, portée à un plus haut degré, et qui attaque principalement certaines parties du corps. Il y a, dans la partie attaquée d'une inflammation hypersthénique, tension, douleur, gonflement, rougeur et chaleur. Les inflammations attaquent le plus souvent les parties externes, au nombre desquelles on doit compter la gorge et les poumons, puisque ces organes

sont en contact avec l'air extérieur. La température des parties internes est tellement modérée et humectée par les différentes humeurs, qu'elle est rarement susceptible d'être attaquée d'une inflammation, excepté le cas où elle serait produite par une puissance nuisible lésante.

Il faut distinguer scrupuleusement les inflammations universelles, des inflammations produites par une puissance nuisible pénétrante : c'est pour cette raison que je nomme les premières, universelles, quoiqu'elles ne constituent qu'une partie de la maladie générale, et qu'elles ne soient absolument qu'une portion de la phlegmasie universelle, qui a produit, dans ce cas, sur quelque organe externe, une incitation moins énergique que dans le reste du corps : cette espèce d'inflammation ne précède donc jamais la phlegmasie universelle ; elle en est toujours la suite.

L'inflammation locale s'étend rarement au-delà de la partie affectée, à moins que cette partie ne soit douée d'une grande susceptibilité. Les parties situées sous les ongles, l'estomac et les intestins, à raison de leur extrême sensibilité, peuvent, lorsqu'il s'y produit une inflammation,

exciter un grand désordre dans tout le corps. La méthode curative doit alors être dirigée vers l'inflammation locale. On fait l'extraction d'une épine enfoncée sous l'ongle, on réunit les parties divisées par quelque blessure, etc. Dans les maladies universelles, il faut remédier à la phlegmasie générale.

Il arrive souvent qu'une forme déterminée de l'hypersthénie, est la cause productrice des inflammations universelles, attendu qu'elles cèdent aux affaiblissans, tels que le nitre, les purgatifs, la saignée, le régime végétal, les boissons froides, etc. (1).

L'hypersthénie, en tant qu'hypersthénie, ne soutient pas la raison suffisante de ces inflammations; il en faut chercher la cause dans la différence graduelle de l'hypersthénie, relativement à divers organes, et sur-tout aux vaisseaux sanguins et limphatiques, car ce n'est pas la guérison de l'hypersthénie en elle-même, qui éloigne l'inflammation, ou cette forme déterminée de mal-aise, mais le rétablissement régulier

(1) *Voyez* Chortet, Traité de la propriété exclusivement stimulante de l'opium.

de l'énergie, de l'incitation des organes individuels entr'eux.

J'apporte en preuve de mon opinion, que l'inflammation est presque aussi souvent occasionnée par la différence graduelle de l'asthénie, et que la guérison de celle-ci amène la guérison de celle-là.

Les inflammations universelles sont toujours le résultat de l'action des puissances nuisibles débilitantes, et principalement du froid, qui, en exerçant son influence immédiate sur les extrémités des vaisseaux sanguins d'un organe déterminé, tel que le poumon, y produit une faiblesse relative par rapport aux parties adjacentes et éloignées.

Il suit donc de-là, que les inflammations universelles peuvent être l'effet, soit de l'hypersthénie, soit de l'asthénie de l'incitation, pourvu que leur différence graduelle soit telle, que la débilité relative de quelques organes les rends trop impuissans pour résister avec une énergie convenable à l'afflux du sang, qui leur arrive par les organes relativement plus énergiques; le sang en effet s'y accumule alors, et y produit une distension, une augmentation de chaleur, de la douleur, de la rougeur, phé-

nomènes qui caractérisent l'inflammation.

La fièvre est une maladie produite par la faiblesse, et dans laquelle le froid, la chaleur et la sueur se succèdent alternativement; c'est l'affection qu'on appelle communément fièvre intermittente.

Le synochus est une maladie asthénique dans laquelle plusieurs organes essentiels sont attaqués, etc., leurs fonctions dérangées, mais à un moindre degré que dans le typhus.

Je nomme typhus la fièvre asthénique, dans laquelle tous les organes, ou du moins les plus essentiels, sont affectés à un haut point.

PREMIÈRE SECTION.

Maladies avec pyrésie et inflammation d'une partie du corps, qui sont en partie des phlegmasies, et en partie des maladies exanthématiques.

I.

Inflammation de la poitrine. (Inflammatio pectoris).

Je comprends sous ce titre, toutes les inflammations qui affectent ou les viscères contenus dans le thorax, ou la membrane qui recouvre la surface interne de cette cavité; car aucun signe ne peut servir à déterminer exactement le siége différent de la maladie; cette différence n'offre d'ailleurs aucune variété considérable dans les symptômes, et ne nous donne aucune indication curative différente.

L'inflammation de la poitrine est une phlegmasie, dans laquelle un ou plusieurs viscères contenus dans la cavité de la poi-

trine, sont attaqués d'inflammation, c'est-à-dire d'un plus haut degré d'incitation que les autres parties. J'observe ici en passant, que les inflammations hypersthéniques sont beaucoup moins fréquentes que celles dépendantes de faiblesses dans lesquelles les saignées et les autres affaiblissans produisent souvent les suites les plus fâcheuses. Pour pouvoir distinguer une inflammation hypersthénique d'avec une inflammation asthénique, il s'agit uniquement d'examiner si la maladie a été engendrée par des puissances positives ou négatives, et si elles ont donné naissance à une opportunité hypersthénique ou asthénique.

C'est avec peu de fondement que plusieurs Nosologistes distinguent cette maladie par différens noms, pris de la partie que l'on suppose être particulièrement affectée. L'inflammation de la substance du poumon a été distingué par le nom de *péripneumonie* (*peripneumonia*), celle de la plèvre, de *pleuresie* (*pleuritis*), celle du cœur, de *cordilis* (*corditis*), celle du diaphragme, de *paraphenitis.*

La détermination du siége de l'inflammation n'a pas une grande influence sur

le pronostic et le choix de la méthode curative.

On a tort de distinguer la pleurésie de la péripneumonie. Comment peut-il exister une inflammation dans la plèvre, sans que les vaisseaux de la propre substance (parenchyme) du poumon soient affectés, et sans que l'inflammation se communique à ce viscère, et *vice versâ?* L'ouverture des cadavres a pareillement démontré combien cette classification est erronée. Nous nous contentons de nommer cette maladie *inflammation de la poitrine*, et nous comprenons sous cette dénomination la *pleurésie* et le *corditis*.

Aussi long-temps que l'inflammation de la poitrine persiste dans toute sa violence, outre les symptômes généraux, propres aux maladies inflammatoires, il y a difficulté de respirer, toux, expectoration muqueuse ou sanguinolente, et douleur dans quelque partie du thorax; mais ces symptômes sont diversement modifiés dans différens cas.

La péripneumonie est précédée d'une pyrexie générale, d'une chaleur plus ou moins intense; le corps est attaqué d'une diathèse inflammatoire qui, étant accrue

par l'action d'une force stimulante quelconque, agissant particulièrement sur les organes respiratoires, y produit une inflammation. L'inflammation interne est en raison directe de la diathèse phlogistique. La douleur, la plénitude et la dureté du pouls, sont proportionnées à cette diathèse. Lorsqu'une diathèse violente a produit une grande inflammation, il survient dans quelques parties de la poitrine, soit antérieurement, soit postérieurement, soit au dos seulement ou au sternum, une douleur pongitive, accompagnée d'un pouls dur. Cette douleur sera d'autant moins violente et d'autant plus obscure, que la diathèse et l'inflammation seront moins considérables. Suivant Boerrhaave, l'anxiété est un symptôme caractéristique de l'inflammation du cœur. Pour déterminer le siége de l'inflammation, c'est-à-dire l'inflammation de la plèvre ou du diaphragme, on fera découvrir la poitrine du malade, et on examinera, s'il respire plus par l'élévation des côtes que par l'abaissement du diaphragme; dans l'inflammation de celui-ci, les côtes sont alternativement élevées et abaissées, et la partie inferieure du bas-ventre reste immobile.

La maladie a son siége dans le poumon lui-même, et dans la plèvre pulmonaire ou costale, ou dans la partie de cette membrane qui recouvre tous les viscères de la poitrine. Le médiastin est composé de ces deux plèvres, et le péricarde d'une duplicature de la plèvre, celle-ci a aussi des connexions avec le diaphragme. C'est par cette raison que je comprends sous l'inflammation de la poitrine, toutes les inflammations qui affectent les viscères du thorax, etc. L'anxiété, la douleur, la difficulté de respirer, la toux, etc. peuvent être plus ou moins violentes, suivant que telle ou telle partie est spécialement affectée.

Causes productrices. La maladie survient lorsqu'une cause excitante, quelconque, augmente considérablement la diathèse hypersthénique, et de manière qu'elle affecte principalement les viscères contenus dans la cavité de la poitrine; il s'y produit alors une inflammation plus ou moins dangereuse. Elle est plus fréquente en hiver qu'en été, parceque dans la première saison, l'air froid et vif du nord est capable d'occasionner la péripneumonie, lorsque l'individu se trouve dans l'opportunité et

que l'on est très-sujet à se refroidir, et qu'immédiatement après on a coutume de se chauffer excessivement auprès du poële ou du feu. Le froid a accumulé l'incitabilité des organes de la respiration, ou, ce qui revient au même, le froid a rendu les organes de la poitrine plus incitables, et dans ce cas, la chaleur extérieure devient la principale puissance nuisible. Tant que le paysan restera exposé au froid, il ne sera attaqué ni du rhumatisme aigu, ni de la péripneumonie hypersthénique. L'observation de tous les jours apprend que le catharre, le rhumatisme, l'esquinancie, la péripneumonie hypersthénique se déclarent dès que les personnes, long-temps exposées à l'impression du froid, s'approchent du feu ou du poële. Ajoutez à cela, qu'en hiver on fait plus d'excès dans les boissons spiritueuses qu'en été. La péripneumonie règne aussi très-souvent au printemps, lorsque les vicissitudes du chaud et du froid sont fréquentes, ce qui peut la rendre comme épidémique.

Les personnes robustes et à la fleur de l'âge, celles qui se livrent à des travaux excessifs et pénibles, les jeunes filles, les personnes qui habitent des pays monta-

gneux, enfin celles qui usent d'alimens substantiels et de boissons spiritueuses et fermentées, sont particulièrement exposées à contracter l'inflammation de la poitrine. Chez les enfans, la péripneumonie se joint souvent à la rougeole, surtout lorsqu'on a employé des remèdes stimulans et le régime chaud ; l'usage immodéré des excitans change fréquemment la coqueluche, maladie asthénique, en péripneumonie inflammatoire.

L'inflammation locale de la poitrine est produite par des puissances nuisibles lésantes, ou des stimulans âcres et corrosifs, et, dans ce cas, elle n'est pas précédée de la diathèse générale. Dans cette espèce d'inflammation, quand même, à raison de la sensibilité exquise de la partie souffrante, elle s'est communiquée au corps entier, il faut principalement diriger la méthode curative sur l'organe primitivement affecté. Il faut, avant toutes choses, extraire les corps étrangers ou la puissance nuisible lésante, et rejoindre les parties séparées et déchirées.

Symptômes. Avant l'invasion de la maladie, de même qu'avant l'éruption de toutes les autres maladies inflammatoires, le ma-

lade éprouve une pesanteur dans tous les membres, une anxiété et des douleurs erratiques. La maladie s'annonce presque toujours par un accès de froid, auquel succède ordinairement une chaleur générale plus ou moins grande. Il arrive aussi quelquefois que la péripneumonie débute par une chaleur universelle. Quelquefois la pyrexie est, dès le commencement même, accompagnée des autres symptômes de la péripneumonie; mais elle paraît fréquemment quelques heures avant que ces derniers soient devenus considérables, et surtout avant que la douleur se fasse sentir. Communément le pouls est fréquent, plein, fort, dur et vif. Il est rare qu'il soit foible et mou, et en même temps irrégulier, particulièrement dans l'état avancé de la maladie. La difficulté de respirer existe toujours, et est très-considérable pendant l'inspiration. La difficulté de respirer est aussi, en général, plus grande dans certaines positions que dans d'autres; par exemple, lorsque le malade est couché sur le côté affecté; mais quelquefois le contraire arrive; très-souvent il ne peut rester aisément sur aucun côté, et ne trouve de soulagement que quand il est couché sur le dos; d'autres fois il ne peut respirer

facilement que dans une position un peu droite.

La toux qui accompagne toujours cette maladie, est plus ou moins violente et douloureuse, quelquefois elle est sèche, c'est-à-dire sans aucune expectoration, spécialement dans le commencement : mais communément elle est humide, même dès les premiers jours ; la matière expectorée varie en consistance et en couleur, et on y observe fréquemment de petits filets de sang.

La douleur qui accompagne cette maladie se ressent, dans quelques cas, dans différentes parties du thorax ; cependant elle est d'ordinaire fixée d'un côté. On sent tantôt la douleur comme si elle était au-dessous du sternum ; d'autres fois dans le dos, entre les épaules ; et lorsqu'elle est sur les côtés, son siége est plus ou moins haut, plus en avant ou plus en arrière : mais aucun endroit n'est plus fréquemment affecté que celui qui répond à la sixième ou septième côte, environ au milieu de sa longueur, ou un peu plus en devant. La douleur est souvent aiguë ou pongitive ; quelquefois moins vive et obtuse, avec un sentiment de pesanteur plutôt que de dou-

leur. Elle est surtout vive et pougitive, lorsqu'elle occupe l'endroit dont j'ai parlé en dernier. Communément elle reste fixée dans une place; mais quelquefois elle quitte le côté et se porte à l'omoplate d'une part, ou au sternum et à la clavicule de l'autre.

Visage rouge et tuméfié, yeux étincelans et tuméfiés, anxiété, inquiétude, insomnie, ou sommeil agité, soif vive, langue recouverte d'un enduit blanchâtre, sécheresse des lèvres, manque absolu d'appétit, envies de vomir, souvent vomissemens copieux, aridité des parties extérieures, urine pâle au commencement, ensuite haute en couleur et rare, constipation, etc. Dans l'inflammation du cœur, ou lorsque le cœur est la partie la plus souffrante, le pouls est inégal et intermittent, il y a des palpitations fréquentes du cœur, de la douleur au milieu du sternum, des vomissemens, etc.

Une pyrexie violente est toujours dangereuse.

La difficulté de respirer indique surtout le danger. Si le malade ne peut rester couché que sur un côté, ou sur aucun, mais sur le dos seulement; s'il ne peut respirer

respirer avec une certaine facilité que quand le tronc est élevé; si, dans cette position même, la respiration est très-difficile, accompagnée du gonflement et de la rougeur du visage, de sueurs partielles autour de la tête et du cou, et d'un pouls irrégulier; tous ces symptômes indiquent les degrés progressifs de la difficulté de respirer, et le danger augmente dans la même proportion.

Une toux fréquente et violente qui aggrave la douleur, est toujours un symptôme d'une maladie rebelle.

Lorsque la péripneumonie est portée à son plus haut point d'intensité, le malade ne peut plus rester couché, il est obligé de se tenir sur son séant, et éprouve une grande anxiété; — respiration très-laborieuse, courte, pouls petit, fréquent, inégal, intermittent, yeux troubles, visage pâle et affaissé, souvent inflammation de la gorge. La voix s'éteint, la raison se trouble, les extrémités supérieures et inférieures deviennent froides, et sont recouvertes de sueurs colliquatives et glutineuses, il se manifeste quelquefois une diarrhée copieuse et colliquative; enfin les douleurs cessent

et la maladie se termine par la mort.

Une douleur aiguë, qui gêne considérablement l'inspiration, indique toujours que la maladie est violente; néanmoins il n'y en a pas de plus dangereuse, qu'une douleur abtruse, accompagnée d'une respiration très-difficile.

Les douleurs qui, après avoir affecté un côté seulement, s'étendent dans l'autre, ou bien qui, quittant le premier, passent entièrement dans le côté opposé, sont toujours des marques que la maladie fait des progrès, et parconséquent qu'elle est dangereuse.

Le délire qui survient pendant la fluxion de poitrine, est toujours un symptôme très-dangereux.

Lorsque la terminaison de la maladie est fatale, elle se fait communément un des jours de la première semaine, depuis le troisième jusqu'au septième. La mort survient rarement dans un période plus avancé de la maladie.

Explication des symptômes. La pesanteur dans les membres, l'anxiété et les douleurs erratiques, que le malade ressent avant l'invasion de la péripneumonie, sont le produit de l'extension excessive des

vaisseaux sanguins remplis d'une trop grande quantité de sang. La constitution asthénique, qui affecte les vaisseaux superficiels de la peau, en diminue le diamètre, et supprime la transpiration. Les frissons et le froid sont produits par la suppression des solides, ou par le stimulant des humeurs trop abondantes, et par le séjour trop prolongé des différentes parties nuisibles. La sensation du froid dépend de l'aridité de la peau. L'inertie et l'abattement indiquent que le cerveau et les fibres musculaires éprouvent une irritation trop violente, et portée au-delà des bornes de leur incitabilité naturelle; les fonctions animales sont alors altérées et diminuées par la trop grande énergie des causes excitantes, et non par la faiblesse.

La soif, la chaleur, l'aridité de la peau, sont produites par la diathèse phlogistique des vaisseaux catérieurs de la peau et de l'œsophage; diathèse qui supprime la transpiration et l'excrétion des humeurs qui sont destinées à entretenir l'humidité de la bouche et de la gorge. Les vaisseaux exhalans, destinés à la sécrétion du mucus, dans la trachée-artère,

sont alors fermés par la violence de la diathèse sthénique, et ne peuvent plus déposer la quantité d'humeurs nécessaire pour entretenir l'humidité de ces parties, et exciter l'expectoration. Quand la violence de la diathèse diminue et permet aux vaisseaux de s'ouvrir et de verser les humeurs qu'ils contiennent, l'abondance de ces humeurs réveille alors l'incitabilité de tout l'organe, et produit en conséquence ce mouvement convulsif que nous nommons *toux*, et par le moyen duquel se fait l'évacuation de ces humeurs. La facilité d'expectoration indique que la violence de la diathèse sthénique est diminuée, et les crachats abondans et long-temps continués annoncent qu'elle est déjà changée dans une constitution asthénique qui peut dépendre alors, ou de la faiblesse directe produite par l'abus des moyens antiphlogistiques, ou de la faiblesse indirecte, lorsque l'incitabilité a été épuisée par la violence et par la longueur de la maladie.

La densité et l'incitation extraordinaire des fibres qui entourent les vaisseaux superficiels, densité et incitation qui s'accroissent à mesure que la con-

traction augmente, sont la cause de l'aridité de la peau. Entrons dans quelques détails : Les diamètres des vaisseaux sont tellement diminués, qu'ils ne peuvent plus recevoir la matière de la transpiration, ou qu'il leur est impossible de la laisser sortir, supposé qu'ils puissent la recevoir. Cette diminution des capacités des vaisseaux n'est produite, ni par le spasme, ni par le froid, mais par la diathèse phlogistique, qui est plus grande dans les vaisseaux cutanés que dans les autres parties du corps. En effet, le stimulant de la chaleur, s'il a été surtout précédé du froid, étant déjà capable, comme puissance nuisible, d'exciter une maladie sthénique, agira avec d'autant plus de force sur la surface externe du corps, qu'il fait sur elle une impression immédiate.

La pâleur de la peau qui s'était manifestée au commencement de la maladie, fait place à la rougeur et à la chaleur. En effet, le sang dont la quantité est excessive dans ces cas, se porte avec force vers les petits vaisseaux de la surface externe du corps, où la matière de la transpiration se trouve retenue par la

violence de la diathèse sthénique, et la chaleur qui se produit dans le corps, s'accumule sous la peau.

La rougeur de l'urine est également produite par la diathèse phlogistique. En effet cette diathèse ne permet pas la libre sécrétion de ce fluide, qui étant alors retenu dans ses vaisseaux, fait effort pour les distendre, et même pour les rompre; mais les fibres motrices s'opposent à ses efforts en se contractant et en diminuant le diamètre de ces mêmes vaisseaux. Enfin la force de cohésion des parties solides cède à la distention des fluides, et livre passage à quelques gouttes de sang; ce phénomène n'a pas lieu dès le commencement de la maladie, à cause de la résistance que la cohésion des parties solides oppose à la distention des vaisseaux.

Le pouls devient plus dur, plus fort et plus fréquent que dans l'état sain. La plénitude et la dureté du pouls sont produites par l'usage excessif des alimens, et surtout des viandes, lorsque le malade se trouvait dans la prédisposition. Sa force et sa fréquence ont pour cause d'autres stimulans, tels que les boissons spiri-

tueuses, une trop grande énergie de l'esprit et du corps, et enfin toutes les puissances nuisibles qui, dans ces circonstances, agissent sur le malade. Dans les maladies hypersthéniques accompagnées de quelque inflammation, le pouls ne peut pas devenir très-fréquent : en effet, lors même que les stimulans tendraient à lui donner plus de fréquence, la quantité et la force du sang s'opposeraient à leur action, et ne permettraient pas que le sang circulât avec autant de facilité que s'il était dans un état de liquidité plus considérable et en moindre quantité. La force et l'étendue du pouls dépendent de l'augmentation des fibres motrices des vaisseaux, et de leur densité; sa dureté consiste dans une contraction un peu permanente, par laquelle l'artère excitée, soit par des moyens artificiels, ou par le stimulant, embrasse une grande quantité de sang, et fait naître la sensation d'une corde tendue.

La plénitude et la dureté du pouls sont proportionnées à la diathèse inflammatoire et sthénique. Lorsqu'une diathèse violente a produit une grande inflammation, il survient, comme nous avons vu plus haut, dans quelques parties de la poitrine, une

douleur pongitive, accompagnée d'un pouls dur. C'est une erreur de croire que le pouls ne présente de la dureté que dans l'inflammation des parties membraneuses, et qu'il ait de la mollesse quand la substance parénétigmateuse du poumon est enflammée.

La péripneumonie hypersthénique est une maladie trop violente pour conserver long-temps le même degré de forces : lorsqu'elle est déjà avancée, la douleur devient plus obscure et diminue ; la respiration, si gênée dans le commencement, se fait avec plus d'aisance et de liberté ; et c'est alors que se manifeste cette mollesse du pouls dont on s'est tant occupé, et qui a donné lieu à tant de discussions vagues et inutiles, dans les traités sur la péripneumonie. On expliquera facilement ce changement du pouls qui a paru si surprenant, et auquel on a attaché tant d'importance, en observant que si la péripneumonie est négligée ou mal traitée, sa violence peut produire la faiblesse indirecte, et que la faiblesse directe peut survenir, si l'on abuse de la méthode débilitante.

La douleur pongitive change souvent de place, parceque l'inflammation n'est

pas la cause productrice de la maladie, mais seulement l'effet de la pyrexie générale, ou une partie de la diathèse universelle. Je m'explique : la diathèse hypersthénique affecte plus violemment une partie que les autres ; de là naît l'inflammation de la partie la plus souffrante. Il est également très-possible que dans le cours de la maladie la diathèse change de place, quitte la partie affectée pour se jeter sur une autre, qu'elle attaque plus ou moins fortement que la partie qu'elle vient d'abandonner ; de là il suit que l'inflammation, et parconséquent aussi la douleur peuvent fréquemment changer de place, s'accroître ou se diminuer. On n'a pas besoin d'avoir recours à l'hypothèse d'une métastase ou d'un dépôt de la matière morbifique : pour rendre raison de ce phénomène, on peut l'expliquer d'une manière très-satisfaisante d'après les principes de la théorie de Brown.

La mollesse du pouls dans le début de la maladie peut aussi provenir de ce que les douleurs violentes obligent le malade de retenir l'haleine : dans ce cas, le pouls se relève après la saignée, parcequ'alors

le malade peut respirer avec plus de liberté et de facilité. Le célèbre Morgagni rapporte plusieurs observations qui prouvent que, malgré la dureté extrême du pouls, la substance seule du poumon était enflammée, et non la plèvre, comme il l'a démontré d'une manière incontestable, par un grand nombre d'ouvertures cadavériques. Il est très-probable que la mollesse du pouls dans le commencement d'une inflammation grave est due à l'inaction, la faiblesse ou la souffrance de l'estomac, et il survient des vomissemens copieux et continus lorsque l'inflammation s'est communiquée au cœur. En général le pouls n'est pas dans les maladies universelles, un signe aussi certain et aussi important qu'on voudrait le faire croire; il est sujet à des variations infinies; tantôt il est dur, tantôt mou, dans l'état de faiblesse, dur, et souvent mou dans les maladies par excès de force. Il n'y a que la plénitude et la force du pouls, persistant toujours dans le même état, qui indique d'une manière à peu-près certaine, une maladie inflammatoire ou hypersthénique.

La douleur annonce dans la péripneu-

monie, comme je l'ai déjà observé plus haut, une inflammation d'un des viscères contenus dans la cavité de la poitrine. Mon opinion à cet égard n'est pas infirmée par les observations de quelques médecins qui n'ont pas découvert sur les cadavres des taches gangréneuses dans les points, où les malades avaient éprouvé de la douleur, ou qui prétendent avoir trouvé des indices d'une inflammation dans la partie postérieure du poumon. La majeure partie des altérations que l'on trouve dans les cadavres, ne surviennent que dans les derniers momens de la vie, ou après la mort; la bile, le sang et d'autres humeurs peuvent s'extravaser après la mort. Il est très-possible que dans la situation horizontale du corps après la mort, le sang s'accumule et s'amasse dans la partie postérieure du poumon, lui donne une couleur livide, et la rend plus pesante qu'elle ne l'est dans l'état de santé : d'après cela il est évident que les indices d'inflammation ou d'accumulation de sang peuvent manquer dans les parties antérieures du poumon. Des anatomistes éclairés ont démontré que les taches noirâtres n'indiquent ni gangrène, ni in-

flammation; un coup sur un œil peut produire un cercle livide et noirâtre, que personne ne regardera comme une gangrène.

Il suit de là que les taches livides et noirâtres ne sont autre chose que du sang extravasé, qui, au moyen de son poids ou de quelque autre cause, parvient jusqu'à un certain endroit. De là vient que le dos, les lombes de plusieurs cadavres deviennent livides et noirâtres, et jusqu'ici on a appelé ces taches, des parties *gangréneuses*. Si, après la mort on eût mis le corps sur le ventre, on aurait observé à l'abdomen cette prétendue gangrène. Dans les parties enflammées le sang accumulé est d'une couleur rouge claire, au contraire, les viscères gangrénés sont livides, verdâtres, noirâtres et sans aucune consistance.

La difficulté de respirer est due à ce que l'air respiré remplit et distend les vésicules pulmonaires, et de cette manière comprime et irrite les vaisseaux sanguins enflammés. J'apporte en preuve de mon opinion que dans l'inflammation du poumon, la substance parenchymateuse paraît être beaucoup plus rouge

que dans l'état sain ; et cette rougeur provient du nombre infini de petits vaisseaux sanguins, qui se distribuent au vésicules pulmonaires, et reçoivent dans l'inflammation, une grande quantité de globules rouges du sang.

On a attribué autrefois la difficulté de respirer à un empêchement de la circulation du sang par les poumons, à l'obstruction, à l'accumulation du sang, etc.

Ce phénomène s'explique d'une manière plus facile et plus naturelle, en admettant que l'air inspiré presse et irrite les vaisseaux enflammés. D'ailleurs il est probable que quand la maladie a une issue funeste, l'amas de la lymphe coagulable que l'on trouve après l'inflammation dans la substance du poumon et dans la plèvre, produit une certaine plénitude et une pression gênante, ce qui rend la respiration difficile et laborieuse.

Il arrive aussi très-souvent qu'après la guérison de l'inflammation, il reste encore dans la cavité de la poitrine une grande quantité de lymphe coagulable qui s'y est amassée pendant le cours de la maladie, et qui ne peut plus être résorbée : les vaisseaux lymphatiques de

trop actifs qu'ils étaient auparavant, devenus maintenant trop faibles, ne repompent pas la lymphe coagulable, de là naît une hydropisie du tissu cellulaire du poumon, ce qui rend la respiration très-difficile, et on est obligé d'employer les diurétiques excitans pour combattre avec succès cette maladie rebelle.

La toux et l'expectoration manquent souvent, ou sont peu considérables dans le début de la maladie, parceque l'humeur de la transpiration s'échappe sous forme gazeuse par les orifices des vaisseaux exhalans. Les crachats deviennent muqueux, lorsque la diminution de la diathèse hypérsthénique permet aux vaisseaux de s'ouvrir et de verser dans la trachée-artère les humeurs qu'ils contiennent. Il arrive souvent que les extrémités des vaisseaux trop affaiblies laissent sortir un peu de sang, alors les crachats sont sanguinolens. L'expectoration devient plus abondante, plus épaisse, et plus colorée lorsque la violence de la diathèse est diminuée, et qu'il est survenu un certain relâchement dans les parties, surtout dans les orifices des vaisseaux exhalans. De la même cause naissent les

hémorragies, l'urine trouble, la diarrhée; les sueurs collicatives, et toutes les autres prétendues évacuations critiques, que l'on croyait autrefois devoir être précédées de la crudité, de la turgescence et de la coction des humeurs. L'abondance de l'expectoration, les sueurs fréquentes et les autres évacuations copieuses ont lieu, quand l'action des vaisseaux exhalans est beaucoup plus considérable et plus énergique que celle des absorbans. Mais l'hypersthénie portée à un trop haut dégré d'intensité, peut resserrer et entièrement fermer les orifices des vaisseaux exhalans, de manière qu'ils ne laissent plus sortir d'humeurs et de mucus.

La violence de la diathèse hypersthénique s'étant changée en asthénie indirecte, l'incitation s'affaiblit, s'éteint, et il naît un relâchement extrême dans les parties solides, alors l'expectoration commence à manquer, la toux est peu considérable, les crachats sont ternes. Les vaisseaux exhalans étant frappés d'un haut degré de débilité retiennent la partie la plus épaisse du mucus, et les absorbans sont incapables de le repomper; les humeurs s'accumulent en grande quantité, la lymphe coagulable

se rétrécit abondamment, et le malade meurt de suffocation.

Lorsque l'inflammation de la poitrine persiste dans toute sa véhémence, et qu'elle est arrivée au plus haut point d'intensité, elle se transforme en asthénie indirecte, et donne naissance à l'hydropisie, ou l'usage abusif des affaiblissans a changé l'hypersthénie en asthénie directe, toutes les parties sont très faibles et dans un grand relâchement; la lymphe coagulable s'amasse dans le thorax, et il survient une hydropisie de poitrine.

Terminaison. Une résolution bénigne est caractérisée, 1°. par une expectoration hâtive, libre, copieuse, mêlée d'un peu sang, assez consistante, avec diminution de la douleur, changement favorable de la respiration, pouls plein et développé, et une matière expectorée, blanche, douce et opaque; 2°. par un flux de ventre qui subit progressivement des altérations analogues à celles des crachats; 3°. par une urine copieuse, épaisse, avec soulagement des symptômes et sédiment d'abord rouge, puis devenu par degrés blanchâtre avant le septième jour; la respiration devient alors facile, la fièvre légère, avec cessation de la soif,

soif, et une chaleur douce uniformément répandue.

La péripneumonie peut dégénérer dans une autre maladie dépendante de l'état inflammatoire, qui est la suppuration, dont les présages sont des symptômes, ni légers, ni d'une violence extrême, l'absence des signes d'une résolution bénigne, la durée de la maladie avec un pouls mou et ondoyant; l'état suppuratoire est indiqué par des horripilations légères, vagues, souvent répétées, et sans cause manifeste; la douleur diminue, la difficulté de respirer subsiste, rougeur des joues et des lèvres, soif, paroxysmes de fièvre hutique, surtout le soir, pouls mou et faible. Les caractères d'une suppuration formée sont, outre les signes précédens, une toux opiniâtre et sèche, qui augmente après le repas, ou le mouvement, le *decubitus* sur le côté affecté, moins gênant que sur l'autre, fièvre continue avec des paroxysmes après le manger, la boisson ou le mouvement, rougeur des joues et des lèvres, anorexie, soif vive, sueurs nocturnes, surtout au front et à la partie supérieure de la poitrine, pâleur, amaigrissement, débilité extrême: l'abcès une fois formé peut se frayer dif-

férentes issues, suffoque par son volume, ou par une éruption subite de matière qui s'évacue tout-à-coup dans la trachée-artère, se terminer graduellement par une sputation purulente, qui amène le rétablissement de la santé ou la consomption, s'épancher dans une des cavités thoracchiques ou dans le médiastin, amener la phthisie ou un empyème funeste. La matière purulente peut se déposer aussi sur un viscère ou sur une autre partie, le cerveau, le foie, la rate, les hypochondres, quelqu'un des membres abdominaux, ce qu'on connaît à la douleur, à la rougeur, à la chaleur, au sentiment de tension qui se développent dans la partie nouvellement affectée, et qui ont été précédés d'une douleur dans la poitrine, de beaucoup d'anxiétés, d'un sentiment de pesanteur et d'une difficulté de respirer modérée. La gangrène sans doute peut-être une des terminaisons funestes de la péripneumonie, s'annoncer d'abord par des symptômes très-intenses qu'aucun médicament n'a pu calmer, puis par une débilité extrême et subite, qui se manifeste surtout dans les battemens de l'artère, par le froid des membres; enfin par une sputation icho-

reuse, cendrée, livide, noirâtre et fétide, ce qui est suivi d'une mort prompte.

Une résolution bénigne de la péripneumonie, portée à un haut degré d'intensité, amène-t-elle toujours des adhérences de la plèvre? D'après les propriétés générales des membranes séreuses et leur analogie avec le tissucellulaire, relativement à la formation des cicatrices, il est peu probable que de pareilles membranes enflammées puissent rester en contact sans contracter des adhésions plus ou moins immédiates; c'est du moins le résultat le plus ordinaire de l'expérience. D'ailleurs, si l'inflammation était légère, et que l'irritation locale cessât promptement, le fluide albumineux attiré dans la partie, pourrait s'en retirer avant qu'il fût survenu une exsudation, et alors les adhérences pourraient n'avoir point lieu; mais en général, toutes les fois qu'il y a une exsudation pendant l'inflammation aiguë, et que les surfaces séreuses sont dans un contact immédiat, il paraît qu'il doit se former des adhérences.

Dans certaines circonstances de l'état inflammatoire, l'exhalation augmentant beaucoup, et le fluide exhalé ne pouvant être résorbé, celui-ci donne lieu à des

épanchemens plus ou moins abondans qui, se formant dans une cavité sans ouverture, et n'ayant aucun moyen de communication à l'extérieur, doivent nécessairement s'y accumuler et causer des accidens toujours graves. Mais quels sont les signes d'un pareil épanchement dans la poitrine ? Il importe d'assigner les plus remarquables. Le malade, qui dans les premiers jours ne pouvait point se coucher sur le côté affecté, ne peut plus se coucher sur ce côté-là ; au moindre mouvement il sent un fluide qui l'oppresse et l'empêche de respirer ; la percussion faite est obscure de ce côté-là, et si on presse l'abdomen de bas en haut, on détermine aussitôt une grande difficulté de respirer, ou même un sentiment de suffocation et une toux sèche, si l'on prolonge cette pression : on peut ajouter à ces signes extérieurs une sorte d'empâtement du thorax, l'ondulation d'un fluide à travers les muscles intercostaux, le réveil en sursaut, la bouffissure de la face, l'oedématie, et un sentiment de froid dans les membres inférieurs, un pouls petit et fréquent, etc.

Lorsque la terminaison de cette maladie devient funeste à l'ouverture du corps,

on trouve alors, soit une infiltration du sang dans le tissu des poumons, soit des concrétions lymphatiques dans les ramifications des bronches, ce qui donne au poumon une apparence de carnification, ensorte qu'en le divisant avec le scalpel, il paraît avoir la consistance du foie. On trouve souvent aussi, suivant la violence de l'inflammation, que la partie de la plèvre costale a participé de cet état inflammatoire, elle adhère à la plèvre pulmonaire, au moyen de cette exsudation albumino-gélatineuse.

Un grand nombre de maladies asthéniques, telles que le synochus, le typhus, la fièvre putride ou maligne, sont souvent accompagnées de douleurs pongitives, de difficulté de respirer, ou d'autres symptômes propres à la péripneumomie, avec un pouls très faible. On doit diriger le traitement curatif d'après la constitution des maladies régnantes. J'ai déjà dit plus haut, que la péripneumonie elle-même n'est que le produit de l'état phlogistique général.

Méthode curative. Les moyens qu'on peut employer dans les maladies hypersthéniques, sont tous les affaiblissans,

comme la saignée, les purgatifs, les émétiques, l'air froid, les alimens végétaux, les boissons aqueuses et acidules, les sudorifiques, les affections tristes de l'ame, etc. La curation de l'hypersthénie exigeant une diminution de la somme totale des puissances incitantes dans toutes les parties de l'organisme, la nouvelle théorie recommande de régler l'usage des débilitans, de manière que leur action se répande uniformément sur le système entier. D'où il suit qu'il faut éloigner toutes les influences capables d'accroître la force de l'incitament, et prescrire des remèdes qui, en diminuant le nombre et l'énergie des agens incitans positifs, et chacun en particulier. Il est donc évident que des médecins n'ont pas saisi les principes lumineux du système de Brown, qui prétendent combattre l'hypersthénie, surtout étant arrivée à un haut degré d'intensité, par un seul affaiblissant, tel que la saignée, ou les purgatifs, etc.: il faut, dans ce cas, employer une certaine somme d'affaiblissans.

La diminution de la somme totale des puissances incitantes doit être proportionnelle à la véhémence de la maladie, plus

elle est grave, plus grand doit être (toutes choses d'ailleurs égale) le nombre de débilitans.

Le moyen le plus puissant de diminuer la diathèse hypersthénique, c'est la saignée. Mais si elle peut être salutaire dans les hypersthénies, elle peut aussi avoir de fâcheux effets; et lorsqu'on l'a employée trop hardiment, elle a eu souvent les plus pernicieuses conséquences, en détruisant la force, et en changeant l'hypersthénie en asthénie directe. D'un autre côté, l'omission d'une saignée qui était indiquée, n'est pas moins funeste; et souvent la négligence à cet égard, dans les premiers temps de la maladie, fait un mal que rien ne peut réparer. Rarement sera-t-on dans le cas de réitérer plusieurs fois la saignée, à moins que la maladie ne soit très-violente. Cependant si le malade est d'une constitution robuste, si l'affectionlocale subsiste avec véhémence, si les autres débilitans sont insuffisans pour combattre la péripneumonie, la saignée est pour le malade la seule porte de salut. C'est au médecin attentif à en observer les effets, à juger de la quantité de sang qu'il peut perdre; on ne peut prescrire à cet égard

aucune règle. L'application des ventouses scarifiées ou des sang-sues sur la partie malade, remplace quelquefois très-avantageusement l'usage de la lancette. Il vaut mieux pratiquer plusieurs petites saignées dans un temps donné, qu'une saignée copieuse à la fois. Quoique les remèdes généraux agissent médiatement sur le corps entier, cependant l'effet est plus marqué dans les parties exposées à leur influence directe; d'où il résulte qu'une forte saignée pourrait produire un affaiblissement trop considérable dans le système sanguin, relativement aux autres parties de l'organisme.

Si la maladie est peu grave, on tiendra le malade à un régime sévère, on prescrira de légers purgatifs et de doux sudorifiques, on appliquera des sang-sues, des ventouses scarifiées sur la poitrine. On n'a pas besoin de faire une saignée, car il serait contre toutes les règles d'une saine pratique d'employer les plus forts affaiblissans dans des cas où le degré d'irritation est peu considérable et où il ne surpasse pas quelquefois celui qui a lieu dans une simple prédisposition à une hypersténie violente. Le but qu'on doit se proposer en prescrivant la

saignée, est d'empêcher que l'incitation portée à un haut point, ne se consume par sa violence et ne produise ainsi la mort; mais on n'a pas à craindre ce malheur dans les maladies légères. On doit alors s'abstenir totalement de la saignée, ou du moins ne la prescrire qu'avec beaucoup de réserve.

La saignée doit être proportionnée à l'age, au sexe, à la constitution individuelle du corps et à l'énergie des causes nuisibles qui ont donné naissance à la maladie. On ne doit prescrire la saignée aux enfans, aux femmes délicates et aux vieillards, qu'avec beaucoup de circonspection. Chez les premiers, l'accumulation de l'incitabilité, son épuisement chez les autres, ne produisent qu'une incitation modérée et faible, à moins que l'action des stimulans ne soit très-énergique.

Quand la première saignée ne diminue pas la chaleur, la dureté du pouls, les maux de tête, les douleurs thorachiques, la difficulté de respirer, etc., on pratiquera une seconde saignée au bout de deux ou de trois heures.

Les purgatifs peuvent aider à l'effet de la saignée et même la remplacer. Ils

exercent principalement leur action primitive sur les vaisseaux exhalans et inhalans du tube intestinal, et consécutivement sur tout le corps, en diminuant la masse des fluides, et parconséquent en affaiblissant le système entier. L'utilité des purgatifs doux dans les maladies inflammatoires, a déjà été reconnue par Sydenham, Huxham, Boerrhave, et d'autres médecins célèbres, mais le bon effet qu'ils produisent n'est point dû à l'évacuation des humeurs corrompues et putrides, il vient uniquement de la faiblesse qui résulte de cette évacuation : car on les emploie avec un succès remarquable dans les fièvres inflammatoires où l'on ne découvre aucun symptôme gastrique.

Supposé qu'après la saignée, la purgation, les boissons rafraîchissantes et le régime froid, la maladie reprenne sa première violence, on aura de nouveau recours aux saignées, aux purgatifs et aux autres affaiblissans.

La saignée, les purgatifs ayant considérablement diminué la véhémence de la péripneumonie, je prescris de légers sudorifiques, parcequ'alors le corps est très-disposé à cette espèce d'évacuation.

En effet la diathèse étant diminuée, on peut employer, sans aucun inconvénient, le degré de la chaleur nécessaire pour exciter la sueur. La chaleur serait nuisible si la diathèse était encore assez violente pour menacer de faiblesse indirecte ; mais on n'aura pas à craindre cet inconvénient, lorsque la diathèse est peu exaltée ; ce qui arrive dans la convalescence, ou pendant tout le cours des maladies hypersthéniques légères. La chaleur modérée, nécessaire pour exciter la transpiration, n'est qu'un léger inconvénient qui ne contre-balance nullement l'avantage produit par une sueur abondante qui débarrasse le système vasculaire et tout le corps d'un stimulant qui accroissait l'énergie de l'incitation ; les émétiques et les purgatifs diminuent la diathèse hypersthénique, en excitant les évacuations des vaisseaux du canal intestinal. La sueur produit le même effet, en débarrassant le système cutané de la matière de la transpiration. Je donne au soir dans ce cas, avec grand succès, une dose entière, le lendemain matin, la moitié de la poudre de Dower n° 2. (Les malades qui ont été considérablement affaiblis par des saignées copieuses, l'incitabilité est

très-abondante, et une très-petite dose d'opium est déjà suffisante pour produire une incitation très-énergique.

Dans ces circonstances on ne devrait donner le soir que la quatrième partie de cette poudre, ou cinq à six gouttes de teinture thébaïque, ou de laudanum liquide de Sydenham. Cette dose peut occasionner de grands effets, et redonner aux vaisseaux absorbans leur énergie convenable d'incitation, lorsque la faiblesse est très-grande et le délire violent et continu. Dans les légères inflammations du thorax, surtout dans celles de nature rhumatique, où la diathèse hypersthénique affecte particulièrement les parties extérieures de la poitrine, je donne avec avantage, dans le début de la maladie, un doux purgatif rafraîchissant, et la nuit suivante la poudre de Dower, n° 2. En général, dans les péripneumonies peu graves, un purgatif salin, des boissons froides et rafraîchissantes, le régime froid et végétal et la poudre de Dower suffisent pour combattre la diathèse hypersthénique, et pour ramener la santé.

Je n'ai pas besoin d'observer que le régime et les autres objets dont on fait usage, doivent cadrer avec la méthode

curative. Plus la maladie sera violente, plus il est nécessaire d'employer un grand nombre d'affaiblissans, pour éloigner la diathèse hypersthénique, et plus on doit faire attention que les remèdes curatifs tendent au même but, savoir, à guérir l'hypersthénie générale, et l'affection particulière dont les organes respiratoires sont attaqués.

Dans le commencement de la maladie, lorsque la toux, la sueur et les autres évacuations, produites par l'adoucissement de l'hypersthénie, sont peu considérables, je donne au malade des boissons froides et acidules. Il est dangereux de donner alors des boissons tièdes en grande quantité; cependant elles ne doivent pas non plus être trop froides, parcequ'alors la chaleur subséquente produirait une irritation trop violente.

La température de la chambre où le malade est couché, doit être modérément froide, et ne doit jamais être trop élevée, surtout dans le début de la péripneumonie; elle peut être un peu plus chaude dans le déclin de la maladie, quand la sueur se manifeste et que l'expectoration est abondante. La température trop chaude

de la chambre, les boissons tièdes et les fomentations chaudes sont en partie la cause que les médecins, attachés aux anciennes théories, sont obligés de faire des saignées copieuses et répétées dans l'inflammation de la poitrine.

Tant que la chaleur de la peau persiste dans son intensité, je fais baigner à différentes reprises les mains et les pieds dans de l'eau et du vinaigre; lorsque la chaleur est brûlante, je fais laver toute la surface du corps avec de l'eau et du vinaigre, ce qui produit ordinairement un sommeil tranquille et restaurant.

Aussi long-temps que l'état inflammatoire est encore violent, on donnera pour nourriture des alimens végétaux en petite quantité et sous forme liquide, et pour boisson du petit-lait, de l'eau d'orge avec l'oxymel simple, de l'eau avec du sirop de framboise, ou de baies d'épine-vinette. En été, on écrase des fruits, des baies de fruits, des cerises dans de l'eau que l'on administre pour boisson au malade. Un mélange de vinaigre avec du sucre et de l'eau, est une boisson très-agréable au goût et très-rafraichissante mais elle ne convient pas dans le cas qu'elle excite la toux.

On couchera le malade dans une chambre spacieuse, dont la température, surtout pendant l'exacerbation de la chaleur, doit être froide ; on y répandra du vinaigre, de l'eau froide, on y placera des arbres verds, ou on pourra la rafraîchir de toute autre manière, si l'air y est trop échauffé par les chaleurs excessives de la saison. On couvrira le malade aussi légérement que possible, et on ne choisira des couvertures épaisses, que quand on veut favoriser la sueur au déclin de la maladie. Si le malade peut rester hors du lit, il s'asseoira sur une chaise, ou se couchera sur un canapé, de cette manière il aura moins chaud que dans le lit. On lui recommandera de tenir l'esprit en repos, de ne pas se livrer à des passions tumultueuses ou à des méditations profondes.

Je ne prescris jamais des émétiques dans les péripneumonies graves ; j'ai souvent vu d'autres médecins en faire usage, et ils en ont retiré les plus grands succès. J'ai encore eu même occasion de voir un homme attaqué d'une péripneumonie très-violente qui a éprouvé un très-grand soulagement après l'action de l'émétique Malgré cela, je ne conseille pas de l'ordonner dans les

périp[neu]monies portées à un très-haut point d'intensité. Les efforts que fait le malade pour vomir, pourraient bien, surtout dans les inflammations violentes, devenir trop considérables, et les contractions spasmodiques du diaphragme être nuisibles aux poumons enflammés. Supposé même que les émétiques agissent d'abord en excitant, il serait toujours vrai de dire que ce sont de bons rafraîchissans et de puissans débilitans. Après la prise de l'émétique le malade devient pâle, la face se décolore, la salive se sécrète en abondance dans la bouche, il se manifeste une sueur copieuse, suivie de froid et de lassitude dans tous les membres. Pourquoi ne pourrait-on pas prescrire avec avantage les émétiques dans la simple inflammation de la poitrine, de même que dans toutes les autres inflammations hypersthéniques? Cependant je condamne le procédé des médecins qui, d'après le conseil de Reid, prodiguent les émétiques dans la phthisie pulmonaire, où ils doivent de toute nécessité entraîner les suites les plus fâcheuses.

Un grand nombre d'auteurs célèbres donnent des éloges outrés à la racine des polygala seneka de Virginie, et lui attribuent

buent des vertus spécifiques dans la péripneumonie. J'abandonne volontiers l'usage exclusif de ce remède, de même que de tout autre à la mode, aux médecins qui se font gloire d'employer de nouveaux remèdes, et principalement à ceux dont tout le savoir est fondé sur la lecture de quelques mauvais journaux qui annoncent tous les jours des remèdes nouveaux et spécifiques.

Assalin a conseillé, suivant l'exemple de Bourru, après la saignée et les émétiques, l'usage des huileux et les boissons qui en contiennent (1). A mon avis on pourrait donner une potion composée de parties égales d'huile et de vinaigre, bien mêlés ensemble, et dont le malade prendrait souvent une cuiller à bouche. *Voyez* nos. 24 et 25.

Après la première saignée, Pringle conseille l'application d'un vésicatoire à l'endroit le plus souffrant. Le vésicatoire ne conviendra pas tant que la diathèse hypersthénique ne sera pas considérablement diminuée, il n'est salutaire qu'au déclin de la maladie; alors il peut ranimer les forces abattues, et de cette manière faciliter l'ex-

(1) *Voyez* ses Essais, etc. page 25.

pectoration, surtout en l'appliquant en rubéfiant. On l'emploie avec succès dans les péripneumonies asthéniques. L'observation a appris qu'un emplâtre de moutarde appliqué sur le thorax a souvent rétabli l'expectoration arrêtée par la faiblesse excessive des vaisseaux exhalans. Les emplâtres de moutarde appliqués au gras des jambes, augmentent l'énergie de l'incitation du système entier et parconséquent aussi, de la poitrine, et favorisent l'expectoration. Le premier effet du vésicatoire est d'irriter et d'accroître la chaleur; il n'affaiblit que par l'écoulement trop considérable de la lymphe qu'il procure, en entretenant la suppuration de la plaie. D'ailleurs je suis persuadé qu'on peut très-bien s'en passer dans les péripneumonies hypersthéniques, et qu'il est rarement indiqué dans celles de faiblesse.

Après une diminution sensible de la diathèse hypersthénique, au lieu d'appliquer un vésicatoire, on pourra faire avec la main des embrocations sur la poitrine avec l'onguent n° 3. J'ai fréquemment observé que dans les doulenrs violentes le spasme et les convulsions asthéniques, l'esprit volatil, n° 4, frotté sur la poitrine

avec la main chaude, a produit un soulagement instantané. Il ne faut pas avoir recours à ces stimulans extérieurs, tant que l'hypersthénie persiste encore dans toute sa force; ils sont nécessaires et très-avantageux dans les péripneumonies dues à la faiblesse de l'incitation.

Jusqu'ici on avait coutume d'appliquer sur la partie souffrante une vessie remplie de lait chaud, ou un cataplasme chaud : on faisait inspirer au malade des vapeurs tièdes et humides, et on ne lui donnait que des boissons tièdes et humides. Aucun de ces remèdes ne convient dans le début de la maladie accompagnée de symptômes violens, annonçant un haut degré d'intensité de la diathèse inflammatoire : ils produisent ordinairement des suites funestes, et on ne peut les employer que quand l'hypersthénie commence à diminuer et qu'elle menace de se transformer en asthénie directe.

Lorsque la diathèse hypersthénique est trop violente et la douleur thorachique intolérable, on appliquera sur la poitrine des fomentations froides ou l'eau de Goulard : le célèbre Marcus en a fait un usage heureux dans les péripneumonies hypers-

théniques (1). L'application extérieure du froid a l'inconvénient qu'on ne peut pas le continuer long-temps, et que la chaleur subséquente produit une irritation excessive. Il en est de ces fomentations froides comme de l'application de l'huile froide contre les brûlures ; en la renouvelant souvent, elle soulage sur-le-champ et ne produit plus de bon effet lorsqu'elle est devenue chaude elle-même. Après l'action du froid, la chaleur du lit et les autres stimulans agissant sur le corps, occasionnent une incitation d'autant plus violente que le froid a accumulé l'incitabilité, c'est pourquoi il faut employer ces fomentations avec la plus grande réserve. Je fais fréquemment des embrocations avec de l'huile ; d'autres médecins appliquent sur la poitrine un linge plié en quatre doubles, trempé dans une potion froide composée de parties égales de vinaigre et d'huile.

Lorsqu'après l'éloignement de la diathèse hypersthénique, la toux est encore difficile et les crachats peu abondans à cause de la faiblesse des vaisseaux exhalans,

---

(1) *Voyez* Chortet, Recueil d'Observations Browniennes.

je prescris avec succès la mixture, n° 5, dont le malade prendra souvent une cuiller à bouche, et j'y ajoute quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham, quand la toux est très-fatigante. J'ordonne aussi avec succès à la fin de la maladie l'opium en substance avec le Kermès minéral, le soufre doré d'antimoine, ou la racine d'ipecacuanha. Je prends des parties égales d'opium et de kermès minéral ou d'ipéçacuanha, ou deux parties de soufre doré d'antimoine avec une partie d'opium, dont on fait des pilules. *Voyez* n°s 12 et 22.

La majeure partie des médecins attachés aux anciennes théories, croyant que presque toutes les maladies de la poitrine doivent se terminer par une expectoration abondante, redoutent l'usage des purgatifs, et conseillent dans le début de la maladie, des boissons tièdes, l'inspiration des vapeurs humides et tièdes, les vésicatoires et les soi-disant expectorans. La violence de la diathèse hypersthénique ayant retenu une quantité considérable de la matière de la transpiration dans les vaisseaux des bronches, les crachats deviennent de toute nécessité copieux lorsque l'incitation commence à décroître, et que

l'activité des vaisseaux exhalans perd de son énergie excessive: on peut augmenter l'abondance de l'expectoration au moyen de légers stimulans, capables d'accroître l'afflux des humeurs vers ces parties. De même il peut survenir des sueurs abondantes et une diarrhée copieuse, si, pendant le cours de la maladie, la trop grande constriction des orifices des vaisseaux exhalans a retenu une grande masse d'humeurs dans les vaisseaux cutanés et ceux du tube intestinal, et qu'au déclin de la maladie, le relâchement des extrémités de ces vaisseaux permette aux fluides arrêtés de sortir en abondance et-à-la-fois.

Toutes ces évacuations sont des phénomènes de l'amendement de la maladie, elles n'en sont pas la cause, mais simplement l'effet. Il suit de là que la coction, la crise sont des êtres chimériques, fondés sur l'admission hypothétique d'une matière peccante, comme étant la cause productive de la plupart des maladies universelles (1).

---

(1) *Voyez* Chortet, Réfutation de la doctrine des crises et des jours critiques, etc.

I I.

Les inflammations des autres viscères.

Autrefois on a placé, après la péripneumonie, les inflammations des viscères, tels que l'estomac, le foie, les reins, les boyaux, la vessie, la matrice, etc. On se convaincra de l'inexactitude de cette classification, en réfléchissant, que l'aberration du principe vital est rarement la cause productrice de ces maladies, qu'elles ne sont presque jamais précédées d'une pyrexie ou diathèse générale, et produites par une énergie trop considérable de la force de l'incitation, mais que ce sont pour la plupart des maladies locales, qui ne deviennent universelles que dans leur cours, ou ne le deviennent point du tout; c'est par cette raison que John Brown les a rangées dans la classe des maladies organiques.

L'inflammation du cœur a rarement lieu (*carditis*) on a beaucoup de peine à la reconnaître, et en général elle est due à un vice local, ou à l'action d'une puissance nuisible lésante ou pénétrante. Dans ce dernier cas, tous les remèdes

que le médecin emploie, viennent le plus fréquemment à échouer contre cette maladie. Dans l'autre cas, au contraire, c'est-à-dire lorsqu'elle est l'effet d'une diathèse générale, elle peut être comprise sous le titre d'inflammation de la poitrine, et exige le traitement curatif indiqué contre la péripneumonie. D'ailleurs il est très-difficile de distinguer le carditis de l'inflammation des poumons.

Les inflammations des autres viscères sont des vices locaux qui, à raison de la sensibilité exquise des parties souffrantes, peuvent à la fin se répandre dans le système entier, et donner naissance à une foule de phénomènes propres aux maladies inflammatoires universelles.

A cette classe appartiennent l'inflammation de l'estomac, (*Gastritis*) celle des intestins (*enteritis*) et l'inflammation qui survient après les hémorragies à la suite des blessures considérables. Dans ces cas un accroissement d'énergie de l'incitation dans le corps entier, ou une diathèse phlogistique générale n'est pas la cause primaire de la maladie, elle est le produit de la lesion des parties blessées. Il résulte de là que le traitement curatif doit

uniquement avoir pour but d'éloigner la maladie locale, à moins que celle-ci ne soit compliquée d'une universelle, d'ôter les puissances nuisibles pénétrantes, de nétoyer et de laver les parties blessées, de les mettre à l'abri de l'action des forces irritantes, d'y appliquer un bandage convenable, et de laisser dans le plus grand nombre de cas, le temps à l'inflammation de parcourir ces périodes qui se terminera par la résolution ou la suppuration. Dans l'inflammation de l'estomac, le pouls est ordinairement mou, ce qui est probablement dû aux nausées et aux envies de vomir qu'éprouve le malade. Cette inflammation se connaît à une douleur aiguë de quelque partie de l'épigastre, accompagnée de pyrexie, de vomissemens fréquens, surtout lorsque le malade avale quelque chose, auxquels se joint souvent le hoquet.

La sensibilité de l'estomac, et sa sympathie avec le reste du système, prouvent que les inflammations de cet organe peuvent avoir des suites funestes. La grande faiblesse, surtout, que produit tout-à-coup une pareille inflammation, peut la rendre très-promptement mortelle,

avant qu'elle ait parcouru les périodes ordinaires des inflammations.

Lorsqu'elle dure assez long-temps pour suivre le cours ordinaire des autres inflammations, elle peut se terminer par la résolution, la gangrène ou la suppuration. Il est rare que les squirrhosités, qui souvent affectent l'estomac, soient reconnues pour être des suites de l'inflammation.

L'inflammation des intestins se connaît à une douleur fixe de l'abdomen, accompagnée de pirexie, de vomissemens et de constipation : ceux qui ont écrit sur la médecine pratique, disent que la douleur se ressent dans différentes parties de l'abdomen, suivant le siége de l'inflammation; cela arrive quelquefois, mais très-souvent la douleur s'étend dans tout le bas-ventre, et est particulièrement sensible autour du nombril. Les inflammations des intestins se terminent de même que celles de l'estomac.

Différentes causes peuvent produire ces inflammations; telles sont les contusions externes; les matières âcres de différens genres reçues dans l'estomac, quelquefois distension extraordinaire, produite par

une grande quantité d'alimens de difficile digestion ; les brûlures, les plaies faites avec des instrumens tranchans et contondans ; les arêtes de poissons, du verre pilé, les poisons, le poivre de Cayenne, des cheveux avalés et des noyaux de fruits produisent fréquemment l'inflammation des intestins, surtout ceux-ci étant très-faibles et le mouvement péristaltique peu énergique.

Dans l'enteritis le pouls est souvent mou, à cause des nausées qu'éprouve le malade.

L'hépatitis se peut connaître à une douleur plus ou moins vive de l'hypocondre droit, qui augmente en pressant la partie. Très-souvent cette douleur ressemble par la partie qu'elle occupe, à celle de la péripneumonie ; et elle augmente fréquemment, de même que cette dernière, pendant la respiration. Cette maladie est aussi dans quelques cas, accompagnée d'une toux, qui est communément sèche, mais quelquefois humide ; et lorsque la douleur ressemble ainsi à celle de la péripneumonie, le malade ne peut se coucher facilement sur la partie affectée.

La douleur s'étend souvent jusqu'à la clavicule et jusqu'au sommet de l'épaule,

Il y a quelquefois hoquet, et d'autres fois vomissement: un grand nombre de praticiens ont parlé de la jaunisse, ou de la couleur jaune de la peau et des yeux, comme un symptôme très-constant de l'hepatitis, mais l'expérience a prouvé que cette maladie peut souvent exister sans ce symptôme.

Voici les principales puissances nuisibles qui donnent naissance à l'inflammation du foie : la violence externe, telle que les contusions ou les chutes, un coup violent sur la région du foie, une chute sur les pieds, les genoux ou les fesses, une course rapide, une marche longue dans un pays aride et sous un ciel brûlant, la présence des concrétions biliaires dans la vésicule du foie.

L'hépatitis, de même que les autres inflammations, se termine par la résolution, la suppuration, ou la gangrène.

La néphrétique est toujours accompagnée de pyrexie; elle se connaît particulièrement par une douleur, communément obtuse, quelquefois pongitive, que le malade ressent dans la région des reins. Cette douleur n'augmente pas autant par les mouvemens du tronc, que celle du

rhumatisme qui affecte la même région?

On peut souvent la distinguer en ce qu'elle s'étend le long de l'uretère, et qu'elle est fréquemment jointe à la rétraction du testicule, et à l'engourdissement de la cuisse du côté affecté: cependant ces symptômes accompagnent d'ordinaire l'inflammation produite par le calcul contenu dans les reins ou l'uretère. La néphrétique est presque toujours accompagnée de vomissemens fréquens et souvent de constipation et de coliques. Communément les urines changent; elles sont ordinairement d'une couleur rouge foncée; le malade urine fréquemment et en petite quantité à chaque fois; mais quand l'inflammation est très-violente, l'urine est quelquefois sans couleur.

Les puissances nuisibles qui produisent cette maladie sont fort variées; telles sont les contusions externes, l'exercice forcé du cheval ou long-temps continué, les efforts violens des muscles du dos qui recouvrent les reins; les plus fréquentes sont la matière calculeuse qui bouche les conduits de l'urine, ou les calculs formés dans le bassinet du rein, qui y restent et y adhèrent, ou tombent dans l'uretère.

Il y a dans l'inflammation de la vessie, (*cistitis*), pyrexie, tumeur et douleur de l'hypogastre, des envies fréquentes d'uriner accompagnées de douleur ou d'ischurie, et de ténesme.

La cystitis est souvent engendrée par les cantharides, les plaies de la vessie, un corps étranger, par exemple, une pierre qui se trouve dans la vessie.

Les caractères généraux d'une inflammation de la matrice fortement prononcés sont, des douleurs dans l'hypogastre, qui est très-sensible au toucher, un état de tension, une grande débilité, l'altération des traits de la face, un pouls faible et dur, quelquefois un léger délire ou une sorte de revasserie, le hoquet; l'orifice de la matrice est douloureux au toucher, l'écoulement d'un liquide rougeâtre par les parties sexuelles, des envies fréquentes d'aller à la garde-robe, des vomissemens, une chaleur vive et quelquefois une suppression totale de l'urine.

Ces symptômes suffisent pour faire reconnaître l'inflammation de la matrice néanmoins, quelquefois ils ne sont pas fort sensibles, et il n'y a qu'une légère phlogosie avec une douleur fixe dans la partie affectée.

Le degré de douleur et de tension de la région utérine, et surtout la dureté du pouls jointe à la douleur que le toucher produit, suffisent communément pour former le diagnostic de cette maladie; mais si ces signes ne sont pas fort évidens, on doit, d'après la difficulté avec laquelle s'est fait l'accouchement, soupçonner un déchirement plus ou moins considérable.

L'inflammation de la matrice est fréquemment produite par une tumeur squirrheuse, par le dérangement de l'écoulement menstrueux, par des fausses couches, ou les suites d'un accouchement laborieux, par l'abus des plaisirs, les progrès de l'affection syphillitique.

Parmi les signes qui font reconnaître la péritonite, on doit compter les vomissemens répétés, la constipation, quelquefois le dévoiement, la sensibilité extrême du ventre au toucher, le hoquet, qui semble survenir, surtout quand la portion du péritoine qui tapisse le diaphragme est enflammée. On ne doit point omettre parmi ces signes une sorte d'intumescence, de boursoufflement, de météorismes qui occupe tout l'abdomen et le maintient dans un état de tension plus ou moins rénitente,

La respiration est en général difficile dans le péritoine; l'inspiration surtout est fort pénible, à cause de la douleur du ventre qui est très-vive; le pouls est petit, serré, concentré, quelquefois inégal, irrégulier; la physionomie paraît entièrement décomposée, et offre bien un autre caractère que la simple altération des traits de la face, qu'on observe quelquefois dans les fièvres intermittentes rebelles, et qu'on a désignée sous le nom de *face.*

Grippée. Les inflammations du péritoine ont ordinairement une marche très-rapide, et elles peuvent se terminer promptement par la gangrène, quoique sa terminaison la plus ordinaire semble être une sorte de suppuration qui se fait par une véritable exsudation, sans aucune évasion du tissu de la membrane du péritoine. Cette exsudation s'offre sous la forme d'une sérosité dont l'aspect varie, mais qui est toujours plus ou moins mêlée de flocons ou parcelles d'albumine à demi-concrète. C'est cette matière exsudée qui, quand la maladie se termine heureusement, est en partie résorbée et se transforme en tissu cellulaire, en brides de même nature, tantôt plates, tantôt arrondies; n'est-ce pas encore à cette

même

même matière qu'est due la formation des gromulations que l'on trouve quelquefois sur le péritoine dans les ouvertures cadavériques.

Il est bon d'observer que dans le plus grand nombre de cas, les inflammations de la vessie, des reins, de la matrice, du foie, ne sont pas produites comme celles de l'estomac et des intestins par des substances âcres, corrosives, et par des stimulans lésans, vû qu'ils ne peuvent parvenir jusqu'à ces parties, elles sont fréquemment l'effet et la suite d'autres maladies antérieures, dont je parlerai en détail aux troisième et quatrième volumes, et donnerai tous les développemens dont ce sujet est susceptible. Il faut cependant excepter les cas où quelqu'un de ces viscères aurait été blessé par des instrumens tranchans ou contondans, ou lorsque l'inflammation a été occasionnée par uue chute, etc.

L'acrimonie bilieuse, les flatuosités, les excrémens durs, les hémorragies arrêtées mal-à-propos, les ulcères, les efforts musculaires trop considérables, des coups, des chutes, une pression sur quelqu'une de ces parties, une maladie des organes adjacens, l'asthérite, le scorbut, la suppu-

ration, les accouchemens laborieux, etc. engendrent ordinairement les maladies locales. Ces influences nuisibles produisent les inflammations du foie, des reins, de la vessie, de la rate, du péritoine, de la matrice ; en un mot, toutes les inflammations locales extérieures et intérieures ne sont que les produits ou les formes de la maladie inflammatoire universelle qui affectent particulièrement les organes les plus nuisibles ou les plus souffrans, et cèdent pour la plupart à la méthode curative générale et rafraîchissante.

Toutes les fois que les malades ressentent des douleurs dans le bas-ventre, on les attribue ordinairement à l'inflammation de quelqu'un des viscères contenus dans la cavité de l'abdomen, qui dans le fond ne sont point du tout enflammés. J'ai déjà observé plus haut, que les inflammations des parties intérieures défendues par des tégumens, des exhalaisons humides, etc. sont bien moins fréquentes qu'on ne croit ordinairement. Il arrive aussi très-souvent que ces inflammations sont de nature asthénique (1) qui exige l'usage des excitans.

---

(1) *Voyez* les Élémens de Médecine de Brown, § 204.

A mon avis, il serait plus juste de désigner ces maladies par la douleur que le malade éprouve, que de les nommer inflammations, par exemple, douleurs, (*Nephritis*), douleurs de la vessie, (*cystitis*), douleurs des intestins, (*enteritis*), douleurs du foie, (*hepatitis*), douleurs de la matrice, (*metritis*); car dans ces cas l'inflammation est rarement, ou pour ainsi dire jamais, la cause première et productrice de la douleur; mais la douleur est ici ordinairement le produit d'une substance irritante quelconque, ou d'une puissance nuisible lésante, et lorsqu'elle a son siége dans une partie très-sensible, l'irritation se communique à d'autres organes, produit un accroissement de l'énergie de l'incitation, un afflux de sang vers les parties irritées, et un état inflammatoire, si l'individu se trouve dans la prédisposition hypersthénique. Je traiterai en particulier de ces maladies dans le troisième volume du Manuel.

CHAPITRE III.

Frénésie, (Phrenitis).

CETTE maladie est une inflammation des parties contenues dans la cavité du crâne ; elle peut affecter les membranes du cerveau, ou sa substance même. Les nosologistes ont pensé que ces deux cas pouvaient se distinguer par des symptômes et par des noms différens ; mais ceci ne paraît confirmé ni par l'observation, ni par l'ouverture des cadavres : c'est pourquoi je les comprendrai tous deux sous le titre de *Frénésie* ou de *Phrénitis*.

La frénésie mérite la première place après la péripneumonie. C'est une espèce de maladie inflammatoire (*phlegmasie*), produite par une trop grande affluence du sang vers la tête ; de là naissent une céphalalgie intolérable, l'insomnie, le délire impétueux et furieux, le battement vio-

lent des artères jugulaires et temporales, la rougeur et le gonflement du visage et des yeux, la sensibilité extrême de la vue ou de l'ouïe, des symptômes inflammatoires ou catharreux dans l'œsophage, le dos ou tout autre organe, ou c'est une maladie phlogistique dont les principaux symptômes se montrent dans la tête.

Jusqu'ici on a cru que la frénésie consistait dans une inflammation du cerveau ; mais il n'est pas probable qu'un organe si délicat et si essentiel s'enflamme si facilement, et qu'en cas qu'il soit attaqué d'inflammation, que celle-ci puisse être guérie par une ou deux saignées, ou par un émétique ou un purgatif. D'ailleurs il paraît que l'inflammation du cerveau ne désigne pas ce que l'on entend ordinairement par frénésie. J'ai vu un lobe de cervelet tombé en suppuration, et des suppurations considérables dans le cerveau, sans qu'elles aient été précédées d'inflammation, et cependant on ne peut pas raisonnablement admettre une suppuration sans inflammation antérieure. Un grand nombre de médecins et de chirurgiens célèbres, prétendent avoir observé des inflammations du cerveau sans délire

furieux ou frénésie, et des frénésies sans inflammation du cerveau.

La dure-mère est pourvue d'un très-petit nombre de vaisseaux, et le cerveau, qui pèse au moins trois livres, a moins de sang que tout autre viscère beaucoup moins considérable, d'où il suit évidemment qu'il n'est pas susceptible de s'enflammer si facilement qu'on l'a cru jusqu'ici. Même dans les cas d'une inflammation réelle du cerveau, comme a remarqué le grand anatomiste Baillie, juge compétent dans cette matière, l'inflammation occupe une très-petite place du cerveau, et elle est bornée à un point déterminé. De là vient aussi que dans la suppuration du cerveau on a observé des douleurs topiques, et non des symptômes généraux de frénésie.

Causes productrices.

Les personnes irritables et colères, celles qui se livrent à des méditations profondes, les jeunes gens robustes et sanguins sont particulièrement sujets à la frénésie. On doit mettre au nombre des causes de la frénésie, tout ce qui irrite directement les membranes ou la substance du cerveau, et spécialement

tout ce qui augmente l'impétuosité de la circulation du sang dans les vaisseaux de ce viscère ; une des plus fréquentes est de rester la tête nue, exposée aux rayons directs d'un soleil très-chaud. De plus, les écarts du régime, les passions violentes, une forte contraction de l'esprit, des veilles prolongées, des exercices immodérés; les coups et les chûtes sur la tête, les excès dans le boire et le manger, l'abus des substances échauffantes, le desir de revoir sa patrie, ou de posséder un objet aimé, etc, etc. peuvent donner naissance à cette maladie.

Symptômes.

On place parmi les signes précurseurs un mal de tête intérieur rapporté vers l'occiput, avec des battemens et un sentiment de chaleur, une insomnie opiniâtre, ou un sommeil troublé par des tressaillemens, des rêves effrayans, la vacillation ou la perte de la mémoire, quelquefois des réponses brusques et des emportemens de colère, d'autres fois des saillies de gaîté et de plaisanterie, en général la rougeur des yeux et de la face qui paraît gonflée, des larmes involontaires, des

horripilations vagues, une sensibilité extrême des organes de la vue et de l'ouie, une agitation continuelle, une urine claire et incolore, la constipation, etc., etc.

On met au nombre des symptômes caractéristiques de la frénésie, un frisson général accompagné d'anxiété et de faiblesse dans tous les membres, suivi d'une chaleur intense, et d'une douleur inflammatoire dans les articulations, les muscles, surtout au dos, à la poitrine et à l'œsophage; une grande inquiétude de l'esprit, la lésion de quelqu'une des fonctions de l'entendement, comme de l'imagination, du jugement ou de la mémoire, les vociférations, les menaces, les chants joyeux, les efforts les plus violens pour s'échapper du lit, une agitation extrême, le regard stimulant, une respiration haute et rare, la céphalalgie intolérable, quelquefois assoupissement continuel, le délire furieux, le crachotement, les tremblemens de la langue et des membres. Le malade a un dégoût pour les alimens, et souvent des vomissemens glaireux ou bilieux, la vue et l'ouie sont d'une sensibilité extrême, ou il y a bruissement dans les oreille, et l'oreiille est dure, la bouche et

la langue sèches, malgré cela le malade ne boit qu'une très-petite quantité à-la-fois, urine claire.

Explication des Symptômes.

La douleur dans les membres est produite par la quantité trop considérable du sang qui distend excessivement les vaisseaux dans lesquels il est poussé, les irrite et augmente, parconséquent, leur activité, leurs mouvemens et leurs contractions, le sang a alors beaucoup de peine à passer par les vaisseaux dont le diamètre est trop resserré, ce qui occasionne de la douleur. C'est dela même cause que naissent la céphalalgie, la rougeur du visage et des yeux, savoir, d'une trop grande quantité de sang dans les vaisseaux du cerveau ou de ses membranes, qui les irrite, les force à se contracter, et les distend d'une manière douloureuse. La rougeur du visage provient d'une surabondance de sang dans les vaisseaux sanguins de la tête. Il est hors de doute quela quantité excessive de sang produit la douleur, en distendant considérablement les vaisseaux, vû que les saignées et tout ce qui

diminue la masse du sang, modère sur-le-champ la violence de la douleur. L'abord trop impétueux du sang vers la tête, explique d'une manière très-satisfaisante la sensibilité exquise de la vue et de l'ouie. Chaque sensation exige une certaine impulsion du sang; de là il résulte qu'une impulsion trop grande doit de toute nécessité, produire une douleur plus ou moins violente, parce qu'une cause trop forte occasionne un effet trop considérable. Le stimulant énergique du sang, et peut-être encore d'autres puissances incitantes accroissent d'une manière excessive, l'activité vitale du cerveau; de là proviennent l'insomnie, le délire, et en général, le désordre dans les opérations animales. La faiblesse et la lassitude qui surviennent dans le début de toutes les phlegmasies, sont dues à une incitation du cerveau et des fibres musculaires, plus grandes que ne le peut comporter l'incitabilité renfermée dans ces justes bornes.

Le cerveau et principalement les filets nerveux étant fortement opprimés ou irrités, le désordre des fonctions animales se communique à d'autres parties : de là naissent lecrachotement, le tremblement des

la langue et des membres, les différens mouvemens des yeux, etc. L'estomac, comme le prouve l'expérience, sympathise singulièrement avec la tête, de là le dégoût pour les alimens, les vomissemens glaireux et bilieux. Si dans ces circonstances, un émétique soulage et produit un bon effet, celui-ci n'est pas dû à l'évacuation des humeurs glaireuses et bilieuses, il vient uniquement de ce que l'émétique agit en affaiblissant, en relâchant. La matière biliforme se reproduira aussi long-temps que la tête ; surtout le cerveau est dans un état d'incitation augmentée. Tout le monde sait que les plaies graves de la tête excitent subitement des vomissemens bilieux, quoiqu'un instant auparavant il ne se trouvât pas le moindre indice de bile dans l'estomac.

Il est vrai que dans un grand nombre de maladies bilieuses, il se manifeste une céphalalgie intolérable et un délire violent ; cependant ces formes de mal-aise ne sont jamais accompagnées des symptômes qui sont propres à la frénésie, ou à la souffrance du cerveau primitivement attaqué ; mais cela ne prouve pas que la frénésie proprement dite ne soit pas due

à une quantité excessive de sang, mais plutôt à la bile ou à une autre cause quelconque.

Les vomissemens verdâtres, le crachotement, le grincement des dents, la chasse aux mouches, les selles blanchâtres, l'urine claire et limpide présagent un grand danger, parcequ'ils annoncent que l'irritation des parties solides a été portée au plus haut point d'intensité, et qu'elles sont frappées de faiblesse.

Le typhus ou la fièvre nerveuse et maligne est souvent accompagné d'un délire furieux et d'une force musculaire excessive ; cependant il n'y a pas de frénésie proprement dite, point de maladie engendrée par une trop grande quantité de sang ; mais le défaut de ce liquide précieux, de faiblesse du corps entier, est la cause productrice de la maladie et de tous les symptômes morbifiques, et la saignée, les purgatifs, les émétiques, etc., conduisent infailliblement le malade au tombeau (1). La péripneumonie de faiblesse, ou l'inflammation asthénique de la poitrine est pres-

(1) *Voyez* les Élémens de Médecine de Brown, *pag.* 96.

que toujours accompagnée des mêmes symptômes que celle hypersthénique. La frénésie asthénique, où il y a défaut de sang est si fréquemment chargée des mêmes phénomènes morbifiques, que celle due à un excès de fotce: la diathèse hypersthénique ou asthénique qui a précédé l'invasion de la maladie, et le sentiment intérieur du malade peuvent jeter beaucoup d'éclaircissemens sur la nature hypersthénique ou asthénique de la frénésie.

La frénésie abandonnée à elle-même peut se changer en faiblesse indirecte, elle se transforme en faiblesse directe (*debilitas recta*), lorsqu'on a employé un trop grand nombre de débilitans efficaces ; alors surviennent des accidens apoplectiques, la syncope, une grande faiblesse du pouls, une anxiété extrême, *decubitus* sur le dos, léthargie, paralysie, délire continu ou stupidité.

Il arrive souvent que la solution bénigne de la maladie n'est pas complète, et se change en une affection chronique, comme une diminution notable ou une perte de la vue, de l'ouïe ou même un état d'aliénation mentale ; quelquefois aussi l'état inflammatoire de quelque partie de l'organe

encéphalique est si grave, qu'il en résulte les symptômes les plus funestes, la léthargie ou la catalepsie, des tremblemens des membres, des convulsions, la carphologie, un regard fixe, une déglutition laborieuse et bruyante, la prostration absolue des forces et une mort inévitable.

Méthode curative.

La cure de la frénésie est la même que celle de l'inflammation en général; mais elle exige que l'on mette en usage sur-le-champ les remèdes les plus puissans. Les saignées copieuses et réitérées sont surtout nécessaires; et il faut tirer le sang le plus près possible de la partie affectée. On a recommandé, avec quelque raison, l'ouverture de l'artère temporale; mais elle est sujette à des inconvéniens, et je pense que la saignée des jugulaires peut être plus efficace, mais il est en général convenable de tirer en même temps du sang des tempes par le moyen des ventouses scarifiées.

On prescrira des purgatifs avec le sel de Glauber, ou la purgation n° 6, la diète tenue, des alimens végétaux, des boissons aqueuses, acidules et rafraîchissantes. Une

résolution bénigne de la maladie est loin de pouvoir être l'effet seul des médicamens pharmaceutiques, si on ne joint à toutes les attentions du régime le plus scrupuleux pour la diététique, celles d'une direction sage et bien entendue des facultés morales: éloignement de toutes les causes propres à produire ou à favoriser la maladie, position du malade sur son séant, libre accès d'un air froid, obscurité de la chambre, bons offices rendus par les personnes les plus chéries, refus d'admettre celles qui peuvent provoquer le sentiment de haine ou de colère, répression du malade, sage et adaptée aux circonstances, quelquefois changement de chambre lorsque celle que le malade habite peut réveiller des idées tristes ou contrariantes. On couvrira le malade aussi légérement que possible, on appliquera sur la tête rasée des fomentations froides avec de l'eau et du vinaigre, dans lesquels on aura dissous du sel ammoniac, on en continuera l'usage pendant des heures entières. Brown conseille d'appliquer sur la tête un chapeau ou une calotte fait avec de la terre nouvellement remuée, et il prétend en avoir obtenu un grand avantage. Lorsque le stimulant éner-

gique du sang exerce aussi une action trop violente sur toute la longueur de la moëlle épinière, on appliquera des ventouses scarifiées le long du dos, et des fomentations froides. On vante beaucoup dans cette maladie, l'application des ventouses scarifiées sur l'occiput, et celle des sangsues sur les tempes.

Dans les cas où l'on voudrait diminuer encore davantage la masse du sang, sans vouloir pratiquer une nouvelle saignée, on mettra des sangsues aux tempes et derrière les oreilles, ou des ventouses scarifiées entre les épaules.

On ne peut faire usage du camphre, du musc, des vésicatoires, des bains chauds, de l'esprit de Minderesus, de la valériane, de la canelle, de la serpentaire de Virginie, et d'autres remèdes semblables recommandés dans la frénésie, que quand elle s'est changée en asthénie directe ou indirecte, ou quand, dès le principe elle a été de nature nerveuse ou asthénique, et dans ce cas c'est une autre espèce de maladie. Au reste, même dans la frénésie hypersthénique, après la diminution de la diathèse inflammatoire, on pourra donner quelquefois avec succès, un calmant, par exemple,

exemple, quelques gouttes de teinture thébaïque, ou de laudanum liquide de Sydenham. Dans le cas d'une prostration extrême des forces, on conseille l'application d'un vésicatoire sur la tête, et cinq à six gouttes de teinture d'opium.

Après l'éloignement de la maladie, le repos de l'esprit, un exercice agréable, la modération dans les boissons spiritueuses sont indispensables pour confirmer d'une manière solide la convalescence. Il faut être très-reservé avec l'usage des boissons fermentées et spiritueuses, toutes les fois que le corps est très-affaibli. Un léger stimulant dans l'asthénie directe, peut produire une incitation violente.

On combat la faiblesse de la mémoire, qui reste quelquefois après la guérison de la maladie, par des fortifians, tels que le musc, l'éther sulfurique ou le camphre, les vésicatoires et d'autres semblables excitans. La gaîté, l'air pur, un exercice modéré, les bains chauds, la lotion de la tête et du corps avec du vin chaud, ou de l'eau tiède avec de l'eau-de-vie, le quinquina, les martiaux, les vins généreux et le café, obtiennent le premier rang parmi les stimulans qui conviennent dans

cette circonstance. Mais il faut avoir soin de n'en pas prescrire des doses trop fortes, qui pourraient reproduire la frénésie, ou une autre maladie hypersthénique.

En général on ne doit pas continuer trop long-temps l'usage des fomentations froides, lorsque la frénésie commence à diminuer, au contraire on doit alors laver la tête avec de l'eau tiède, faire des embrocations avec le liniment volatil, auquel on ajoutera de l'esprit-de-vin camphré et de l'esprit de lavande. On prétend avoir fait l'observation que le cerveau ne peut pas supporter les affaiblissans extérieurs si bien que les autres organes du corps.

CHAPITRE IV.

La Variole grave. (Variola gravis.)

La variole est une maladie exanthématique, dans laquelle le troisième ou le quatrième jour, ou plus tard, il survient une éruption de petits boutons rouges, qui forment ensuite des pustules, dans lesquelles est renfermée une matière qui, dans l'espace de huit jours, à compter du temps de l'éruption, se change en pus. Au bout de ce temps la matière se dessèche et tombe en croûtes.

Causes productrices.

La variole est produite par une contagion d'une nature particulière, agissant tantôt en stimulant, tantôt en affaiblissant, de même que les autres puissances nuisibles excitantes. La contagion ne fait que déterminer la forme de la maladie. Ce sont les forces excitantes, la prédisposition et la constitution du corps qui

en fixent les divers degrés. L'éruption nerveuse ou maligne, et la variole inflammatoire, sont le produit de la fièvre éruptive nerveuse ou inflammatolre, contre laquelle le traitement curatif doit être dirigé.

Les enfans sont particulièrement sujets à la variole, elle est ordinairement plus violente chez les adultes que chez les premiers. On prétend avoir observé que les enfans entre la quatrième et la douzième année, échappent plutôt à la maladie que ceux qui sont moins ou plus âg és. Avant l'âge de quatre ans, le corps est trop incitable, sujet à une foule d'autres accidens, et c'est aussi durant cette période que la dentition a lieu. D'ailleurs il est très-désagréable pour un médecin, d'avoir à traiter des malades incapables d'expliquer leurs souffrances. Après l'âge de douze ans, la force sthénique du corps devient trop énergique, la peau trop dure, de manière que l'éruption de petits boutons se fait avec plus de difficulté, et alors on a souvent à combattre d'autres maladies auxquelles les adolescens et les adultes sont exposés.

La variole règne ordinairement au

printemps ; elle prend un caractère de gravité en été, s'amende en automne et disparaît en hiver. La diathèse sthénique ou phlogistique dans les adolescens, les hommes faits, et la chaleur de la saison, sont les deux causes qui contribuent le plus à augmenter la violence de la petite-vérole. Un grand nombre de médecins redoutant trop cette diathèse sthénique, ont conseillé d'inoculer les enfans faibles plutôt que ceux qui sont vigoureux et robustes. Mais étant plus facile d'affaiblir les enfans vigoureux, que de fortifier ceux qui sont faibles, je suis d'un avis tout-à fait opposé à celui de ces médecins.

Symptômes.

Dans l'invasion, une lassitude générale, un sommeil agité, le malade est de mauvaise humeur, inquiet, quelquefois assoupi : les enfans sont sujets à se réveiller fréquemment en sursaut, et les adultes, si on les retient dans le lit, sont disposés à beaucoup suer. A ces symptômes succèdent une horripilation, un frisson plus ou moins fort, suivi de chaleur, de rougeur du visage, alternant avec de la pàleur, une douleur dans différentes parties du

corps, surtout au sinciput et à l'œsophage. Le malade est enroué, il éprouve une douleur atroce au cardia, la chaleur s'accroît sur le soir, l'anxiété et l'inquiétude deviennent plus grandes, et vers le matin il y a une rémission. Chez les enfans, la somnolence est plus profonde, et le sommeil agité par des rêves effrayans; ils sont souvent attaqués de convulsions, ils grincent les dents, tandis que les adultes sont plus inquiets, suent beaucoup, ont une toux inextinguible : toute la surface du corps est aride et sèche, et ils sont moins sujets à l'assoupissement. Le pouls est fréquent et dur, et l'haleine a une odeur spécifique et particulière.

L'éruption paraît communément vers la fin du troisième jour, et augmente par degrés dans le cours du quatrième. Elle se manifeste d'abord sur le visage, et successivement sur les parties inférieures, de manière qu'elle est répandue sur tout le corps le cinquième. Dès le troisième jour la fièvre s'abat et cesse entièrement vers le cinquième. L'éruption paraît d'abord sous la forme de petits points rouges, à peine éminens, qui s'élèvent par degrés, et forment des boutons. Le cinquième ou

le sixième, il se forme sur le sommet de chaque bouton une petite vésicule qui contient un fluide presque sans couleur, ou couleur de miel. Ces vésicules croissent uniquement en largeur pendant deux jours, et on observe un petit creux dans leur milieu : ce n'est que vers le huitième jour qu'elles s'élèvent en pustules sphériques.

Dès que ces vésicules ou ces pustules sont formées, elles sont environnées d'un bord enflammé exactement circulaire, qui communique, lorsque les pustules sont nombreuses, un certain degré d'inflammation à la peau voisine, et donne ainsi une légère couleur de damas rose aux espaces intermédiaires. Quand les pustules sont nombreuses sur le visage, à mesure qu'elles augmentent de volume, ce qui arrive vers le huitième jour, toute la face se gonfle considérablement, et les paupières en particulier le sont tellement qu'elles recouvrent entièrement les yeux.

Pendant que la maladie fait des progrès, la matière renfermée dans les pustules devient par degrés plus opaque ; plus blanche, et enfin d'une couleur jaunâtre. Le onzième jour, le gonflement du visage diminue, et les pustules paraissent entiè-

rement remplies. On apperçoit sur le sommet de chacune d'elles une tache plus noire que le reste ; c'est dans cet endroit que le onzième jour, ou immédiatement après, elles s'ouvrent naturellement, et il en sort une portion de la matière qui y est contenue : en conséquence les pustules se rident et s'affaissent, la matière qui en sort se dessèche, et forme une croûte à leur surface. Quelquefois néanmoins il ne sort qu'une petite quantité de matière, et celle qui reste dans les pustules devient épaisse et même dure ; au bout de quelques jours les croûtes et les pustules durcies tombent et laissent à la peau qu'elles couvraient une couleur rouge brune ; ce n'est qu'après un assez long temps que la peau reprend dans ces endroits sa couleur naturelle. Dans quelques cas où la matière des pustules était plus liquide, les croûtes qu'elle a formées tombent plus lentement, et la partie qui en était recouverte tombe par écailles qui y laissent un petit trou ou une cavité.

Après que l'éruption a parcouru ces périodes sur le visage, les pustules répandues sur le corps éprouvent successivement les mêmes changemens. La matière des

boutons qui recouvrent les bras et les mains, est fréquemment absorbée ; et quand la maladie est à son plus haut période, ils ressemblent à des vésicules vides. Le onzième et le douzième jour, quand le gonflement du visage s'affaisse, les mains et les pieds se gonflent et diminuent ensuite à mesure que les pustules viennent à maturité.

L'éruption finie, la violence des symptômes antérieurs diminue, et le deuxième jour est ordinairement le meilleur de toute la maladie pour le malade. Mais durant la suppuration les symptômes phlogistiques augmentent de nouveau en violence. A ce période, les adultes éprouvent fréquemment une douleur à la gorge, due en partie à l'inflammation qui se répand dans le système entier, et en partie aux boutons varioliques, dont la bouche et l'œsophage sont tapissés. Ces symptômes s'amendent dès que la suppuration est terminée. Lorsque la maladie est modérée, les adultes suent beaucoup après l'éruption des pustules ; la sueur cesse au commencement de la suppuration, et reparaît dès qu'elle est terminée, preuve évidente que l'accroissement ou la diminution de l'hypers-

thénie peut retenir ou laisser sortir la sueur ; ou qu'une quantité plus ou moins grande de la matière transpiratoire, ou de l'humeur déposée sur la peau, est résorbée par les vaisseaux lymphatiques dont l'énergie est plus ou moins forte. La sueur ne se réunit en gouttes que quand l'activité des vaisseaux absorbans est excessivement affaiblie ou entièrement interrompue.

Explication des symptômes.

La matière variolique, après avoir séjourné pendant un temps déterminé sous l'épiderme, excite un léger degré d'inflammation en produisant l'éruption, qui se termine enfin par la suppression. Il y a dans ce cas une diathèse sthénique qui doit être traitée par les rafraîchissans. Cette diathèse présente d'abord une pirexie idiopatique ; mais les pustules qui se manifestent, produisent sur la peau et répandent dans tout le système un nouveau stimulant qui donne naissance à une pyrexie sympathique bien différente de la première. On l'appelait autrefois la seconde fièvre de la petite vérole. Le stimulant de la matière variolique agit en excitant sur

le système positif entier, et produisant une diathèse phlogistique, dont le premier effet est de supprimer la transpiration insensible, et peut augmenter de cette manière la quantité, la cumulation de la matière variolique. Les pustules se remplissent d'une quantité considérable de sérosité, et l'action stimulante de la contagion et du levain variolique affecte, en vertu des lois de l'association, toutes les parties de l'économie vivante. Dans la variole légère, et dans celle inoculée, on prévient la violence excessive de l'hypersthénie par le régime rafraîchissant et par d'autres faibles débilitans; alors la transpiration n'est pas interrompue, l'action de la contagion introduite primitivement dans le corps, est moins considérable sur les vaisseaux extérieurs, s'il ne se manifeste qu'un très petit nombre de boutons et de pustules sur la surface de la peau. Supposé que l'impression stimulante du levain variolique ne dérange pas la transpiration, soit qu'elle n'amène point de changement dans le système des fibres irritables et des vaisseaux; dans ce cas, l'irruption variolique n'a pas lieu. Mais il arrive souvent que, malgré l'introduction du

même variolique dans le corps, la faiblesse générale, particulièrement celle des vaisseaux cutanés supprime la transpiration : la contagion variolique peut alors rester dans un état d'inaction, agir très-faiblement, et produire une éruption peu abondante.

L'expérience nous apprend que l'éruption variolique est d'autant plus abondante et plus dangereuse, que la diathèse phlogistique est plus considérable, tandis que d'un autre côté les boutons varioliques sont au contraire en petit nombre, que l'éruption se fait avec une grande facilité, lorsque par le moyen du froid, des boissons rafraîchissantes, de la diète, des saignées dans les cas les plus urgens, des purgatifs et d'autres remèdes affaiblissans, on parvient à diminuer la violence de la diathèse. Quand la diathèse inflammatoire est portée à un trop haut degré, elle arrête l'éruption, ou elle produit un stimulant excessivement fort, une petite vérole confluente accompagnée d'une diathèse asthénique.

Il est évident que la contagion variolique doit occasionner dans les individus robustes, une maladie phlogistique, quoiqu'il soit vrai de dire que le miasme seul

ne peut guère déterminer que la forme de la maladie et non sa gravité plus ou moins grande. Les autres forces excitantes nuisibles qui ont agi sur l'organisme, et l'opportunité dans laquelle il se trouvait avant l'invasion de la variole, fixent les divers degrés de la maladie. Lorsque la diathèse est violente, les miasmes varioliques produisent une pyrexie très-véhémente, qui occasionne à son tour des pustules nombreuses presque confluentes. Tous les systèmes du corps présentent les symptômes d'un état inflammatoire, tels que la soif, la chaleur, les accidens catarreux et rhumatiques, la céphalalgie, la rougeur de la peau, le gonflement du visage, l'insomnie ou l'assoupissement. La pyrexie étant trop forte, elle peut se changer en asthénie indirecte, et donner lieu à une variole très-grave, ce que l'on observe souvent, lorsque dans le début de la maladie on emploie des stimulans trop énergiques : de ce nombre sont la chaleur du poële, le vin et d'autres substances échauffantes.

L'odeur particulière de l'haleine provient de l'altération que la contagion variolique a produite dans les vaisseaux,

et parconséquent aussi dans les fluides, laquelle altération, lorsque l'action stimulante de la matière variolique est excessive, peut se faire connaître plutôt par la transpiration du poumon que par celle des vaisseaux exhalans de la peau, qui étant affectés trop violemment de la diathèse hypersthénique, ne laissent pas sortir la matière de la transpiration qui trouve une issue plus facile par les organes respiratoires moins enflammés que l'organe cutané. Peut-être aussi cela vient-il de l'accumulation des humeurs dans les grands vaisseaux de l'affection morbifique de ces mêmes vaisseaux qui subissent des altérations occasionnées par le mélange des humeurs, et manifestées par l'expiration.

L'impression stimulante de la contagion variolique sur les vaisseaux, son séjour sous l'épiderme, et son acrimonie, produisent des points inflammatoires qui deviennent autant de foyers de suppuration.

La contagion variolique a besoin d'un certain temps pour produire son effet sur le système vasculaire, s'assimiler une partie des humeurs, se répandre dans tout l'organisme et produire un dépôt sur la sur-

face du corps. De là vient que l'éruption des boutons, aussi bien que la suppuration ont lieu à des jours déterminés, qui à la vérité, peuvent être avancés ou retardés par certaines circonstances accessoires, favorables ou défavorables.

En général l'éruption variolique est d'autant plus abondante, ou d'autant moins copieuse, que la diathèse hypersthénique a engendré une quantité plus ou moins grande de matière variolique, et que la transpiration est plus ou moins libre, celle-ci étant particulièrement arrêtée par le stimulant de la chaleur et la violence de l'hypersthénie ; dans ce cas, le meilleur remède pour la favoriser, est l'air froid, qui diminue l'hypersthénie universelle, surtout dans les vaisseaux cutanés, exposés à son impression immédiate.

Le nombre de pustules est proportionné à la violence de la diathèse dont la maladie a été précédée. Il arrive souvent que, dans la variole très-grave, la surface entière du corps est recouverte d'une croûte épaisse, et principalement le visage. Les pustules excitent un sentiment d'ardeur, la matière retenue sous l'épiderme ou sous

la croûte, devenant de plus en plus abondante et âcre par la stagnation qu'elle y éprouve. Les bases des pustules prennent une couleur rouge, la peau se tend, se gonfle, devient rouge, et de cette manière chaque pustule produit une douleur pongitive. De là il suit que plus le nombre de pustules est considérab'e, plus le stimulant et la douleur doivent être violens. Alors les yeux s'enflamment, se gonflent, et les paupières les recouvrent entièrement ; la douleur à la gorge s'accroît, la salive est plus ténace, une tumeur rougeâtre occupe la tête, et ensuite les extrémités supérieures. Cet état d'inflammation et de suppuration dure jusqu'au-delà du huitième ou du neuvième jour de la maladie, au bout desquels commence la dessiccation. La pustule remplie d'une surabondance de pus, crève, la matière en sort, durcie par l'impression de l'air atmosphérique, et tombe en écailles. Il résulte de là, que l'éruption et le commencement de la suppuration sont les périodes les plus dangereux, parcequ'alors les stimulans répandus sur toute la surface du corps, excitent en vertu des lois de l'association, une pyrexie symptomatique que l'on a autrefois

fois appelée fièvre secondaire. La véhémence de cette pyrexie peut porter l'incitation à son plus haut point, de manière qu'elle se change en asthénie indirecte, et cette nouvelle pyrexie produira une vraie fièvre, c'est-à-dire une maladie de faiblesse (1). Dans ce cas, les symptômes les plus violens, savoir, la chaleur, la rougeur, le gonflement et l'action sont suivis d'une prestration extrême de forces. Le malade se plaint de frisson, les boutons s'affaissent, pâlissent : l'expectoration s'arrête et menace de suffoquer le malade ; il éprouve des convulsions fréquentes, des syncopes, et la mort finit par terminer ses souffrances.

Il arrive souvent que l'invasion de la variole a été trop violente, et que l'hypersthénie abandonnée à elle-même, ou traitée par des remèdes échauffans, s'est changée en asthénie indirecte, ou que l'individu malade se trouve dans une diathèse asthénique, ou dans une prédisposition au typhus, à la fièvre maligne, avant l'invasion de la variole. Dans l'un et l'autre cas la petite-vérole deviendra confluente, ou il

(1) *Voyez* les Élémens de Médecine de Brown, paragraphe 656-660.

surviendra d'autres formes de mal-aise très-grave. Les boutons seront remplis de sang, d'eau limpide, affaissés, noirs, la maladie sera de nature asthénique ; elle exigera l'emploi des excitans et d'une chaleur modérée. En traitant des maladies asthéniques, je parlerai au long de cette espèce de variole.

L'observation apprend qu'en hiver la variole est fréquemment maligne, et qu'en été elle devient discrète. Il en est de même des autres maladies d'un caractère malin ; elles sont toujours d'autant plus violentes que le froid de l'hiver est plus rigoureux (1). Au printemps de l'année 1795, les fièvres nerveuses, la scarlatine, les maladies catarrales spasmodiques, convulsives et vermineuses, les dyspepsies, les hydropisies ont régné épidémiquement, preuve évidente que ces maladies étaient dues à la propriété affaiblissante du froid très-intense qu'il a fait pendant cet hiver. Les mauvais alimens, la cherté et le manque de vivres ont aussi beaucoup contribué à la naissance de ces maladies. Supposé que le froid de l'hiver eût déjà fait naître une

---

(1) *Voyez* la Médecine simplifiée, *page* 166.

prédispositiou au typhus (fièvre maligne); et qu'alors la contagion variolique agisse sur l'organisme, il est évident que la variole deviendra très-grave, et se changera souvent en fièvre asthénique. Au printemps et à l'entrée de l'été, la constitution et la diathèse régnantes peuvent être d'un caractère opposé, et la variole sera de nature hypersthénique. La contagion variolique est partout de la même nature, la diversité de la maladie dépend de la disposition du corps, du traitement curatif, et de l'impression des autres influences extérieures (1). On prétend avoir observé que le pus pris de boutons malins ou bénins, produit le même effet, cependant je ne conseille pas d'en faire l'essai.

Il est très-essentiel de bien distinguer la variole cohérente (*variolæ coherentes*), dans laquelle il y a des boutons nombreux qui se touchent, et sont, pour ainsi dire, attachés les uns aux autres, de la variole confluente (*variolæ confluentes*) où les pustules plus petites et plus applaties, se oonfondant les unes dans les autres, forment de grandes vésicules, ou une seule

(1) *Voyez* la Médecine simplifiée, *page* 153.

croûte de suppuration, qui diffèrent entre elles, occupent principalement le visage, et constituent une maladie asthénique. Il se manifeste aussi très-souvent dans la petite-vérole. des boutons aqueux, sanieux, noirs, très - petits, accompagnés d'une éruption pétéchiale; j'en parlerai en détail dans un autre endroit. Les auteurs l'ont désignée sous le titre de petite-vérole discrète et maligne (*variola discreta maligna*). La variole cohérente est toujours une maladie très-grave.

Méthode curative.

Un grand nombre de médecins prescrivent inconsidérément des saignées aux enfans attaqués de maladies phlogistiques, et même dans plusieurs maladies asthéniques, auxquelles ils sont fréquemment sujets. Les maladies des enfans, tant phlogistîques qu'occasionnées par la faiblesse, se guérîssent beaucoup plus facilement en suivant une méthode curative appropriée au caractère du mal, que celle des adolescens, des personnes qui sont dans la force de l'âge, ou des vieillards. Je suis donc d'avis qu'on peut toujours

se passer de la saignée dans la variole des enfans, de même que dans toutes les autres maladies hypersthéniques, dont ils peuvent être affectés. Le froid et le régime rafraîchissant suffisent, sans le secours des remèdes pharmaceutiques, pour diminuer en peu de temps l'énergie trop considérable de la force de l'incitation. Dans les cas les plus graves, on aura recours aux évacuans, ou on appliquera une ou deux sangsues derrière les oreilles, ce que j'ai pratiqué une fois avec succès l'hiver dernier. Je connais beaucoup d'enfans qui, à la suite d'une saignée, ou de l'application des sangsues, sont restés pâles, faibles et maladifs le reste de leur vie; il est souvent très-difficile de tuer les malades, malgré le traitement curatif le moins approprié au caractère du mal. J'ai fréquemment vu des malades échapper à la mort, quoique leurs médecins n'eussent négligé aucun des remèdes capables de les précipiter dans la tombe.

Quand des personnes adultes et robustes sont attaquées de la variole, la saignée est le remède le plus efficace pour combattre la diathèse phlogistique. Il est très-avantageux de pratiquer une saignée, lorsque

la diathèse hypersthénique est trop violente pendant ou après l'éruption. Dans ce cas, le pouls est ordinairement dur, plein et un peu fréquent ; la respiration précipitée et difficile, le visage et les yeux sont rouges et gonflés ; la céphalalgie est intolérable, la chaleur brûlante au toucher ; le malade éprouve souvent les symptômes précurseurs de la frénésie ou de la péripneumonie, et la constitution régnante est pour l'ordinaire d'un caractère inflammatoire. La saignée modère alors la violence de ces symptômes, favorise l'éruption des boutons, et empêche les accidens graves qui pourraient survenir pendant le cours de la maladie.

La saignée, de même que le froid, préviendra dans ce cas, le trop grand nombre de pustules, et en facilitera l'éruption.

Il faut aussi examiner scrupuleusement : la violence de ces symptômes phlogistiques est due à une inflammation vraie et soutenue, ou s'ils ne sont que passagers et produits par la différence graduelle et passagère de l'hypersthénie dans les divers organes du corps. Dans ce dernier cas, de légères couvertures, l'accès d'un air froid, la position du malade sur son séant, et de

boissons rafraîchissantes ne tarderont pas à diminuer cette violence fausse et apparente.

Les émétiques, les purgatifs rafraîchissans occupent le premier rang ; on les prescrit dans le début, lorsque la maladie n'exige pas la saignée. Les uns et les autres appartiennent à la classe des affaiblissans, comme le prouve l'expérience de tous les jours, et ce n'est que sous ce point de vue qu'il faut en faire usage dans la variole grave. On ordonne aux adultes, depuis deux à trois grains de tartre émétique trituré avec vingt grains de sucre blanc, et pour purgatif, depuis deux à trois gros et demi de sel de Glauber dissous dans de l'eau, ou les remèdes nº 1 et 5. On donnera aux enfans le remède nº 29. Lorsque l'hypersthénie sera très-violente, on substituera de l'eau simple à l'eau de canelle.

Le purgatif le plus agréable pour les femmes délicates, est le sel moyen préparé avec l'acide phosphoriqne, que les Anglais ont les premiers mis en usage. Il a un goût beaucoup plus doux que le sel de Seignette. Quelques gros dissous dans une grande quantité d'eau, par exemple dix à douze onces, auxquelles on ajoutera deux

onces de sirop diacode, formeront un purgatif très-agréable qui ne répugnera pas aux palais les plus délicats. C'est aussi le meilleur purgatif pour les enfans qui ont une grande répugnance pour toutes sortes de médicamens, et n'aiment que la manne; mais on aura soin de leur administrer ce purgatif à des doses plus petites qu'aux adultes, et dans cette circonstance, un demi-grain jusqu'à deux grains de tartre émétique trituré avec du sucre blanc, est le meilleur rafraîchissant et débilitant dout on puisse faire usage. On entretiendra la liberté du ventre par des lavemens émolliens et rafraîchissans, tant que la chaleur du corps sera brûlante. On pourrait aussi avant le période de l'éruption solliciter la sueur, qui enlève au corps une grande quantité de fluides, et agit parconséquent en affaiblissant énergique, ou ajouter les sudorifiques aux autres débilitans : mais lorsqu'une éruption abondante est sur le point de se manifester, ou qu'elle est déjà faite, il faut prescrire l'usage des diaphorétiques. Au reste il est très-difficile d'exciter la sueur, sans avoir auparavant excessivement échauffé le corps; et je voudrais que l'immortel John

Brown n'eût pas placé les sudorifiques dans la classe des affaiblissans. Il est vrai que la sueur copieuse, lorqu'elle a paru, est un débilitant très-énergique : il y a des personnes qui commencent à suer en buvant de l'eau froide. La chaleur extérieure, la poudre de Dower, les boissons tièdes, etc., qui favorisent la sueur, en augmentant la diathèse hypersthénique des vaisseaux exhalans de la peau, pourraient contribuer à retenir sous la peau la matière variolique, et produire ainsi une pyréxie symptomatique, que l'on appelle ordinairement la fièvre secondaire de la petite-vérole (1).

L'air froid est un remède principal et souverain dans la variole. En admettant que l'air froid n'est salutaire dans la variole qu'en affaiblissant, il sera facile de déterminer son usage, de même que celui de la chaleur (2) : même dans la petite-vérole asthénique, l'air pur peut agir en fortifiant (3), mais l'air froid entraînerait des suites fâcheuses. Le froid affaiblit, dimi-

---

(1) *Voyez* les Elémens de Médecine de Brown, paragraphe 492.

(2) *Voyez* la Médecine simplifiée, *pag.* 167.

(3) *Voyez* L. C. *pag.* 219.

nue la violence de l'incitation, qui domine particulièrement sur la surface de la peau qu'il relâche immédiatement, comme étant exposée à son impression directe; il relâche et ouvre les vaisseaux exhalans contractés et resserrés par la chaleur. Le froid prévient donc l'éruption trop abondante des pustules varioliques, en diminuant la force de la diathèse hypersthénique, facilite l'éruption du virus variolique, en ouvrant les orifices des exhalans. De là il suit que le froid est le remède curatif le plus efficace, tant que l'énergie de l'incitation ou la diathèse hypersthénique continue et menace de devenir nuisible à cause de sa véhémence excessive; il est donc évident que plus la variole s'approche d'un état asthénique, plus le malade pourra supporter impunément des couvertures chaudes, une température modérément chaude de la chambre et des boissons tièdes. On peut aussi conclure de là, que le régime chaud est indiqué, lorsqu'on a trop affaibli le malade par les saignées, les purgatifs et le froid, ou quand la variole attaque des enfans très-faibles, sur lesquels le miasme exerce une action violente, et produit presque toujours une asthénie indirecte.

J'ai suffisamment parlé dans un autre endroit, des précautions que l'on doit prendre en faisant usage du froid dans les maladies inflammatoires (1).

On doit également mettre au nombre des rafraîchissans la position du malade sur son séant, les couvertures légères du lit, la propreté, le changement fréquent du linge. les boissons froides et acidules, la nourriture végétale sans forme fluide et surtout le fruit.

Quel que soit le période de la maladie, dans lequel la diathèse hypersthénique ou l'incitation est de nouveau portée à un trop haut point d'intensité, on emploiera les remèdes susdits pour la combattre. Le régime froid ou chaud nous met à même de conduire à volonté la variole ordinaire et régulière. Le froid est particulièrement avantageux avant l'invasion de la maladie, et il faut que le malade reste hors du lit, autant qu'il est possible.

La meilleure nourriture rafraîchissante dans la variole, est du fruit cru ou cuit et mêlé avec du sucre blanc : des cerises, des

---

(1) *Voyez* les Elémens de Médecine de Brown, paragraphes 256 - 257.

framboises, des fraises, des prunes, des poires, des pommes, du mucilage d'orge, auquel on ajoute du vinaigre ou de l'acide citrique; une décoction de pain blanc, etc. On donne pour boisson de l'eau avec du jus de citron, ou du vinaigre avec du sucre, de l'eau avec du jus de fruits, une décoction de fruits, du lait d'amandes faible, de l'eau fraîche. Dans toutes les hypersthénies violentes, il faut avoir soin de donner des boissons froides et acidules.

Traitement de quelques symptômes, dont la variole est ordinairement accompagnée.

Presque tous les symptômes sont proportionnés au degré de la maladie, et s'amendent à mesure que la diathèse hypersthénique est ramenée à de justes bornes par un traitement curatif, assorti au caractère de l'état inflammatoire. Je rapporterai ici ceux de ces symptômes qui sont les plus marquans, afin de mettre les médecins-praticiens à même de pouvoir dans un grand nombre de cas, procurer avec plus de promptitude, des soulagemens locaux.

Il arrive souvent que les yeux souffrent beaucoup dans la variole, ils deviennent rouges, douloureux, cuisans et larmoyans. Quelquefois les paupières et les parties adjacentes se gonflent au point, que les yeux sont entièrement fermés. Le cas le plus dangereux, c'est lorsqu'il se manifeste des pustules sur le globe de l'œil, d'où naissent une foule de maladies des yeux. et fréquemment la cécité quand les paupières commencent à s'enfler et les yeux à devenir douloureux, le mieux c'est de les étuver toutes les heures avec un petit morceau de linge ou une éponge trempée dans du lait tiède, ou une décoction émolliente d'orge ou de mauve. Ces fomentations suffisent ordinairement, lorsque le globe de l'œil est parsemé de boutons varioliques: on peut aussi appliquer dans ce cas des cataplasmes faits avec des pommes cuites et du lait. J'ai presque toujours prévenu l'inflammation et l'intumescence des paupières et des yeux, en les faisant laver ou baigner souvent pendant la fièvre de suppuration, avec une mixtion composée de six onces d'eau distillée et d'un gros d'extrait de saturne. On couchera le malade dans une chambre obscure, et on lui recom-

mandera le repos. On baignera les yeux avec du lait tiède ou avec une décoction de mauve, et on en injectera quelques gouttes, s'il est possible d'écarter sans violence, les paupières, ou on fera usage du lait de la mère pour adoucir l'humeur acrimonieuse. Quand les symptômes d'inflammation se sont un peu calmés, je fais faire des embrocations sur les paupières avec un onguent composé de quinze grains de mercure précipité rouge, et de deux gros de beurre ou de pommade.

On se conduira de la même manière dans l'inflammation et la douleur des oreilles. Il ne faut pas arrêter trop tôt l'écoulement des oreilles, qui a souvent lieu à la suite de la variole. Lorsqu'il continue trop long-temps, je fais appliquer extérieurement l'eau de chaux, et dans les douleurs atroces, l'eau distillée avec l'extrait de Saturne

Le malade éprouve souvent au commencement ou à la fin de la variole, une douleur violente à la gorge, produite par la véhémence de la phlegmasie, ou par le trop grand nombre de pustules. Dans le premier cas on prescrira avec succès tous les remèdes qui ont été recommandés dans l'inflammation de la gorge. Le malade

tiendra dans la bouche une boisson froide et acide, et la crachera dès qu'elle sera devenue tiède, par exemple, la mixture n° 7 : on lui administrera des sirops rafraîchissans et acidules, de l'oxymel simple, etc. Je fais laver toutes les heures la bouche avec l'eau n° 7, ou le malade la tiendra quelque temps dans la bouche. Dans les cas les plus graves de l'inflammation de la gorge, on fera appliquer des sangsues autour du cou, et on emploiera d'autres affaiblissans énergiques ; quand la gorge est tapissée de petites pustules ou d'aphtes, on les frottera toutes les heures avec l'onguent n° 10.

La toux qui se manifeste dans le début de la variole, est ordinairement de nature catarrale, et cède au régime rafraîchissant. Dans toute toux violente accompagnée de sécheresse, de soif et de chaleur, qui survient, soit dans la petite-vérole, soit dans les maladies de la poitrine, je recommande la mixture n° 24. Si elle a lieu plus tard dans le cours de la maladie, et qu'elle soit produite par les pustules, dont la bouche et l'entrée de la trachée-artère sont parsemées, on aura recours aux émolliens et aux mucilagineux, tels que la décoction

d'orge, l'eau avec du lait, le sirop de pavot blanc, des sucs huileux, ou un sirop fait avec parties égales de mucilage de gomme arabique et de miel dépuré, enfin les vapeurs d'eau chaude. Quand il y a un amas de glaires et de saburres dans les premières voies, phénomènes propres à la variole asthénique, on prescrira l'oxymel scillitique, le kermès minéral, le soufre doré d'antimoine, les vapeurs de vinaigre, le remède n° 8, et d'autres semblables.

La maladie portée à un trop haut point d'intensité, peut affecter l'estomac, et produire des vomissemens, que l'on arrête au moyen de la méthode affaiblissante générale; dans ce cas on emploie aussi avec succès la potion de Rivière faite avec un scrupule de sel de tartre et une cuillerée de jus de citron, par des lavemens purgatifs et des fomentations émollientes. Les sachets d'herbes, n° 8, les cataplasmes farineux appliqués sur la région épigastrique, ont souvent de bons effets. L'opium est le meilleur remède pour arrêter le vomissement dans la variole confluente et dans celle asthénique. On pourra faire des embrocations sur l'estomac avec le laudanum liquide de Sydenham, ou avec le remède n° 4.

Le

Le malade éprouve souvent une rétention d'urine, on le soulage quelquefois en le fesant promener pieds nuds dans la chambre. On peut aussi appliquer avec avantage des fomentations émollientes sur la région de la vessie, ou donner des lavemens émolliens, et on évacuera l'urine au moyen de la sonde. Lorsque l'émission de l'urine est accompagnée de douleurs violentes, on administre du lait d'amandes douces avec du sirop de guimauve, une décoction d'orge, de racine de guimauve, de mauve, de bouillon blanc, etc. J'ai fréquemment fait disparaître la difficulté d'uriner dans les maladies des enfans, en appliquant sur les parties génitales des serviettes chaudes ou de la flanelle trempée dans du lait tiède. Une solution de gomme arabique a souvent été très-salutaire dans la rétention d'urine.

La diarrhée affaiblit, et l'on doit la laisser continuer aussi long-temps que durera la diathèse phlogistique, et que la maladie ne s'est pas encore changée en faiblesse directe ou indirecte. Le mucilage de gomme arabique avec l'opium, ou dans le cas de grande faiblesse, le remède nº 9 peut arrêter la diarrhée.

La phlegmasie affecte souvent une partie

extérieure ; il se manifeste une tumeur inflammatoire au bras ou à un autre endroit, surtout chez les enfans corpulens et robustes. Quoiqu'on parvienne rarement à dissoudre de pareilles tumeurs, les fomentations avec l'eau végéto - minérale produisent quelquefois un bon effet. On applique sur ces tumeurs des cataplasmes pour les conduire à maturité et les faire suppurer, et si l'abcès ne s'ouvre pas naturellement, on y fait une petite incision; je crois que l'ouverture naturelle est plus avantageuse que l'artificielle.

Lorsque les pustules varioliques sont très-abondantes, remplies de pus mûr et jaunâtre, on fait une incision à leur pointe, on essuie la matière qui en découle avec une éponge trempée dans du lait tiède, et on lave, on fomente avec le même liquide les croûtes durcies. Brown conseille d'arroser les pustules asthéniques avec un esprit volatil, ou avec le laudanum liquide de Sydenham, et d'exposer le malade à une chaleur modérée; Hoffmann frotte les pustules confluentes avec un onguent fait avec du jaune d'œuf trituré avec beaucoup de camphre. Dans ce cas, je prescris intérieurement des stimulans diffusibles, et

fais frotter la surface de la peau avec du vin chaud ou de l'esprit-de-vin, et l'expérience m'a appris que cette méthode est ordinairement couronnée d'un succès heureux.

Les autres phénomènes morbifiques, tels que la salivation, la suppression de la salivation, les hémorragies, les sueurs copieuses, la diarrhée, les convulsions, sont des symptômes ordinaires de la variole asthénique, et j'en parlerai dans un autre endroit.

Le mercure, le camphre, l'opium, les vésicatoires, etc., sont des stimulans efficaces, et ils ne conviennent point par conséquent dans la variole hypersthénique.

L'épidémie qui régna en 1801 à Heilbron, a prouvé d'une manière incontestable, que le mercure ne prévient pas la malignité de la petite-vérole. La majeure partie des enfans morts de la variole pendant cette épidémie, avaient pris avant l'invasion de la maladie, les poudres mercurielles annoncées dans l'Indicateur Hebdomaire. L'opium est un remède souverain pour dissiper l'inquiétude, l'anxiété, les douleurs, l'insomnie, les spasmes, les convulsions qui surviennent souvent à la

fin de la maladie, lorsqu'elle s'est déjà changée en asthénie indirecte. Dans le période de la dessiccation, je fais laver le corps avec une éponge trempée dans l'eau tiède où l'on a dissous du savon ; ou l'on met le malade dans un bain tiède savonneux, ce qui est sans doute plus avantageux et plus convenable que les purgatifs qu'on a coutume de prescrire dans ces circonstances.

Avant de terminer cet article, je crois devoir m'occuper rapidement de quelques questions relatives à la variole.

Doit on préparer les enfans qu'on veut inoculer ? Peut-on leur permettre l'usage de la viande, avant qu'ils aient eu la petite-vérole ? Telles sont les questions qu'on a coutume de faire, et auxquelles je vais répondre, afin de ne rien omettre de ce qui regarde la variole.

C'est, selon moi, un usage ridicule et même dangereux d'assujétir généralement à un traitement préparatoire les personnes qu'on se propose d'inoculer, quoique cette coutume soit adoptée par les inoculateurs les plus renommés : J'ai souvent observé que la variole parcourait ses périodes avec la plus grande facilité, et se terminait

très-heureusement chez les enfans qui n'avaient point été préparés, tandis que ceux qui avaient été traités avec le plus grand soin, n'en échappaient qu'avec peine. J'ai connu des enfans à qui on a permis de manger de la viande aussitôt que leurs dents ont commencé à paraître, et qui, malgré ce régime, ont eu la petite-vérole la plus heureuse. Tout dépend, dans ce cas, de la prédisposition ; c'est elle qui dirige et modifie la diathèse et la maladie. Si un enfant est doué d'une constitution pléthorique et inflammatoire, comme la variole est ordinairement une maladie asthénique, il sera prudent de diminuer l'excès des forces par la diète et par quelques purgatifs ; mais si l'enfant est bouffi, faible et mal-sain, si ses humeurs sont appauvries, soit à une prédisposition à une maladie asthénique, ne serait-ce pas une folie d'augmenter sa faiblesse par des purgatifs, des boissons acidulées, par un régime végétal et peu substantiel ? Il sera certainement plus facile de diminuer la diathèse inflammatoire, au commencement de la variole, par des boissons aqueuses, des purgatifs, une nourriture végétale, un air frais, et même par la saignée, que de

ranimer par des toniques les forces abattues. Il est bien plus facile de diminuer la trop grande abondance du sang, que d'en augmenter la quantité quand il est peu abondant et appauvri. On empêche souvent la variole de paraître, lorsqu'on prépare les enfans par des moyens affaiblissans.

Tout l'avantage de l'inoculation se réduit au choix judicieux et prudent de l'âge et de la saison, et à prévenir en quelque sorte la prédisposition ; tout le reste dans la variole naturelle, comme dans celle qui est le produit de l'inoculation, dépend de l'énergie plus ou moins grande de la diathèse qui accompagne l'éruption variolique. L'inoculation a de plus fait généralement reconnaître l'utilité de la méthode rafraîchissante, par le moyen de laquelle il est toujours possible de diminuer la violence de la diathèse ; c'est là le plus grand avantage qu'elle ait procuré à la société. C'est par cette méthode que j'ai traité avec le plus grand succès la variole naturelle ; et depuis trente six ans que j'exerce la médecine, je n'ai pas perdu un seul enfant attaqué de cette maladie, quoique je n'en aie inoculé aucun. Si j'avais pratiqué l'inoculation, on n'aurait pas manqué d'attribuer ces heureux succès à cette méthode.

CHAPITRE V.

La Rougeole. (Rubeola.)

La rougeole est une maladie exanthématique, qui s'annonce par l'éternuement, le larmoiement, une toux sèche : vers le quatrième ou cinquième jour, des petites taches rouges qui ne s'élèvent pas communément au-dessus du niveau de la peau ; c'est vers le sixième ou septième jour, que le rouge vif des taches s'obscurcit, la peau du front devient un peu rude, et l'éruption commence à disparaître. Le plus ordinairement, la desquammation s'opère du huitième au neuvième ; l'épiderme s'enlève tantôt en larges plaques, et tantôt il se sépare en écailles ; on a vu dans quelques cas, toute la surface du corps couverte d'une poudre furfuracée.

Les petits boutons de la rougeole sont ordinairement moins élevés, mais plus larges que ceux de la variole. Ils ne sont pas tout-à-fait circulaires, et ont presque la figure de grains de lin ou de lentilles

Ils sont rouges, ressemblent à des morsures de puces, se réunissent souvent et forment des espèces de placards sur le visage; ils sont âpres, et s'élèvent, surtout chez les adultes, un peu au-dessus du niveau de la peau. Ces boutons sont plus plats sur le ventre, sur le dos, s'élèvent moins, et sont un peu âpres au toucher.

Burserius et Franck ont donné des descriptions très-détaillées de la rougeole, de même que de toutes les autres maladies exanthématiques.

Il est souvent très difficile aux médecins sans expérience, de distinguer la rougeole des autres maladies exanthématiques. Les symptômes de catarre accompagnent constamment la rougeole, les boutons de la rougeole n'entrent jamais en suppuration, attaquent plus l'épiderme que la peau, tombent en écailles et ne laissent point de marques, ce qui ne s'observe pas dans la variole. La scarlatine est presque toujours accompagnée d'esquinancie: les taches ne s'élèvent pas au-dessus du niveau de la peau; elles se réunissent et forment des grandes plaques rougeâtres, l'épiderme tombe en écailles, et après la desquammation ou l'action du froid, le malade

contracte fréquemment des tumeurs aqueuses. Les pétéchies sont une éruption exanthématique, que l'on observe dans les typhus, c'est-à-dire dans les fièvres portées au plus haut point d'intensité dans les fièvres nerveuses, et elles ne surviennent jamais dans les maladies produites par un excès de force : ce n'est que du sang extravasé, que les vaisseaux absorbans trop affaiblis sont incapables de repomper. Ces taches sont pour l'ordinaire rouges, ou livides, ou noirâtres; elles ont quelquefois une couleur d'écarlate, et une figure circulaire ; elles ressemblent tantôt à de petits points, tantôt à des lentilles, tantôt à des morsures de puces ou à des gouttes de sang ; elles sont toujours plates, ne s'élèvent pas au-dessus de la peau, et ne soulèvent jamais l'épiderme. Le pourpre n'occupe pas le visage, il ressemble à des grains de millet, est rempli d'une petite quantité de fluide, et vient souvent en suppuration. D'ailleurs la rougeole, la variole et la scarlatine sont pour la plupart des maladies propres aux enfans, tandis que les pétéchies et le pourpre ne se remontrent que dans les fièvres asthéniques très-graves, dont les adultes sont attaqués

Causes productrices.

Dans le fond, la rougeole a beaucoup d'affinité avec la petite-vérole. Son origine semble, comme celle de la variole, se perdre dans la nuit des temps ; mais l'une et l'autre sont sans doute le produit de la communication des peuples d'Europe avec ceux de l'Afrique : c'est à la médecine arabe que nous en devons la connaissance, et les premières ébauches de leur description ne remontent point au-delà des écrits de Rhasès. La rougeole est due à une contagion spécifique, qui étant introduite dans le corps après avoir séjourné pendant un temps déterminé sous l'épiderme, excite un léger degré d'inflammation, en produisant l'éruption sur la surface de la peau, qui se termine enfin par desquammation.

La contagion détermine la forme de la maladie ; c'est la nature de la matière contagieuse qui fait naître la rougeole plutôt que la variole, et celle ci plutôt que la scarlatine. Ce sont les forces excitantes nuisibles et la diathèse qui a précédé l'éruption de la maladie, qui produisent l'hypersthénie de l'incitation. C'est l'hypersthénie qui occasionne la violence de

la maladie, les symptômes de catarre et d'inflammation, c'est pour cette raison que Bang et quelques autres médecins ont conclu de l'état d'inflammation et de catarre du malade, que la vraie rougeole se manifeste souvent sans éruption.

Il est probable que l'inoculation de la variole ne réussit pas dans certains temps chez les enfans, parceque le corps ne se trouve pas dans une diathèse convenable, et que la contagion ne produit pas dans d'autres temps une vraie petite-vérole volante, mais seulement une variole violente. C'est par la même raison que la contagion de la rougeole n'engendre qu'une rougeole complète ou bâtarde, ou un simple catarre, lorsque le corps n'est pas dans une opportunité hypersthénique convenable. Il est important de remarquer, pour l'histoire de la rougeole, que quelques analogies qu'elle manifeste avec la variole, ces deux maladies ont paru quelquefois ne pouvoir marcher ensemble, et que l'une a paru enchaîner l'autre, qui s'est déclarée ensuite à son tour.

La rougeole peut se manifester dans tous les climats, mais certaines constitutions de l'atmosphère sont favorables à son dé-

veloppement ; elle règne presque toujours comme maladie épidémique, et se déclare au commencement de l'hiver, augmente jusqu'à l'équinoxe du printemps, puis disparaît entièrement vers le solstice d'été : on la contracte à tout âge, mais plus particulièrement dans l'enfance, et plutôt encore dans l'âge adulte que dans la vieillesse.

Il semble quelquefois que la variole et la rougeole disparaissent, et se reportent sur des parties internes. Il survient alors des inflammations aux poumons et aux intestins. Ce phénomène a le plus communément lieu vers la fin de la maladie ; il a pour cause le stimulant produit par l'exanthème, dans le temps de la pyrexie. Ce stimulant élève la diathèse inflammatoire à un tel degré, que la transpiration est arrêtée, et que l'inflammation des parties externes est, pour ainsi dire, *supprimée*. La matière plus ou moins âcre, plus ou moins irritante, détermine alors une nouvelle pyrexie symptomatique, qui ne dépend pas de la diathèse universelle, mais de ce nouveau stimulant. Un traitement convenable employé dans la première pyrexie, aurait pu prévenir ces nouveaux symptômes. Quand la variole et la rougeole

sont légères, et que l'éruption est peu considérable, à peine observe-t-on sur la peau quelques symptômes inflammatoires.

Symptômes.

L'invasion de la rougeole est principalement marquée par des symptômes de catarre, qui deviennent quelquefois très-violens, et il s'y joint une angine ou une inflammation de la poitrine. Toux sèche, presque continue, respiration difficile, enrouement, éternuement, écoulement des narines d'une matière âcre, lassitude dans les membres. Les symptômes de catarre précèdent souvent plusieurs jours l'éruption de la maladie; alors survient un frisson plus ou moins intense, avec des alternatives de froid et de chaud; une fièvre plus ou moins vive succède; tristesse, anorexie, céphalalgie, si c'est un adulte, ou seulement douleur gravative de la tête: si c'est un enfant, inquiétude, anxiété, soif, quelquefois délire, langue blanche et humectée, assoupissement, les yeux rouges, larmoyans, les paupières tuméfiées, vomissemens. L'éruption paraît communément le quatrième jour, d'abord

sur le visage, et successivement sur les parties inférieures du corps. Elle se manifeste premièrement par de petits points rouges, dont un certain nombre forme, peu de temps après, des placards : ces boutons ne sont pas fort apparens, mais paraissent un peu proéminens au toucher, surtout au visage ; car cette proéminence, ou cette rudesse est à peine perceptible sur les autres parties du corps. La rougeur subsiste au visage, ou bien elle augmente pendant deux jours. Mais le troisième, le rouge vif se change en un rouge brun ; au bout d'un jour ou deux l'éruption disparaît entièrement, et est remplacée par une desquammation farineuse. Pendant tout le temps de l'éruption, le visage est légérement enflé, mais il est rare que le gonflement soit considérable.

La diarrhée arrête ordinairement les vomissemens dont la rougeole est quelquefois accompagnée. Une diarrhée modérée favorise l'éruption. Chez les enfans à qui viennent les dents, les excrémens sont verdâtres. Il arrive aussi très-souvent que le ventre est constipé pendant tout le cours de la maladie, sans qu'il en résulte des suites fâcheuses ; on a seulement observé

que ces patiens ont été de mauvaise humeur. Les sueurs trop copieuses et la rétention d'urine donnent fréquemment naissance à des convulsions et à des attaques d'épilepsie.

Quelquefois la fièvre cesse entièrement dès que l'éruption a paru ; mais cela est rare ; communément elle continue ou augmente après l'éruption, produit une seconde pyrexie symptomatique, qui a souvent eu des suites fâcheuses pour la poitrine du malade. La fièvre ne cesse qu'après la desquammation, et alors même elle subsiste quelquefois et varie quant à sa durée et ses effets.

Quoique la fièvre cesse, dès que l'éruption paraît, la toux continue souvent jusqu'àprès la desquammation, et quelquefois plus long-temps.

Dans tous les cas, la toux subsiste tant que la fièvre continue, et généralement la difficulté de respirer augmente : ces deux symptômes sont quelquefois portés à un degré qui indique une affection des poumons. Cette affection peut survenir dans un période quelconque de la maladie, mais on ne l'observe le plus souvent qu'après la desquammation.

Il succède fréquemment à la rougeole ;

lors même qu'elle n'a pas été violente, une affection inflammatoire, particulièrement l'ophthalmie et la phthisie.

On a observé nombre de fois qu'il est survenu des accidens fâcheux après la disparition de l'éruption, d'où l'on a conclu que la contagion de la rougeole s'était jetée sur des parties internes. C'est sans doute par cette raison que la plupart des médecins recommandent le régime chaud dans la rougeole.

La rougeur des taches diminue sur la fin de la maladie, et elles tombent en écailles. C'est aussi dans ce période qu'il se manifeste ordinairement des sueurs copieuses, le saignement du nez, la diarrhée, etc.

L'éruption ne procure presque jamais de soulagement dans la rougeole grave, au contraire tous les symptômes s'exaspèrent, la peau est un peu tendue et enflée, le visage et les paupières sont gonflés, etc.

Dans la desquammation, les taches du visage perdent les premières leur couleur, pâlissent, tandis que celles des autres parties conservent toute leur rougeur, le visage se désenfle, l'épiderme est âpre au toucher, se sépare en écailles, et le malade éprouve une grande démangeaison.

Après la desquammation les symptômes continuent encore pendant quelque temps, d'autres fois ils disparaissent ; il survient des sueurs, une diarrhée, l'urine est épaisse, trouble, sédimenteuse, etc.

Explication des Symptômes.

L'éternuement, la toux, le larmoiement, l'enrouement, sont des symptômes catarraux ; ils indiquent une diathèse phlogistique, et proviennent de ce que la violence de l'incitation ferme les extrémités ou les orifices des vaisseaux exhalans, qui s'ouvrent dans les bronches, ou qu'un stimulant quelconque en a augmenté les sécrétions. Les phénomènes de catarre précèdent ordinairement trois, quatre, ou plus de jours encore l'invasion de la maladie, et subsistent pendant tout son cours. D'après cela, nous sommes autorisés à conclure qu'ils sont plutôt le résultat de l'action des puissances nuisibles produisant la diathèse sthénique, que de l'impression de la contagion de la rougeole. Mais il est plus que probable que le miasme de la rougeole est encore plus parfaitement dissous dans l'air atmosphérique que ne l'est celui de la

variole, et de cette manière il exerce son action primaire sur la membrane des narines. Tous les autres symptômes de nature phlogistique sont produits par la même cause, et exigent aussi, parconséquent, de même que toutes les autres maladies phlogistiques, la méthode affaiblissante et rafraîchissante.

La diarrhée peut calmer les vomissemens symptomatiques, occasionnés par la violence de l'incitation ; la diarrhée affaiblit et peut donc diminuer l'hypersthénie de la fonction vitale; il s'ensuit qu'une diarrhée modérée, qui ne produit pas une asthénie directe, ou qui n'est pas la suite de celle-ci, doit de toute nécessité apporter un grand soulagement. Lorsque la constipation n'a pas entraîné les suites fâcheuses, il est évident que la diarrhée a été modérée, ou que d'autres affaiblissans en ont diminué la fréquence. Les spasmes, les convulsions sont ordinairement accompagnés de selles verdâtres chez les enfans. Les sueurs trop copieuses et l'excrétion rare de l'urine sont dues à un relâchement excessif ou à l'asthénie de l'incitation. De là il résulte qu'un trop haut degré de faiblesse peut facilement donner naissance à des convulsions, des attaques d'épilepsie, etc.

La diathèse phlogistique toujours croissante, ou la seconde pyrexie symptomatique occasionnée par le stimulant de l'éruption, ce qui a pour l'ordinaire lieu à la fin de la maladie, peut de nouveau produire un resserrement excessif des exhalans, de manière que l'éruption disparaît tout-à-coup pour quelque temps, et que la nouvelle pyrexie produit dans quelques parties internes des symptômes fâcheux. Dans ce cas, on dit communément que l'éruption s'est jetée sur des organes intérieurs, tandis que ces phénomènes ne sont que le produit de l'augmentation ou du changement de la maladie. D'un autre côté, il est très-possible qu'une éruption incomplète, et le plus souvent le stimulant de l'éruption, occasionnent cet accroissement de la diathèse hypersthénique. De là vient qu'on observe rarement ces symptômes désagréables, lorsque les soi-disant évacuations critiques, l'hémorragie nasale, une urine épaisse et trouble, des sueurs abondantes, la diarrhée, etc. se manifestent à temps, parceque ces évacuations annoncent l'approche de l'asthénie, ou en agissant comme affaiblissant, diminuent la nouvelle exaspération de la diathèse. D'après cela il est

évident que le régime chaud recommandé par tous les médecins, ne peut dans cette circonstance être salutaire, et qu'il a déjà coûté la vie à des milliers de personnes attaquées de la rougeole.

Lorsqu'à la fin de la maladie il survient des symptômes violens de catharre, qui menacent de produire une inflammation de la poitrine ou la phthisie pulmonaire, alors le stimulant général de l'éruption, le régime chaud, ou l'emploi des excitans, et l'omission des affaiblissans convenables, ont de nouveau augmenté la diathèse phlogistique.

L'éruption abondante de la rougeole répand un stimulant universel sur toute la surface du corps, et particulièrement sur le visage, où elle est ordinairement la plus copieuse; de là le gonflement du visage et des paupières, et le peu de soulagement qu'amène l'éruption.

Les évacuations naturelles sont toujours d'un bon augure dans la diathèse sthénique violente, en ce qu'elles annoncent une diminution de la maladie. C'est par cette raison que l'art cherche ici à imiter et à seconder les efforts de la nature, par des évacuans convenables, qui cependant

entraînent des suites fâcheuses, quand la diathèse est peu violente, ou qu'elle s'est déjà changée en asthénie directe.

Reste à savoir si dans la rougeole la diathèse hypersthénique peut se porter à un tel degré d'intensité, qu'elle se transforme en asthénie indirecte, ce qui s'observe dans la variole, et donne lieu à la petite-vérole confluente (1). Dans ce cas, l'asthénie indirecte produirait une rougeole maligne.

Méthode curative.

La rougeole légère se termine ordinairement d'une manière favorable, sans le secours de l'art : le calme, une nourriture végétale, une chaleur très-tempérée, des boissons délayantes, doivent suffire. Sur la fin de la maladie on lave les enfans tous les jours avec de l'eau tiède et savonneuse et une flanelle ; dans le début de la rougeole je recommande la mixture agréable, n° 24.

Plus la rougeole est violente et inflammatoire, plus une température froide et

---

(1) *Voyez* les Elémens de Brown, etc. paragraphe 32.

la méthode anti-sthénique employée dans toute son étendue, sont nécessaires. Le froid est alors très-salutaire, facilite l'éruption, diminue la diathèse sthénique de même que dans la variole. Ce n'est que de nos jours que les médecins ont reconnu cette vérité. Lorsque la maladie était très-grave, on pratiquait une ou plusieurs saignées qui favorisaient l'éruption, mais on redoutait les effets funestes du froid, parcequ'on ignorait sa manière d'agir sur l'organisme. C'est une vérité de fait que la majeure partie des enfans qui meurent de la rougeole, de la variole, ou de la scarlatine, ont été assujétis dès le commencement de la maladie à un régime trop chaud.

Il est vrai que l'éruption de la rougeole est souvent rentrée après l'action du froid, que la maladie s'est exaspérée, et qu'un organe essentiel, tel que le poumon, a été affecté. Mais en examinant la chose de plus près, on voit qu'après l'impression du froid une chaleur excessive a agi sur le corps, ou qu'on a donné intérieurement des substances échauffantes et stimulantes. Le froid rendant l'organisme beaucoup plus nuisible à l'action de la chaleur et de

tous les autres stimulans, il n'est pas surprenant que la chaleur subséquente, ou d'autres excitans énergiques accroissent de nouveau la gravité de la maladie. Le froid ne convient pas quand la circulation est languissante, le corps pâle, et que toutes les fonctions s'exécutent avec faiblesse. Les idées fausses qu'on s'était formées de la volatilité, de l'acrimonie et de l'inconstance du miasme de la rougeole, jointes à l'opinion où l'on était que l'éruption constituait l'essence de la maladie, ont été la cause que l'on recommandait si généralement, au préjudice du malade, le régime chaud, les vésicatoires, et un grand nombre d'autres stimulans.

Chez les adultes, la rougeole devient quelquefois si véhémente, que l'on est obligé de pratiquer la saignée. Le pouls est dur, fort, la respiration difficile, la soif, la chaleur, l'anxiété, la céphalalgie, le mal de gorge, l'inflammation des yeux, etc. sont considérables. Cependant je conseille, avant de saigner, d'avoir recours au régime froid, aux boissons froides et acidules, aux lavemens et aux purgatifs rafraîchissans qui suffisent souvent pour combattre la violence des symptômes sthéni-

ques. Il faut employer du moins ces remèdes avec le plus grand soin, quand la saignée n'a pas entièrement dissipé ou considérablement diminué les symptômes phlogistiques. Le traitement curatif est le même que celui que j'ai recommandé dans la variole. Chez les enfans, le régime froid suffit dans le plus grand nombre de cas, et la saignée est rarement indiquée. On peut modérer la toux sèche qui reste après la desquammation, en lavant le corps avec de l'eau tiède et savonneuse : dans ce période la nourriture animale, le vin, l'opium, la chaleur, etc. produisent de bons effets.

Lorsque les malades sont très faibles, que l'éruption se fait lentement, ou que les taches sont pâles et comme affaissées, les boissons tièdes, le régime chaud, les fomentations et les bains chauds, les stimulans intérieurs et extérieurs sont déjà indiqués dans le commencement de la rougeole.

Quant aux autres symptômes dont la rougeole est souvent accompagnée, je renvoie à ce que j'en ai dit à l'article de la variole.

CHAPITRE VI.

La Scarlatine. (Scarlatina.)

La scarlatine est une maladie exanthématique, dans laquelle le troisième jour, ou plus tard, le visage est un peu enflé. Il survient sur la peau des efflorescences très-rouges : elles subsistent le plus souvent trois jours, et se terminent par une desquammation farineuse, où l'épiderme se sépare en écailles. Le malade ressent un embarras dans la gorge ; fréquemment la déglutition est difficile, et elle l'est généralement plus que dans l'esquinancie maligne. En examinant l'intérieur de la gorge, on y observe une rougeur et un gonflement dont la couleur et le volume approchent par leur nature des symptômes qui caractérisent l'esquinancie tonsillaire ; mais dans la scarlatine il y a toujours une plus ou moins grande quantité d'aphthes qui se voient rarement dans l'esquinancie tonsillaire, et qui sont communément plus

blanches que celles qu'on observe dans l'esquinancie maligne. L'éruption paraît quelquefois tout-à-coup, sans avoir été précédée d'un mal-aise manifeste.

Brown a mis cette maladie dans la classe des pyrexies sans inflammation ; cependant j'ai vu des scarlatines accompagnées d'une soif inextinguible, d'une chaleur brûlante, d'anxiété, d'assoupissement, etc., et d'une inflammation générale de tout le système cutané, et à la fin l'épiderme est tombé en écailles : mais j'observe ici en passant, qu'un traitement mal-entendu, l'usage des substances stimulantes et échauffantes, avaient porté la maladie à ce point d'intensité. J'ai aussi observé que malgré le traitement le plus convenable, il est survenu des tumeurs inflammatoires au bras, qui se sont terminées par la suppuration. En général cette maladie paraît avoir beaucoup d'affinité avec l'érysipèle général, et avec la rougeole. C'est pour cette raison, que quand elle est violente, je l'ai mise dans la classe de ces maladies : savoir, dans celle des pyrexies avec inflammation. Il n'y a que la scarlatine et la variole légères qui soient des pyrexies sans inflammation.

Dans son Catalogue des Maladies universelles, Brown a aussi fait mention d'une scarlatine asthénique, et l'a placée dans la classe des asthénies, entre la galle et le diabètes. C'est une maladie sans pyrexie, avec faiblesse, pâleur du visage, inertie, sans soif et sans chaleur ; l'éruption languissante paraît les premiers jours de la maladie, et disparaît tout de suite, reparaît et disparaît de nouveau, ce qui continue pendant plusieurs jours ; les taches sont pâles, elles ne se réunissent pas en grands placards rouges, et disparaissent sans être tombées en écailles. Le régime chaud, les boissons tièdes, le vin, la nourriture animale sont les principaux remèdes dont il faut se servir dans cette circonstance. Je passerai ici sous silence la scarlatine asthénique, accompagnée d'esquinancie maligne ou putride. Cette espèce de scarlatine est un typhus, et j'en parlerai en traitant de l'esquinancie maligne.

Causes productrices.

Cette maladie est due à un miasme spécifique qui, dès qu'il est introduit dans le corps, produit certains changemens

dans les vaisseaux et les fibres irritables, est portée vers les vaisseaux cutanés, irrite la peau, et occasionne de cette manière une inflammation de la membrane muqueuse de Malpighi : car souvent toute la surface de la peau est affectée d'une inflammation érysipélateuse. La scarlatine a son nom de la couleur d'écarlate.

La constitution de l'atmosphère, l'action de la chaleur succédant à celle du froid, ainsi que d'autres puissances nuisibles excitantes produisent la diathèse phlogistique, et le miasme détermine la forme de la maladie. Le mal de gorge, l'esquinancie survient ordinairement avant qu'on observe le moindre indice de l'éruption. De même que dans la variole, on remarque l'odeur particulière de l'haleine et les autres symptômes propres à cette maladie, avant que l'éruption se manifeste, preuve évidente que l'éruption ne constitue pas l'essence de la maladie, mais qu'elle n'en est qu'une forme.

Plusieurs raisons m'autorisent à croire que la contagion de la scarlatine affecte particulièrement l'œsophage, et celle de la rougeole, la poitrine, qu'après l'introduction du miasme dans le corps, il ne faut

qu'une diathèse convenable, ou l'impression d'autres puissances nuisibles, pour donner à la maladie sa forme particulière. J'ai souvent fait l'observation que dans la scarlatine, même dans celle avec une esquinancie maligne, les alentours du malade, surtout les femmes, dont la constitution est plus délicate, contractent un léger mal de gorge, et une toux plus ou moins violente, lorsqu'ils vont voir des malades attaqués de la rougeole. Je suis persuadé que la toux qui reste souvent aux enfans après l'éloignement de la rougeole, vient de ce qu'ils continuent à demeurer dans la chambre où ils étaient couchés pendant la maladie, et dans laquelle il se trouve encore une certaine quantité de contagion.

Quelques médecins célèbres ont cru qu'il y avait une sorte d'affinité entre le miasme de la scarlatine et celui de la coqueluche, maladie asthénique. Cette opinion est fondée sur ce que la même saison et la même constitution de l'atmosphère sont favorables à la production de l'une et de l'autre de ces maladies. J'ai vu en 1795, que deux enfans qni venaient d'être guéris d'une scarlatine légère, ont été atteints ensuite de la coqueluche.

La scarlatine, de même que toutes les phlegmasies cutanées, est pour ainsi dire une maladie propre à l'enfance et à l'adolescence, ou du moins elle attaque très-rarement les adultes. Elle n'est particulière à aucune saison de l'année, puisqu'on a observé des épidémies de cette éruption en été et en hiver, vers l'équinoxe du printemps ou en automne.

Symptômes.

La scarlatine sthénique commence, de même que toutes les autres pyrexies, par le frisson, suivi de chaleur, de soif, de douleurs ou d'ardeur à la gorge, de difficulté d'avaler, de faiblesse dans tous les membres, et d'une difficulté plus ou moins grande de respirer, par la céphalalgie, l'assoupissement, souvent une toux sèche, mais moins violente, moins continue que dans la rougeole; par des nausées, des vomissemens, des saignemens de nez à l'époque de l'éruption. Dans la scarlatine maligne, ou dans celle par asthénie indirecte, produite par la véhémence de la maladie abandonnée à elle-même, ou par l'usage excessif des excitans et des échauf-

fans, il survient des crampes, des convulsions et d'autres accidens graves, avec gonflement des glandes au cou, ou de celles derrière les oreilles. Le deuxième, troisième ou quatrième jour, le visage a coutume de se gonfler ; il paraît une éruption scarlatine qui n'est pas élevée au-dessus du niveau de la peau. Les taches sont d'abord petites, nombreuses, ensuite elles se réunissent et forment de grands placards, et en peu de jours elles s'étendent par degrés jusqu'aux extrémités inférieures. Souvent il y a un rouge écarlate considérable sur les mains et les extrémités des doigts, qui sont roides et gonflés. Après l'éruption, la violence de la maladie diminue, les taches disparaissent, l'épiderme se sépare en écailles, ou toute la surface du corps est recouverte d'une poudre furfuracée, et le malade éprouve une très-grande démangeaison. Le temps de l'éruption dure communément trois ou quatre jours ; cependant j'ai souvent observé que ce période s'est prolongé au-delà de huit jours, et que la peau était plus ou moins d'un rouge écarlate. Les selles de rares qu'elles étaient dans le debut de la maladie, deviennent fréquentes et copieuses.

Ce n'est qu'après la disparition de la maladie, qu'on est en danger de contracter l'hydropisie. Il suffit pour cela d'un léger refroidissement, de l'action d'autres puissances affaiblissantes, ou elle est produite par la faiblesse des vaisseaux exhalans et absorbans.

Les aphtes de la gorge qui s'étaient manifestés dès le commencement de la maladie, tombent au bout de quelques jours ; alors le gonflement étant diminué, l'on apperçoit sur une amygdale ou sur les deux, un ulcère dont le pus est louable : ces ulcères se guérissent immédiatement après que la fièvre a cessé. En général, le coryza est beaucoup moindre dans cette maladie que dans l'esquinancie maligne : et lorsque le coryza accompagne la scarlatine, la matière qui sort est moins âcre, et n'a pas l'odeur fétide qu'elle exhale dans l'autre maladie.

Explication des Symptômes.

Le mal de gorge indique une diathèse phlogistique antérieure, dans laquelle le miasme de la scarlatine produit une éruption particulière. Une pareille éruption, sans

sans le secours de cette diathèse phlogistique, ne donnerait pas naissance à une vraie scarlatine, mais à une autre maladie quelconque, ou du moins n'engendrerait qu'une scarlatine asthénique. Il est probable que souvent dans la scarlatine légère, et toujours dans celle maligne, il se mêle de la matière contagieuse avec la salive, et ce n'est qu'alors qu'elle affecte les amygdales.

L'éruption ne paraît qu'au bout de trois ou quatre jours, parceque le miasme a besoin d'un temps déterminé, avant de pouvoir attaquer les vaisseaux d'une manière particulière, et de pouvoir produire l'éruption. Cet effet se manifeste plutôt aux amygdales que dans les autres parties du corps. Lorsque l'éruption paraît plus tôt ou plus tard, et qu'elle disparaît avant le troisième ou après le quatrième jour, c'est une preuve évidente que c'est une scarlatine irrégulière, et fréquemment une scarlatine maligne.

Quand la matière éruptive est portée vers la peau, elle irrite celle-ci, et ce stimulant, conjointement avec la diathèse phlogistique, qui est plus grande au visage que dans les autres parties du corps,

y produit un gonflement plus ou moins considérable.

La scarlatine prend différentes formes, suivant la nature de la diathèse qui prédomine dans l'organisme. La scarlatine avec une disposition au typhus (la fièvre nerveuse ou maligne), occasionne une maladie très-grave. Dans ce cas la scarlatine est ordinairement accompagnée de l'esquinancie maligne, ou plutôt la scarlatine maligne se joint à l'angine putride, ou celle-ci paraît avant l'invasion de celle-là.

Il paraît que l'éruption de la scarlatine dérange l'énergie de l'incitation des orifices des vaisseaux exhalans. La guérison de cette maladie est fréquemment suivie de crampes, de faiblesse, ou d'autres affections morbifiques. La desquammation quelquefois trop considérable de l'épiderme peut détruire les orifices des exhalans et absorbans de la peau; dans ce cas, il est possible que l'exhalation soit diminuée, et l'absorption augmentée, ou *vice versá*. La suppression de la transpiration qui accumule le calorique surabondant sous l'épiderme, peut produire, après la guérison de cette maladie, une chaleur consi-

dérable sur la surface de la peau, qu'on éloigne en lavant le corps avec de l'eau tiède et savonneuse, ou par l'usage des stimulans intérieurs. Le froid affaiblit considérablement les vaisseaux cutanés; de là vient que le refroidissement produit si souvent l'hydropisie chez les malades qui viennent d'être délivrés d'une scarlatine grave. M. Richter croit que la crampe et la faiblesse sont les principales causes productrices de l'hydropisie ; mais la crampe est aussi le produit de la débilité, et il est à présumer qu'à la suite des maladies exanthématiques, les vaisseaux cutanés sont frappés de faiblesse. D'après cela on conçoit facilement la production de l'anasarque, surtout lorsque le corps a été exposé à l'influence des puissances nuisibles débilitantes. Il est au reste très-facile de la prévenir et de la guérir, quand on emploie à temps les remèdes convenables. Peut-être qu'un dérangement opposé des vaisseaux inhalans et exhalans produit l'étisie, qui s'est quelquefois manifestée après la disparition de la scarlatine.

Méthode curative.

La scarlatine violente a fréquemment une issue funeste, lorsque dans le début de la maladie on emploie un régime trop chaud, ou d'autres stimulans énergiques : tandis que cette maladie se termine presque toujours d'une manière favorable, quand dans le commencement on expose les malades à l'action du froid, et sur la fin à une douce chaleur.

Une fille robuste, âgée de vingt-un ans, me fit appeler pour lui donner mes soins dans une fièvre scarlatine dont elle venait d'être attaquée. Je la trouvai enveloppée dans des couvertures épaisses, assoupie, toute la surface du corps baignée de sueurs copieuses, et tourmentée d'une soif inextinguible. Je fis sur-le-champ ôter les couvertures, rafraîchir la chambre, donner à la malade des boissons acidules et aqueuses. Le lendemain l'éruption était abondante, la céphalalgie avait disparu, et la malade était complètement rétablie au bout de quatre jours

Quand la scarlatine est grave au point que le pouls est très-fort, la gorge en-

flée et très-enflammée, la respiration difficile, qu'il se manifeste des douleurs violentes à la poitrine, que le visage est rouge et tuméfié, la céphalalgie atroce, le délire plus ou moins véhément, on emploie le traitement curatif asthénique dans toute son étendue. Chez les adultes, il est souvent nécessaire, dans ce cas, de prescrire le régime froid, des purgatifs et la saignée; mais il est rare que l'asthénie se porte à un tel degré d'intensité.

Dans le mal de gorge très-violent, on applique des sangsues autour du cou, on donne le purgatif n° 6, le malade tient dans la bouche l'eau n° 7, et dans l'esquinancie légère on fait usage des sachets n° 8. Le traitement de la scarlatine est analogue à celui de la variole et de la rougeole. L'affection simultanée des amygdales demande seule des attentions, qui seront exposées à l'article *angine*. L'application extérieure de l'eau de Goulard a fréquemment produit de bons effets.

Il s'agit de savoir s'il n'est pas possible d'étouffer dans leur naissance les maladies contagieuses, « quand il n'y a pas longtemps que le miasme a été introduit dans le corps. Pour y parvenir je conseille, –

d'augmenter sur-le-champ la transpiration insensible, au moyen de laquelle la contagion peut être évacuée, en donnant la poudre de Dower, des boissons tièdes, en lavant toute la surface de la peau avec de l'eau tiède et savonneuse. On mettra de plus le malade dans un bain chaud, ou dans un bain de lessive faible. Lorsque la diathèse est violente et qu'elle a déjà resserré les orifices des vaisseaux exhalans, on lavera le malade avec de l'eau froide, etc. Un grand nombre de médecins prétendent avoir prévenu l'éruption de la scarlatine, en sollicitant la sueur, dans les épidémies de cette maladie, dès que les patiens commençaient à se plaindre du mal de gorge.

CHAPITRE VII.

Erysipèle grave. (*Erysipelas grave.*)

Je comprends sous le nom d'érysipèle cette phlegmasie de la peau, qui est légère, superficielle, non-circonscrite, étendue en largeur, d'un rouge foncé, couleur qui disparaît par la pression, et qui ensuite se renouvelle.

L'érysipèle pustuleux, connu sous le nom de *zona* ou *zoiter*, a une marche propre et des apparences qui semblent en former une espèce différente de celui qui précède. Un de ses principaux caractères est une sorte d'éruption plus ou moins large ou étendue, qui entoure, en manière de demi-ceinture, quelque partie du tronc, soit la poitrine ou le dos, soit l'une des trois régions de l'abdomen. Cette maladie est encore caractérisée par des vésicules ou petites pustules très-rapprochées, qui couvrent la rougeur érysipélateuse d'une couleur tantôt blanche, tantôt d'un rouge plus ou moins foncé. Le mouvement fébrile est plus ou moins intense, pendant que

l'éruption des pustules offre une sorte de succession, et quelques-unes d'entr'elles se sèchent et disparaissent, tandis qu'il en renaît d'autres. Un sentiment d'ardeur et une démangeaison se font éprouver en général durant tout le cours de la maladie, et augmentent sensiblement par l'application des topiques gras et humides.

C'est le réseau vasculaire qui paraît le siége des érysipèles et de toutes les éruptions cutanées. Le sang ne le pénètre point dans l'état ordinaire; mais mille causes peuvent à chaque instant le remplir de ce fluide.

Causes productrices.

La surabondance et l'abord du sang dans les vaisseaux enflammés, est la cause de toutes les inflammations, et en particulier de l'érysipélateuse. Sydenham a attribué l'érysipèle à la corruption et à l'inflammation de la partie séreuse du sang, que la nature cherche à expulser et à déposer sur les parties extérieures. En général on a regardé l'érysipèle comme un effort salutaire de la nature; de là l'usage du régime chaud et des sudorifiques que l'on a recommandés dans cette maladie. La

couleur érysipélateuse étant quelquefois jaunâtre, les auteurs les plus célèbres prétendent que l'érysipèle est presque toujours dû à la polycholie. Le sang extravasé dans les contusions, les meurtrissures, prend souvent une couleur jaune, la chaleur donne quelquefois une teinte jaunâtre à la lymphe coagulable et au sérum du sang, et dans ces cas, personne, ce me semble, ne s'avisera de soutenir que la bile en est la cause. D'ailleurs la diversité de la couleur n'exerce aucune influence marquée sur le traitement curatif.

Tout ce qui irrite la peau d'une manière superficielle, peut produire l'érysipèle, particulièrement celui qui a son siége dans la surface extérieure de la peau et non dans le réseau vasculaire. Sauvages, qui nous a inondé d'une mer de maladies, a, pour cette raison, assigné autant d'espèces différentes d'érysipèle, qu'il y a des stimulans différens, capables de l'occasionner. La friction de la peau, la chaleur trop forte du poêle, l'attouchement des substances âcres, les piqûres d'insectes, la pression, la lésion mécaniques, les onguens et les emplâtres échauffans, principalement les stimulans de la chaleur agissant sur le

corps, après avoir été long-temps exposé à un froid rigoureux, en un mot, toutes les forces excitantes, et diverses affections du système nerveux, peuvent produire un érysipèle plus ou moins grave. Gilibert assure avoir traité en Lithuanie plus de cent érysipèles dans l'espace de quatre ans, ce qui est très-probable, vu que cette maladie est très-commune en été, les paysans de ce pays couchant fréquemment à la belle étoile. De là vient aussi, que parmi ces cent érysipèles, le visage, la tête, les bras, le cou étaient toujours le siége de la maladie, parceque ces parties étaient particulièrement soumises à l'action de la chaleur d'été, tandis que les cuisses et les jambes en étaient rarement affectées.

Symptômes.

L'érysipèle commence par le frisson et par les autres symptômes de pirexie : l'accès de froid est fréquemment accompagné d'un embarras de la tête, d'une lassitude dans tous les membres, de faiblesse, d'anxiété, d'envies de vomir, de vomissemens, de quelque délire, et presque toujours d'assoupissement, ou même de coma. Le pouls

est toujours fréquent, et communément plein et dur; c'est vers le deuxième ou troisième jour de ce mouvement général, excité dans l'économie animale, que l'éruption érysipélateuse a lieu, soit au visage, soit aux membres. La tension, la rougeur, la douleur, la chaleur, ainsi que le gonflement de la peau, vont en augmentant jusqu'au troisième ou quatrième jour, quelquefois même en s'étendant d'une partie dans une autre: ces affections ainsi que le mouvement fébrile, restent comme stationnaires jusqu'au sixième ou septième jour, en donnant lieu à des vésicules séreuses plus ou moins rapprochées; la rougeur et la tension commencent alors à décliner ainsi que la douleur; il se forme des croûtes légères, qui finissent par se détacher; ou bien il survient une sorte de desquammation de l'épiderme, du neuvième au dixième jour, et la maladie est alors terminée, pourvu qu'on s'abstienne de toute lotion de la partie affectée, et de tout topique avec des substances humides et onctueuses.

La violence des symptômes provient en partie de la sensibilité plus ou moins grande de la partie affectée, et de la sympathie

avec les autres organes de l'organisme. L'éruption érysipélateuse ne produit souvent aucune rémission des symptômes et de la fièvre, et quelquefois celle-ci devient plus forte à mesure que l'éruption augmente et s'étend. La disparition de la rougeur érysipélateuse est fréquemment suivie d'une tumeur œdémateuse, mais qui se dissipe au bout de quelques jours. D'autres fois l'inflammation érysipélateuse se termine par la suppuration, et produit des ulcères rongeans d'un très-mauvais caractère dans l'érysipèle des jambes.

On a fait l'observation que quand l'érysipèle occupe les cuisses, les glandes des aînes et des cuisses s'enflent et deviennent douloureuses avant l'invasion de la maladie ; on observe le même phénomène dans les glandes des aisselles et de la nuque, quand l'érysipèle affecte les bras ou d'autres parties supérieures du corps.

Parmi les traits caractéristiques de l'érysipèle, considéré en général, on doit remarquer une sorte de facilité de changer de place, et de se transporter d'un lieu dans un autre avec une rapidité singulière. Quelquefois il abandonne le visage pour aller occuper le cou ou la poitrine ;

il quitte l'un des bras pour s'emparer de l'autre : il passe de l'une à l'autre cuisse, de l'une à l'autre jambe : il remonte parfois des membres abdominaux au tronc ou à la tête, se reporte même sur les parties qu'il a affectées : il est en un mot susceptible d'une mobilité très-variée, sans qu'il laisse d'autre trace dans la partie primitivement affectée, qu'une sorte de desquammation de la peau. C'est ce caractère de mobilité de certains érysipèles, qui leur a fait donner le nom d'*ambulans*, et qui se manifeste même plus ou moins dans les cas les plus ordinaires, où on les voit s'étendre successivement et gagner des parties voisines.

Explication des Symptômes.

L'impression du froid, ou une cause intérieure quelconque, produit une inaction, une faiblesse dans les vaisseaux : de là viennent peut-être le frisson et l'horripilation. La force de réaction du coma ou des vaisseaux du système circulatoire, occasionne la chaleur dont le frisson est suivi. La partie enflammée est peu gonflée, parce qu'il se trouve entre la peau et l'épi-

derme un espace vide où le fluide épanché peut se répandre, sans produire un gonflement considérable. Il est probable que dans la stagnation des humeurs, il s'accumule sous la peau, du calorique, qui occasionne le sentiment d'ardeur dont le malade est souvent tourmenté.

L'érysipèle du visage ne diffère de celui des autres parties, que par la diathèse plus ou moins grande qui domine dans le corps: d'après cela il est évident que l'inflammation érysipélateuse de chaque organe de l'organisme peut avoir des suites fâcheuses. Supposé que l'érysipèle attaque la tête ou le visage, lorsque le corps se trouve dans une diathèse sthénique violente, il est clair que la maladie, à cause de l'importance de la partie affectée, devient dangereuse. L'érysipèle du visage a rarement une issue fâcheuse, quand la diathèse inflammatoire du corps est légère.

J'ai déjà remarqué plus haut, qu'il est plus que probable que les vaisseaux entre la peau et l'épiderme, secrétant le mucus de Malphigi, sont primitivement et particulièrement atteints d'inflammation, que ce mucus s'accumule, devient âcre et brûlant. Je suis aussi convaincu que la

couleur rouge, à la fin noirâtre, de l'érysipèle, est due à ce mucus mêlé de sang extravasé, ou à l'échauffement de la lymphe et du sérum du sang, sans que l'on ait besoin d'avoir recours à un transport débile dans les parties enflammées pour rendre raison de ce phénomène.

Je laisse aux anatomistes à rechercher s'il se trouve réellement des vaisseaux lymphatiques entre la peau et l'épiderme : cependant il est probable que dans l'érysypèle les absorbans ont une part plus ou moins active à la production de l'inflammation. Lorsqu'on irrite des vaisseaux lymphatiques, ils s'enflamment, il naît de la douleur et des obstructions dans les glandes. L'application d'un vésicatoire à la nuque fait souvent enfler les glandes jusqu'à la région du coma. J'ai vu que l'application d'un vésicatoire a quelquefois fait gonfler les glandes dans les mamelles, chez les femmes. Au contraire, quand les mamelles sont irritées, les vaisseaux et les glandes sont enflammés jusqu'aux aisselles et au cou. D'où il résulte que la douleur et le gonflement des glandes, qui se manifestent avant l'irruption de l'érysipèle, prouvent d'une manière incontestable,

qu'il y avait déjà dans le corps un stimulant phlogistique, avant l'invasion de la maladie, et que l'inflammation érysipélateuse a suivi la direction de cet excitant.

Il paraît que la corruption ou l'acrimonie du mucus de Malpighi, et particulièrement de la lymphe, attaque et détruit à la fin, lorsque l'érysipèle a été négligé ou qu'il se termine d'une manière funeste, la peau et le tissu cellulaire subjacent, d'où peuvent venir les ulcères rongeans, profonds, et d'un très-mauvais caractère de l'érysipèle. Il est vraisemblable qu'il ne se forme des ulcères que quand l'inflammation à son siége dans le tissu cellulaire, et des vésicules ou des pustules, que quand elle affecte la partie extérieure de la peau.

Méthode curative.

Lorsque l'érysipèle est porté à un haut degré d'intensité, il faut employer la méthode affaiblissante dans toute son étendue; il faut diminuer le plutôt possible l'énergie de l'incitation. La force trop considérable de la fonction vitale est produite par l'action des stimulus et par la surabondance

bondance des humeurs : d'où il suit que la guérison de l'érysipèle exige particulièrement l'emploi des remèdes tendans à diminuer la quantité du sang et des autres fluides.

Quand l'érysipèle occupe la tête qui est alors enflée, que le pouls est dur, plein et fort, que le système vasculaire est rempli d'humeurs, une saignée modérée aura de bons effets. Dans ce cas on a également fait usage des sangsues appliquées derrière les oreilles, et des ventouses scarifiées à la partie postérieure de la tête, ou à la nuque et dans d'autres endroits non enflammés. Stoll rapporte que dans un érysipèle du visage, avec une céphalalgie intolérable, et avec frénésie, les ventouses scarifiées à la nuque ont produit un soulagement instantané. Qu'on se garde bien, au reste, de faire des saignées copieuses, car elles pourraient fort bien engendrer l'apoplexie, ou d'autres accidens graves. La quantité d'humeurs animales étant le stimulant le plus énergique pour entretenir la force et l'activité du corps, la soustraction des liquides est nécessairement l'affaiblissant le plus efficace.

Dans l'érysipèle asthénique, dans celui

des hydropiques, des cachectiques, des scorbutiques, dans l'érysipèle malin et gangréneux, la saignée entraînerait des suites fâcheuses. La saignée n'est pas non plus salutaire dans l'érysipèle léger, où la rougeur et la chaleur ne sont pas considérables, où il change souvent de place, où l'urine est limpide sans sédiment, le pouls petit ou inégal.

Les purgatifs salins, faits avec le sel de Glauber, ou les médecines, n°s 6 et 1, procureront un grand soulagement dans l'érysipèle inflammatoire, et sont dans cette maladie, presque les principaux remèdes. Les émétiques ont aussi, dans un grand nombre de cas, un bon effet.

L'observation a appris que les purgatifs, la saignée, sont inutiles dans les érysipèles, à moins qu'ils ne soient portés au plus haut degré de violence. Les liquides étant du nombre des stimulans les plus énergiques du corps, il est évident que les purgatifs, en enlevant à l'organisme une quantité plus ou moins considérable d'humeurs, agissent en affaiblissant sur l'économie animale entière, tandis que les effets de la saignée se bornent presqu'uniquement aux grands vaisseaux, au système sanguin, etc.

Le régime froid est également très-avantageux dans l'érysipèle, de même que dans toutes les autres maladies inflammatoires. On donnera au malade une nourriture végétale, sous forme fluide, et des boissons aqueuses et acidules. La tranquillité du corps et de l'esprit sont indispensables pour obtenir une guérison prompte et solide de l'érysipèle. Les remèdes extérieurs qui enlèvent du calorique à la peau, sont très-salutaires, à moins que leur application ne soit de nouveau suivie de chaleur; à cet effet on appliquera sur les parties affectées des lotions froides, de la farine froide, de la neige, etc. On aura soin d'éviter, dans le début de la maladie, tout ce qui pourrait augmenter l'irritation de la peau.

Les boissons tièdes et les sudorifiques ne sont pas indiqués, lorsque la violence de l'érysipèle commence à diminuer, et que le malade est disposé à la sueur. On les emploie souvent avec succès dans l'érysipèle léger et dans l'asthénique; dans ce cas, la chaleur extérieure produit de bons effets.

L'érysipèle et le rhumatisme ont presque cela de particulier, qu'ils diminuent ordinairement de violence, après l'action des

sudorifiques, lorsque la diathèse inflammatoire n'est pas trop forte. Quand même la gravité de la maladie a exigé, dans le commencement, une ou plusieurs saignées, les sudorifiques, par exemple la poudre de Dower, n° 2, sont toujours utiles dans le cours de la maladie. La saignée diminue particulièrement la diathèse asthénique dans les grands vaisseaux sanguins, moins dans les petits et encore moins dans les exhalans de toute la surface de la peau: il est donc évident que des sueurs copieuses doivent affaiblir plus considérablement ces derniers, que la saignée. De là vient que les sudorifiques et les purgatifs employés à temps, produisent toujours un bon effet dans l'érysipèle et le rhumatisme. Les remèdes gras et huileux, appliqués extérieurement, sont pour l'ordinaire funestes, en ce qu'ils suspendent la transpiration insensible.

Les stimulans agissent sur les vaisseaux exhalans et absorbans, et entraînent fréquemment des suites fâcheuses; ils ne conviennent que dans l'érysipèle asthénique et dans les autres maladies de faiblesse. L'eau de Goulard est salutaire dans la plupart des érysipèles.

Je ne conseille pas de faire des scarifications ou des incisions sur les parties attaquées d'une inflammation violente. Cette lésion augmente la force du stimulus et de l'inflammation, et peut produire la gangrène. Qu'on se garde d'appliquer des vésicatoires et de faire des incisions chez les vieillards et les personnes faibles, dont le sang est appauvri.

Lorsque dans l'érysipèle on découvre sur tel ou tel organe une tumeur inflammatoire considérable avec une douleur pulsative, et des symptômes phlogistiques portés au plus haut point d'intensité, il est indubitable qu'elle viendra à suppuration. On favorise la maturité de l'abcès, en appliquant par-dessus des cataplasmes émolliens. Dans des cas peu graves, l'usage des rafraîchissans extérieurs, tels que l'eau de Goulard, a souvent prévenu la suppuration de pareilles tumeurs.

Quand l'érysipèle commence à devenir œdémateux, on fait usage des sachets aromatiques, n° 8. On fait aussi des fomentations avec une décoction de fleurs de sureau et de camomille, ou avec l'eau de chaux, et dans le cas d'un grand relâchement, on y ajoute de l'eau-de-vie, ou de

l'esprit-de-vin camphré ; d'autres médecins conseillent d'appliquer de la farine de féves avec de l'esprit camphré. J'ai une fois observé que les fomentations faites avec une flanelle trempée dans une décoction de fleurs de sureau, ont apporté un grand soulagement dans un érysipèle violent et douloureux, qui avait déjà duré quelques jours. On pourra prescrire intérieurement l'esprit de Mindérérus, des antimoniaux et d'autres remèdes semblables. Dans un érysipèle œdémateux au scrotum, d'où s'écoulait une matière âcre et rongeante. P. Franck en a obtenu la guérison en le saupoudrant avec du quinquina, de la myrrhe et du camphre, réduits en poudre.

Dans l'érysipèle gangréneux, malin, etc. on prescrit à l'intérieur et à l'extérieur des stimulans énergiques, tels que le quinquina, la serpentaire de Virginie, le camphre, le vin, l'eau-de-vie. On frotte les parties gangrénées avec du laudanum liquide de Sydenham, ou on applique pardessus d'autres fomentations faites avec des herbes aromatiques.

J'ai connu une femme fréquemment sujette à un érysipèle grave à la cuisse. Elle s'en délivrait toujours en l'arrosant

avec de l'eau froide. Frank a souvent guéri des érysipèles violens, par l'application des cataplasmes, faits avec de la mie de pain et l'eau végéto-minérale. Le mieux, à mon avis, serait de ne pas couvrir l'inflammation érysipélateuse, ou de l'envelopper simplement d'un morceau de linge usé. J'ai laissé à découvert quelques érysipèles graves du visage, et une fois dans un érysipèle pustuleux où tout le visage était recouvert de pustules d'où s'écoulait une matière sanieuse, et où les yeux étaient entièrement fermés, j'ai retiré un grand avantage des fomentations faites avec une décoction de fleur de sureau et du lait tiède. Dans ce cas, on peut aussi fomenter l'exanthème avec une éponge imbibée de lait tiède, en ayant soin de le faire bien essuyer ensuite.

Les sachets, n° 8, ont quelquefois produit un soulagement instantané dans un érysipèle léger du visage, dû peut-être au stimulant local de la chaleur du poêle. Stolle prétend, et avec raison, que les fomentations humides dans l'érysipèle grave occasionnent facilement la gangrène. Le plus sûr, c'est de n'employer aucun remède extérieur dans l'érysipèle

violent, car il y a très-peu de médecins qui aient assez de courage pour faire usage de l'application de l'eau froide et d'autres remèdes semblables. Le remède, n° 36, a dans ce cas, ordinairement un effet heureux.

CHAPITRE VIII.

Rhumatisme (*Rhumatismus*).

Le rhumatisme est une maladie inflammatoire (phlegmasie), qui attaque ordinairement les personnes d'un tempérament sanguin ; il est le plus souvent produit par la chaleur, qui agit sur le corps après l'action du froid. Cette maladie se reconnaît particulièrement aux douleurs des jointures, lesquelles sont proportionnées à la violence de la diathèse inflammatoire. Les articulations les plus larges en sont très-fréquemment affectées, telles que la hanche et les genoux dans les extrémités inférieures, les épaules et le coude dans les extrémités supérieures : souvent la malléole et le poignet le sont aussi ; mais les articulations plus petites, telles que celles des orteils ou des doigts, souffrent rarement du rhumatisme. C'est une maladie inflammatoire précédée de symptômes généraux de pyrexie, savoir de frisson, de chaleur, de soif, etc.

Causes productrices.

La cause du rhumatisme est la même que celle de la péripneumonie. Dans le rhumatisme, la violence de la diathèse phlogistique affecte particulièrement les muscles et les jointures, et dans la péripneumonie, la plèvre et les autres vicères contenus dans la poitrine. Dans l'un et l'autre la douleur atroce est tantôt erratique, tantôt fixe.

Les jeunes gens sanguins, robustes, bien nourris, les personnes, qui font des excès dans les boissons spiritueuses, celles qui s'exposent au froid et ensuite à la chaleur, sont sujets au rhumatisme et à la péripneumonie. La cause la plus fréquente et la plus commune de ces deux maladies est la chaleur extérieure, agissant sur le corps lorsqu'il avait été long-temps exposé au froid.

L'air peut également se charger de différentes molécules acrimonieuses et irritantes, qui, venant à être mises en contact avec notre corps, augmentent l'incitation, et peuvent produire le rhumatisme, le catharre, ou d'autres maladies ana logues à la prédisposition du corps. Si

elles ne rencontraient aucune prédisposition, elles ne produiraient qu'une affection purement locale; cette dernière affection, qui a lieu fréquemment, n'est pas de longue durée.

C'est surtout, après nous être exposés à la chaleur, que nous sommes plus susceptibles de recevoir l'impression des différentes molécules nuisibles dont l'air est imprégné.

Les opinions ont été partagées relativement à la cause prochaine du rhumatisme : on l'a attribué à une acrimonie particulière, dont je ne vois néanmoins aucune preuve évidente dans les causes ordinaires du rhumatisme ; et en considérant toutes les causes éloignées, cette supposition ne me paraît nullement vraisemblable. Plusieurs auteurs ont supposé que la cause prochaine du rhumatisme était une viscosité des fluides, qui bouchait les vaisseaux de la partie, et produisait de cette manière l'inflammation. Cullen, au contraire, a prouvé par des argumens incontestables, que cette maladie ne dépend jamais d'un changement dans les fluides, mais que sa cause productrice est la même que celle de toutes les autres inflammations.

Quant à moi, je présume que la cause la plus commune du rhumatisme, savoir, la chaleur, agit spécialement sur les vaisseaux des articulations, parcequ'ils sont moins couverts de tissu cellulaire que ceux des parties intermédiaires des extrémités. L'action de la chaleur produit en outre une constriction dans l'extrémité des vaisseaux de la surface, et augmente en même temps la diathèse inflammatoire dans le reste de ces mêmes vaisseaux ; ce qui accélère la circulation du sang, devient en même temps un obstacle à son passage, et donne lieu à l'inflammation ou à la douleur.

Symptômes.

Le rhumatisme commence ordinairement par une pesanteur dans les membres, suivie d'un accès de froid auquel succèdent immédiatement les autres symptômes de pyrexie, tels que la chaleur brûlante, soif, inquiétude, constipation, et particulièrement pouls fréquent, plein et dur. Quelquefois la pyrexie se forme avant qu'aucune douleur se fasse sentir ; mais communément on sent des douleurs dans quelques parties, avant qu'aucuns symptômes de pyrexie ne se manifestent.

Lorsqu'il n'y a pas de pyrexie, la douleur est quelquefois bornée à une seule jointure ; mais quand la pyrexie est considérable, quoique la douleur réside particulièrement dans *une* articulation, plusieurs sont souvent affectées en même temps. En général, quand cela arrive, les douleurs changent communément de place, et lorsqu'elles diminuent dans une articulation, elles deviennent plus vives dans l'autre ; elles ne se fixent pas long-temps dans la même, mais passent fréquemment d'une jointure à l'autre, et quelquefois reviennent sur celles qui étaient particulièrement affectées : la maladie dure souvent long-temps de cette manière.

La pyrexie qui accompagne le rhumatisme a un redoublement tous les soirs, il est plus considérable la nuit, qui est aussi le temps où les douleurs deviennent plus violentes, et où elles changent de place et se portent d'une articulation à l'autre.

Quand l'articulation a été quelque temps douloureuse, il y survient communément de la rougeur et un gonflement douloureux au toucher. Il est rare que ce gonflement ne diminue pas la douleur dès qu'il se manifeste : cependant il ne la dissipe

pas toujours entièrement, et ne met pas l'articulation à l'abri de nouvelles douleurs.

Cette maladie est communément accompagnée d'une sueur, qui paraît de bonne-heure ; mais il est rare qu'elle coule facilement, qu'elle soit abondante et qu'elle diminue les douleurs.

Le rhumatisme tient beaucoup de la nature des autres phlegmasies ; il diffère néanmoins de toutes celles dont j'ai parlé jusqu'ici, en ce qu'il n'a pas de tendance à se terminer par la suppuration. Cette dernière ne se voit presque jamais dans le rhumatisme, mais il occasionne quelquefois dans la gaîne des tendons des épanchemens d'un fluide transparent gélatineux. Si l'on nous permet d'admettre que ces épanchemens sont fréquens, il faut que le fluide épanché soit communément repris par les vaisseaux absorbans ; car il est rare que le rhumatisme produise des tumeurs considérables ou permanentes, ou telles que l'on soit obligé d'en faire l'ouverture, et de donner issue au fluide qui y était contenu.

Le membre affecté est extraordinairement immobile. L'inflammation rhumatismale se répand souvent sur toute la surface

du corps: dans ce cas le malade éprouve des douleurs atroces. Lorsque la maladie va en augmentant, ou qu'elle a été négligée, il s'y joint fréquemment d'autres accidens graves, tels que l'angine, la péripneumonie, la frénésie, etc. La maladie continue pour l'ordinaire pendant deux ou trois semaines et au-delà.

Explication des Symptômes.

Dans le rhumatisme la douleur est fixée sur les grandes articulations et sur les muscles, et dans la goutte sur les petites jointures. Dans le rhumatisme, la douleur, de même que la forme du mal-aise, sont proportionnées à la gravité de la diathèse sthénique. Il est évident que la maladie doit spécialement affecter les grandes articulations, parceque la chaleur et les autres forces excitantes peuvent agir plus facilement sur les parties considérables. Au contraire, la goutte est l'effet de la faiblesse, et non d'une diathèse hypersthénique : parconséquent la douleur sera plus violente dans les organes les plus faibles, qui sont les parties les plus éloignées du centre du mouvement.

Les douleurs qui précèdent l'invasion du rhumatisme, ou qui se manifestent sans être suivies de cette maladie, et qui n'ont pas leur fondement dans la diathèse sthénique, sont toujours des maladies locales, ou appartiennent à une autre forme de maladie asthénique, comme le rhumatisme chronique, etc.

Lorsque la douleur est suivie de tumeurs, c'est un signe que l'inflammation, auparavant fixée sur les muscles, se porte maintenant vers la superficie du corps, et produit dans les vaisseaux de la peau une afflux des humeurs et une distension plus ou moins considérable. Les membres deviennent immobiles, et le restent souvent après la guérison de la maladie, quand l'inflammation rhumatismale a roidi les muscles destinés au mouvement volontaire.

Le mal ischiatique (*ischias*) survient lorsque l'inflammation attaque les ligamens de la cavité cotyloïde *acetabulum*); mais ce mal est rarement un vrai rhumatisme; il est ordinairement une maladie locale sans sthénie, et doit être placé dans la classe des asthénies. Une autre variété du rhumatisme est le lombago, ou la rhumatalgie des lombes, qui rend très-pénible

pénible et très-douloureux le redressement de la colonne épinière sur le bassin, et qui affecte plus particulièrement ses muscles extérieurs. Le lombago naît quand l'inflammation s'empare des ligamens des vertèbres lombaires. Ces deux espèces, de même que le rhumatisme, traitées par des saignées copieuses ou par d'autres affaiblissans, se changent fréquemment en rhumatalgie asthénique, qui exige la méthode excitante employée dans toute son étendue. Le rhumatisme hypersthénique est très-rare; mais la rhumatalgie asthénique est très-fréquente et commune.

Il arrive que le rhumatisme particulièrement sthénique, est négligé, ou qu'il est mal traité, ce qui arrive quand on soumet le malade à un régime échauffant, et qu'il est exposé à l'action excessive de la chaleur. Dans ce cas, la diathèse sthénique est portée à un plus haut point d'intensité, devient plus générale, et peut affecter d'autres parties plus nobles que celles primitivement attaquées. La chaleur ou l'abus des substances échauffantes change fréquemment la rhumatalgie asthénique en rhumatisme inflammatoire, qui produit alors dans les corps entiers, et souvent dans

quelques parties intérieures, des maladies phlogistiques qui exigent l'usage des affaiblissans ; de là vient que dans la rétrocession du rhumatisme, la saignée produit presque toujours de bons effets. Il arrive aussi quelquefois que l'abus de la méthode affaiblissante occasionne des inflammations dans les parties internes ou externes, sans que l'on ait besoin d'avoir recours à une matière morbifique pour expliquer ce phénomène. Voilà les sources d'où découlaient les hypothèses ridicules sur les métastases de la matière peccante.

Méthode curative.

La saignée doit être le remède principal du rhumatisme sthénique, porté à un haut degré d'intensité ; ensuite on pourra donner des émétiques et des purgatifs salins. De cette manière on diminue efficacement l'énergie excessive de l'incitation des vaisseaux sanguins et des vaisseaux exhalans dont l'estomac et le tube intestinal sont tapissés.

On ne donnera que des alimens végétaux sous forme fluide, et en petite quantité, des boissons aqueuses et acidules, etc.

Lorsqu'on aura diminué, au moyen de ce traitement, la gravité du rhumatisme, les sudorifiques sont indiqués, et produisent un bon effet, en affaiblissant l'organisme entier, et particulièrement le système cutané, dans lequel la maladie a son siége principal. La chaleur modérée nécessaire pour exciter la sueur, serait nuisible si la diathèse était encore assez violente pour menacer de faiblesse indirecte; mais on n'a pas à craindre cet inconvénient quand la diathèse est peu exaltée. Cette chaleur modérée ne contrebalance nullement l'avantage produit par une sueur abondante, qui débarrasse le système vasculaire et tout le corps du stimulus qui accroissait l'énergie de l'incitation. On emploie à cet effet la poudre de Dower, nº 2, l'esprit de vin de Mindérérus, le vin antimonié d'Huxham, et d'autres sudorifiques convenables. Aussitôt que les signes qui annoncent la sueur paraîtront, on tiendra le malade chaudement; on lui fera prendre des boissons tièdes; on éloignera de lui tout courant de l'air. Lorsque la sueur paraît d'elle-même, il sera inutile de recourir à aucun remède.

Il est hors de doute que la température

froide est de la plus haute importance dans le rhumatisme sthénique. L'air de la chambre où le malade est couché doit être froid ; il sera couvert aussi légérement que possible ; on ne fera point de fomentations chaudes sur les parties les plus affectées et douloureuses : elles aggravent plutôt les douleurs qu'elles ne les diminuent. Cependant, comme dans cette maladie la sueur est surtout salutaire, dès que la diathèse sthénique est seulement un peu diminuée, on pourra donner au malade des couvertures plus épaisses, et des boissons tièdes.

Quiconque a une connaissance exacte de la nature du rhumatisme et de celle des médicamens, pourra facilement apprécier la valeur des remèdes contradictoires recommandés dans cette maladie. La méthode asthénique, les affaiblissans, surtout ceux qui diminuent le stimulant de la masse humorale, sont les remèdes dont le médecin doit se servir dans le rhumatisme grave. Les bains tièdes et les onctueux dans le rhumatisme, les bains chauds et les linimens excitans dans la rhumatalgie, peuvent avoir de bons succès et contribuer à la guérison de la maladie.

CHAPITRE IX.

L'érysipèle léger (*Erysipelas mitis.*)

On demande rarement les soins du médecin pour l'érysipèle léger. C'est une maladie qui se termine facilement d'elle-même sans le secours de l'art, et on a une foule de remèdes domestiques pour la combattre avec succès.

L'angine est très-souvent suivie de l'érysipèle léger, ou celle-là se change en inflammation érysipélateuse : il survient fréquemment sans avoir été précédé de l'esquinancie, et les mêmes puissances nuisibles chez le même individu, produisent tantôt l'érysipele, tantôt l'angine, tantôt le catarre.

Causes productrices.

Les mêmes forces nuisibles qui produisent l'érysipèle grave, donnent naissance à l'érysipèle léger, lorsque leur action est moins intense. C'est un plus faible degré

d'inflammation ; c'est pourquoi on l'a désignée dans les livres de médecine, sous le titre d'inflammation irrégulière.

Symptômes.

Les phénomènes morbifiques sont les mêmes que ceux de l'érysipèle grave, à cela près qu'ils sont moins violens et moins dangereux.

Méthode curative.

L'érysipèle léger n'augmentant que pendant quelques jours, et se terminant ensuite de lui-même, un grand nombre de remèdes extérieurs ont acquis de la réputation, et on les regarde comme des moyens infaillibles pour guérir cette maladie insignifiante. Je suis d'avis de n'employer d'autre remède dans l'érysipèle peu grave, que les sachets n° 8 ; quand la rougeur et la douleur sont plus considérables, on fera usage des boules n° 36. J'ai souvent donné avec succès pour prévenir l'invasion de l'érysipèle, soit léger, soit grave, l'élixir acide de Haller, à la dose de quatorze à seize gouttes dans une tasse d'eau, trois fois par jour.

Il sera toujours avantageux d'avoir recours à de très-légers affaiblissans. Le malade s'interdira la nourriture animale succulente et les boissons spiritueuses ; il évitera l'action d'une chaleur excessive, il pourra prendre un purgatif doux et des sudorifiques faibles. Les alimens végétaux, les boissons aqueuses et acidules sont très-salutaires.

CHAPITRE X.

L'Angine (*cynanche tonsillaris.*)

L'Esquinancie tonsillaire.

C'EST une inflammation de la membrane muqueuse du gosier, qui affecte spécialement cet amas de follicules muqueux qui forme les amygdales, et de là s'étend sur le voile du palais et sur la luette, de manière que fréquemment aucune partie de la membrane muqueuse n'en est exempte.

Cette maladie se manisfeste par une tumeur quelquefois considérable, et par la rougeur des parties; la déglutition est douloureuse et difficile; la douleur se fait sentir quelquefois jusques dans l'oreille; une matière visqueuse et fort incommode couvre la surface de la bouche et du gosier; il y a une excrétion fréquente, mais difficile; de sueurs, et tous ces symptômes sont accompagnés de pyrexie.

L'angine est communément une ma-

ladie plus douloureuse qu'elle n'est dangereuse. L'esquinancie maligne est moins douloureuse, quoiqu'elle appartienne aux asthénies les plus graves. Le mal de gorge local, ou l'inflammation tonsillaire, qui n'a pas été précédée d'une pyrexie générale, et qui est quelquefois produite par l'action des corps âcres et corrosifs qui ont lésé l'œsophage ou une autre partie, doit être placée dans la classe des maladies locales. Les inflammations asthéniques (1), dont sont fréquemment attaqués les étiques, les scrophuleux, les vénériens, sont des maladies de faiblesse, et j'en traiterai ailleurs.

On a donné autant de noms différens à l'angine, qu'il y a des parties dans la bouche et le gosier, capables de s'enflammer. Toutes ces espèces d'esquinancies naissent des mêmes causes qui produisent l'angine tonsillaire; ainsi elles cèdent au même traitement curatif : elles ne diffèrent entr'elles, que par l'intensité de la douleur, de l'inflammation, de la rougeur, et par la grandeur de la tumeur.

---

(1) Voyez les Élémens de Médecine de Brown, paragraphes 204, 206, etc.

Il suit de là, que toutes les divisions d'angine, que l'on trouve dans les auteurs les plus célèbres, sont superflues et inutiles.

L'angine tonsillaire (*Cynanche tousillaris.*)

C'est une phlegmasie, dans laquelle le gosier, et principalement les amygdales sont attaqués d'inflammation, avec une douleur plus ou moins violente. L'invasion de la maladie est précédée de pyrexie, c'est-à-dire d'un état d'incitation augmentée de chaleur, suivie de frisson. Quelquefois la substance des amygdales est enflammée, d'autres fois seulement leur surface externe. L'inflammation de la substance se termine souvent par la suppuration, et dans la superficielle, il ne survient que des pustules partielles ou des élévations de l'épiderme comme dans les autres inflammations extérieures, telles quc la variole, l'érysipèle pustuleux. L'amygdalc enflammée devient quelquefois gonflée au point, qu'elle comprime ou bouche l'ouverture de la trachée-artère, et menace de suffocation; dans ce cas

il faut faire des incisions au moyen de lancettes particulières.

Causes productrices.

L'angine est due à une inflammation universelle, qui affecte particulièrement les amygdales ou d'autres parties du palais. L'abondance de l'instabilité de quelques organes, fait qu'il sont plus sensibles à l'action des puissances nuisibles excitantes, que ne le sont d'autres organes moins incitables. La chaleur extérieure, qui a un accès libre dans l'intérieur de la bouche, est la principale cause de l'esquinancie.

Symptômes.

Outre les symptômes ordinaires propres aux phlegmasies, comme le frisson, la chaleur, la soif, l'angine est accompagnée de tumeurs, de rougeur et de douleur, qui occupent tantôt les parties intérieures, tantôt des parties extérieures, et rendent la déglutition difficile, de même que l'inspiration par les narines. On observe souvent des nausées, des tintement d'oreilles, une inflammation des yeux, l'en-

rouement ; la langue est chargée ou elle est très-nette ; quelquefois la tête est enflée ; somnolence, délire, prostration des forces, râlement, couleur bleuâtre du visage, pouls intermittent, suffocation. Les personnes, qui ont une fois été atteintes de cette maladie, sont sujettes à la contracter facilement, lorsqu'elles s'exposent à l'action des puissances nuisibles capables de la produire.

Explication des symptômes.

Quand les muscles et les autres parties de l'œsophage sont enflés et roides, leur mouvement doit occasionner de la douleur ; de là vient la difficuté de la déglutition. La tumeur des parties voisines ferme la glotte et menace de suffoquer le malade. Lorsque l'air ne peut pas entrer dans les poumons, ou que les veines, comprimées par la tumeur, ne peuvent pas faire les fonctions qui leur sont départies, la circulation pulmonaire sera dérangée, les poumons ne seront plus suffisamment distendus, le passage du sang par ces vaisseaux sera suspendu ; il s'accumule alors dans la veine-cave et le cœur, et produit l'anxiété ; d'un autre côté, le

sang accumulé dans la tête, enfle le visage, comprime le cerveau et occasionne une foule d'autres accidens. Les glandes surchargées d'une grande quantité d'humeurs, excitent abondamment des glaires, ou la diathèse hypersthénique, en suppriment entièrement la secrétion. L'inflammation de la trompe d'Eustache, produit des douleurs d'oreilles; et les nausées et les envies de vomir proviennent de l'irritation de l'œsophage. La mâchoire inférieure devient presque roide et immobile, lorsque les muscles moteurs sont enflammés; les boissons et les alimens ressortent souvent par les narines, quand la tumeur et l'inflammation bouchent l'entrée de l'œsophage.

Dans l'inflammation de la trachée-artère, la voix est aiguë, la respiration précipitée et douloureuse, il y a anxiété : dans celle de l'épiglotte, la déglutition est très-douloureuse, la voix est sifflante, le sang se porte vers la tête, et on ne découvre point de tumeurs à l'extérieur : dans l'inflammation de l'œsophage, on n'apperçoit ni rougeur, ni tumeur, la respiration est ordinairement facile, et le malade a de la peine à avaler, dans celle des amygdales, on découvre une tumeur dans l'in-

térieur de la bouche, et à l'extérieur du cou ; la déglutition est difficile, la respiration ordinairement naturelle. On voit l'inflammation de la luette, en comprimant la langue ; la déglutition et la respiration ne sont pas fort difficiles ; lorsque l'inflammation se fixe sur la langue, celle-ci est enflée, la respiration et la déglutition sont difficiles, la secrétion de la salive abondante.

Quand l'angine se termine par la suffocation, il est probable que la maladie a été négligée, ou qu'on a employé une méthode curative mal entendue : dans ce cas, la maladie a été à son plus haut point d'intensité, et s'est ensuite changée en asthénie indirecte, contre laquelle il faut employer les excitans intérieurs, et à l'extérieur des frictions volatiles et des cataplasmes chauds appliqués autour du cou.

Les personnes une fois attaquées de l'angine, la contractent facilement de nouveau, parceque les parties, qui sont le siége de cette maladie, sont toujours exposées à l'action du froid et de la chaleur. Les vaisseaux détendus et relâchés par l'inflammation précédente, peuvent

recevoir une grande quantité de sang ; lorsqu'ils viennent à être irrités par l'impression des puissances nuisibles. Il arrive ordinairement que les inflammations subséquentes ne sont pas si violentes que la première, et qu'elles sont le plus fréquemment de nature asthénique.

Il y a encore une autre espèce d'angine que l'on appèle *angine polypeuse*, dans laquelle les crachats sont mêlés de parties membraneuses. Cette maladie n'attaque que les enfans. Quelques médecins recommandent dans cette maladie la saignée, l'application des sang-sues, les vapeurs chaudes ; d'autres prescrivent le calomel et les frictions faites avec l'onguent mercuriel. L'illustre Brown conseille de ne pas suivre les traitemens que les médecins ont indiqués dans cette espèce d'esquinancies : il faut, dit-il, examiner soigneusement si elle est due à l'hypersthénie ou à l'asthénie de l'incitation ; dans le premier cas on aura recours à la méthode affaiblissante, et dans l'autre, on ordonnera suivant les circonstances, le castoreum, le camphre, l'opium, le musc, etc.

Méthode curative.

Lorsque l'esquinancie est très-violente, et qu'elle est accompagnée de symptômes annonçant une frénésie ou une péripneumonie, la saignée est le principal remède; dix à douze sangsues appliquées autour du cou, procurent ordinairement un soulagement instantané. Je me rappelle avoir guéri une fois par cette méthode une angine portée au plus haut point de violence, dans l'espace de vingt-quatre heures. Après la saignée on prescrit un purgatif salin, et même un émétique; quand l'inflammation n'est pas véhémente, on ordonne d'abord des purgatifs, qui suffisent pour combattre la maladie. Outre l'évacuation que produit l'émétique, il peut encore occasionner un mouvement rétrograde des vaisseaux, par les nausées qu'il excite avant de produire le vomissement, et de cette manière l'afflux des humeurs vers ces parties peut être diminué.

On aura soin d'aérer souvent la chambre; le malade se tiendra, autant que possible, hors du lit; on lui donnera des boissons froides

froides et acidules, et des alimens végétaux sous forme fluide. On a coutume de ne donner dans le début de l'angine, au grand préjudice du patient, que des boissons tièdes, des gargarismes tièdes et excitans, de lui faire inspirer des vapeurs chaudes ; cette méthode empire ordinairement la maladie, la porte à son plus haut point d'intensité, elle se change en asthénie indirecte, et se termine facilement par la suppuration.

Le malade tiendra dans la bouche de l'eau mêlée avec du miel rosat, ou le remède nº 7, il le crachera dès qu'il sera devenu chaud, il avalera souvent de l'oxymel simple avec du sirop de framboises. Les gargarismes et les injections ne conviennent pas et ils font plus de mal que de bien. Lorsque les parties intérieures de la bouche sont très-sensibles, les mucilages adoucissans procurent le plus grand et le plus prompt soulagement, tels que les remèdes nºs 11 et 24.

Dans le commencement de l'inflammation, l'eau de Goulard, tenue dans la bouche, produit fréquemment de bons effets; cependant, à mon avis, l'eau froide est dans ce cas le meilleur rèmede exté-

rieur, dont on puisse faire usage. Le goût douceâtre de l'eau végéto-minérale est répugnant et désagréable, et sa déglutition très-nuisible. Je conseille d'en faire des fomentations froides appliquées autour du cou.

Dans les angines peu graves sans pyrexie, la chaleur intérieure, les fonctions avec le liniment volatil, l'application d'une flanelle échauffée autour du cou, de l'eau chaude tenue dans la bouche, combattent quelquefois efficacement la maladie; mais ces remèdes sont toujours nuisibles lorsque l'inflammation est violente. On a souvent employé avec succès les embrocations faites avec un liniment composé de deux parties d'huile d'olives et d'une partie d'esprit de corne de cerf. L'expérience a appris que, quand les saignées et les purgatifs ont diminué la violence de la diathèse hypersthénique, on n'a quelquefois besoin que de prescrire de légers sudorifiques, pour guérir promptement l'angine, comme je l'ai déjà observé, en traitant du rhumatisme hypersthénique.

L'angine se termine facilement par suppuration; cela a ordinairement lieu

lorsque l'inflammation n'est pas superficielle, qu'elle se prolonge au-delà de trois ou de quatre jours, que la tumeur devient plus grande, qu'on y sent des pulsations plus ou moins sensibles, et que le malade est dans une grande anxiété. Dans ce cas il faut avoir recours à l'application extérieure des cataplasmes chauds et émolliens : on fait inspirer au malade des vapeurs chaudes, il tiendra dans la bouche une décoction de figues, de mauve, du lait tiède, et on continue ce traitement jusqu'à ce que l'abcès vienne à percer, ou dans le cas contraire, on y fait une ouverture artificielle. En général la tumeur ne se termine par la suppuration, que quand, dans le début de l'angine, le malade s'est servi de boissons et de gargarismes tièdes, ou de cataplasmes chauds; en un mot cette issue fâcheuse de la maladie n'est due qu'à un traitement mal entendu et à la méthode échauffante.

Le malade s'abstiendra d'alimens extraits du règne animal, il mangera des végétaux rafraîchissans sous forme fluide, régime qui convient dans toutes les vraies phlegmasies. Il n'en est pas de même, lorsque l'angine reconnaît pour cause une fai-

blesse de l'incitation ; alors les excitans ; les alimens substantiels et les boissons stimulantes et spiritueuses sont couronnées d'un succès heureux.

Régime indiqué dans les maladies accompagnées d'inflammations violentes.

Je n'ai pas besoin de dire, que dans cette espèce de maladies la méthode rafraîchissante doit être employée à un plus haut degré que dans les légères pyrexies, sans inflammation des organes individuels.

L'affaiblissant le plus efficace, c'est la saignée ; vient ensuite la diminution des autres humeurs qui appartiennent aux stimulans les plus énergiques du corps vivant.

D'où il suit que dans les hypersthénies graves on doit commencer par la saignée, et la répéter jusqu'à ce que l'intensité de la maladie commence à diminuer. Il est rare qu'on ait besoin de faire plusieurs saignées, vu que la majeure partie des maladies, dont la pauvre espèce humaine est affligée, sont dues à la faiblesse de la fonction vitale, et non à un excès de force.

Après la saignée on prescrira les purgatifs n°s 6 et 1. On appliquera des sangsues lorsque des parties extérieures seront attaquées d'inflammation.

On évitera soigneusement la nourriture animale, on interdira au malade l'usage de la viande, des bouillons gras, des œufs, du laitage, etc. On lui donnera des soupes à l'eau, du fruit cru ou cuit, des légumes sous forme fluide.

La boisson doit être froide et rafraîchissante; on donnera pour boissons de l'eau fraîche, une décoction de fruits, le sirop de groseilles, de framboises, de baies de l'épine-vinette, délayé avec de l'eau, du petit-lait, du babeurre, de l'eau avec du vinaigre, ou du jus de citrons avec du miel, du sucre et de l'eau.

Il faut que la température de la chambre du malade soit modérément froide; on y répandra en été de l'eau ou du vinaigre.

Le malade doit être couvert aussi légérement que possible; il peut se tenir sur son séant, et même hors du lit, si le caractère de la maladie le permet.

On appliquera des lavemens tièdes, préparés avec du petit-lait et du miel, ou avec de l'eau tiède, du sel et de l'hui-

le, ou avec une décoction de son, ou une décoction de fruits rafraîchissans, etc.

L'exercice du corps et l'inquiétude de l'esprit sont très-nuisibles dans les hypersthénies graves. Pour obtenir une guérison parfaite, il faut avoir soin d'éloigner du malade tout ce qui exigerait de lui une trop forte contention d'esprit, tout ce qui est capable de lui causer une agitation violente.

On pourra laver toute la surface du corps avec de l'eau fraîche ou avec un mélange d'eau et de vinaigre, ou on appliquera des fomentations froides sur les parties les plus affectées, etc.

Il est bon d'observer qu'on emploiera successivement des stimulans plus faibles à mesure que la violence de la diathèse hypersthénique commencera à diminuer, c'est à dire, lorsque l'énergie excessive de l'incitation ne sera plus si violente que dans le commencement de la maladie. Dans le déclin de l'hypersthénie, on se servira des débilitans et du régime indiqué dans les maladies, dont je parlerai dans la seconde et troisième section de cet ouvrage.

Il arrive souvent que la violence de plu-

sieurs maladies soit considérablement augmentée dans l'espace de quelques jours: dans ces circonstances il ne faut pas continuer trop long-temps la méthode affaiblissante, autrement l'hypersthénie pourrait se transformer en asthénie directe, et donner naissance à une maladie chronique.

La diminution de la maladie se reconnaît aux signes suivans : la respiration sera moins chaude; la couleur du visage moins rubiconde, la chaleur de la peau plus modérée; la sécheresse de la peau, de la langue et d'autres organes sera diminuée, l'urine moins haute en couleur, ou elle deviendra trouble; la soif sera moins vive, la douleur plus supportable, en un mot le malade se sentira soulagé.

SECONDE SECTION.

Maladies hypersthéniques avec pyrexie et phlegmasie, mais sans inflammation d'une partie individuelle.

CHAPITRE PREMIER.

Catarre, (*Catarrhus.*)

Le catarre est une phlegmasie dans laquelle, outre les symptômes propres aux pyrexies, il y a toux, enrouement, suppression dans le début de la maladie, ensuite une excrétion augmentée d'humeurs dans les narines, l'œsophage et la trachée-artère.

De là il résulte, que j'entends par catarre un état phlogistique ou sthénique du corps, qui est plus ou moins violent, et qui affecte particulièrement les narines, l'œsophage et la trachée-artère. Autrefois on a appelé cet état morbifique, fièvre catarrale, parcequ'on avait

coutume de placer dans la classe des fièvres, toutes les maladies accompagnées de chaleur. Il y a des catarres très-légers, dans lesquels on a de la peine à reconnaître des symptômes nuisibles de pyrexie et de phlegmasie, de même qu'il y a des érysipèles, des angines, des rougeoles peu graves. On a aussi admis un catarre asthénique ou un catarre froid (*Catarrhus frigidus*), par lequel on entend un écoulement séreux des narines, produit par le froid rigoureux de l'hiver, et l'expectoration froide (*expectoratio frigida*), dans laquelle l'absorption dans les poumons est considérablement diminuée ; cette maladie affecte principalement les vieillards ; mais ici il n'est question que du catarre aigu qui se termine ordinairement dans l'espace de quelques jours.

Il faut distinguer soigneusement le catarre, maladie hypersthénique, de la toux asthénique qui attaque particulièrement les vieillards, et qui est produite par la faiblesse de l'incitation : aussi ne faut-il pas le confondre avec la maladie asthénique des poumons, accompagnée

de douleurs et d'une chaleur apparente (1), et dans laquelle on a jusqu'à présent employé une méthode curative mal entendue. Autrefois on l'appelait fausse péripneumonie (*peripneumonia spuria seu nolha*). La coqueluche ou la toux convulsive (*pertussis seu tussis convulsiva*) n'appartient point à la classe des maladies catarrales, c'est une maladie asthénique, qui cède au traitement excitant.

Causes productrices.

Le catarre est ordinairement produit par des puissances nuisibles et stimulantes, telles que la chaleur, les alimens substantiels, les boissons spiritueuses, l'exercice du corps, et par tout ce qui est capable d'augmenter et d'échauffer la masse du sang : dans la plupart de ces cas, il est l'effet de la chaleur, agissant sur le corps long-temps exposé à l'im-

---

(1) Voyez les Elemens de Médecine de Brown, pages 344, 333, 654.

(1) Voyez les Élémens de Médecine, de Brown, pages 199, 593, 594.

pression du froid. Le catarre peut enfin être occasionné par le froid, qui, par son action sur les membranes des narines et de la trachée-artère, produit une torpeur, une inaction de ces parties, suivie d'un orgasme, d'une réaction, d'une activité augmentés, et d'une incitation asthénique.

Quand on est trop échauffé par des cris violens, on éprouve ordinairement quelques symptômes catarraux, comme un enrouement plus ou moins considérable. Lorsqu'on a fait des excès dans les boissons spiritueuses, le lendemain on est souvent enroué. L'expérience de tous les jours apprend que le catarre survient quand les personnes, exposées au froid, s'échauffent trop considérablement auprès du poêle.

J'ai prouvé dans un autre endroit, que le catarre peut être engendré par des particules âcres dont l'air atmosphérique est imprégné. J'attribue à cette cause l'épidémie catarrale, qui dans certaines années a ravagé toute l'Allemagne, ou même l'Europe entière : par exemple, le catarre qui a régné épidémiquement en Allemagne en 1588, celui

de 1733, qui s'est répandu sur toute l'Europe, et celui de 1782, connu sous le nom d'*influenza*, qui a été décrit par un grand nombre de médecins célèbres.

Symptômes.

La maladie s'annonce par des alternatives de frisson et de chaleur, ensuite la chaleur ne quitte presque plus le malade.— Soif, céphalalgie, lassitude dans tous les membres, quelquefois des douleurs dans les jambes ou dans d'autres parties du corps, exacerbation le soir; le nez est coulant ou sec, éternuement et yeux larmoyans; secrétion abondante de la salive, ou sécheresse de la bouche avec enrouement et douleur; irritation continuelle dans la trachée-artère, douleur à la poitrine, toux d'abord sèche, ensuite humide, crachats épais, jaunâtres, qui soulagent le malade. Le catarre négligé ou attaqué par un traitement erroné, peut se transformer en péripneumonie ou en frénésie.

Explication des phénomènes morbifiques.

La membrane qui tapisse l'intérieur du nez (*Membrana schneideriana*) est en

connexion avec celle de la poitrine, d'où il suit que l'affection de la première peut se communiquer aux autres, *et vice versâ.* Le catarre provient aussi souvent de la sympathie qu'ont des parties éloignées avec les membranes des narines et de la poitrine, comme la faiblesse de la tête ou des pieds, produite par l'impression du froid, affecte la poitrine et les narines; cette torpeur est suivie d'une réaction, d'un accroissement d'énergie de l'incitation de la membrane des narines, ou de celle de la trachée-artère; de là vient un accroissement de la fonction vitale, d'une hypersthénie qui donne naissance au catarre. Dans le début de la maladie, l'écoulement est séreux aussi long temps que l'incitation croissante irrite les vaisseaux des parties attaquées, et en augmente les secrétions. La sécheresse provient de ce que la violence de l'incitation bouche entièrement les orifices des vaisseaux exhalans. Les yeux sont larmoyans, parceque la diathèse hypersthénique a resserré les absorbans qui doivent repomper les larmes, et les rapporter dans la masse circulatoire. La toux est toujours proportionnée à l'intensité et l'irritation

des partie affectées ; l'enrouement est dû à la suppression de la transpiration des vaisseaux exhalans de la trachée-artère ; dans l'enrouement par asthénie directe ou indirecte de l'incitation, la faiblesse des exhalans est la cause de la suppression de la transpiration. Le catarre négligé, ou traité par des excitans et des échauffans, peut se changer en péripneumonie hypersthénique, ou en d'autres maladies inflammatoires dangereuses. Lorque le resserrement asthénique des vaisseaux exhalans commence à diminuer, l'expectoration devient plus abondante, plus épaisse, quand l'activité des absorbans est augmentée au point qu'ils repompent la partie séreuse de la matière transpiratoire. Dans les cas où l'activité et l'énergie des vaisseaux exhalans est trop affaiblie, il naît un afflux immodéré des humeurs dans ces organes, et une expectoration trop abondante, qui finit par produire un relâchement excessif, et même la destruction des poumons, de là la phthisie pituiteuse.

Méthode curative.

La saignée n'est indiquée que quand

le catarre est porté à un très-haut point d'intensité, et qu'il menace de se transformer en frénésie ou en péripneumonie hypersthénique. Un purgatif salin, des alimens végétaux sous forme fluide, une température froide, des boissons rafraîchissantes suffisent pour amener une guérison prompte et solide. Il y a plus de vingt ans que j'ai conseillé d'éviter dans cette maladie, la chaleur, l'abstinence de la nourriture animale et du vin, et l'usage de l'eau froide ainsi que d'autres boissons rafraîchissantes. L'émétique aura aussi de bons effets, en tant qu'il s'évacue une grande quantité d'humeurs. On lavera souvent la poitrine avec de l'eau froide, mais il faut avoir soin qu'il ne succède point à cette lotion une grande chaleur qui entraînerait des suites fâcheuses. Je prescris toujours avec succès la mixture nº 24.

Lorsque la violence de la maladie commence à diminuer, que l'expectoration est épaisse, tenace, etc., ou que la sueur est abondante, on fera inspirer au malade des vapeurs tièdes, on lui donnera des boissons tièdes, ensuite de la viande, du vin, et de l'opium.

L'opium en provoquant une sueur générale et copieuse, dissipe souvent, dans l'espace de 24 heures, les catarres légers. A cet effet on ordonne la poudre de Dover, n° 2, ou le remède n° 12. Lorsque le catarre est violent, on prescrira d'abord des purgatifs, avant d'avoir recours aux sudorifiques. Après la guérison parfaite de la maladie, le patient est encore quelquefois tourmenté d'une toux fatigante, que l'on combat par les remèdes nos 2, 12, 22, et par l'application extérieure du liniment n° 37. Les remèdes nos 11 et 25, seront salutaires dans les cas où la toux proviendrait de la sensibilité exquise des exhalans, ou par l'aspérité de la trachée-artère.

De tout ce que j'ai dit jusqu'ici, il résulte, que les méthodes curatives des médecins les plus célèbres contre le catarre, sont basées sur des principes erronés, et nous fournissent une nouvelle preuve de la vérité de la nouvelle doctrine médicale de Brown.

Peut-être croira-t-on que les sudorifiques conviennent principalement lorsque le catarre règne épidémiquement, ou qu'il a été produit par des particules

âcres

âcres de l'air atmosphérique. Mais dans ce cas le traitement curatif doit également être proportionné à l'énergie de l'incitation ; si les puissances nuisibles stimulantes ont produit une inflammation violente, la méthode affaiblissante, employée dans toute son étendue, sera indispensable, et il faut avoir recours à la saignée, aux purgatifs, à la diète tenue, au régime froid : les sudorifiques employés dans le début de la maladie, pourraient entraîner des suites fâcheuses.

CHAPITRE II,

Fièvre inflammatoire (*Synocha*).

De nos jours on a appelé cette maladie synoque simple; les anciens la désignaient par les noms de *febris continens*, *continua simpliciter talis*, *synechonta pyreta* ou *synochoi*. On la nommait fièvre éphémère (*ephemera*). C'est à tort que des médecins célèbres ont séparé la synoque simple des phlegmasies, et qu'ils l'ont placée dans la classe des fièvres (1).

Cette maladie a de l'affinité avec la frénésie, à cela près que la tête n'est pas si fortement attaquée, et qu'il n'y a pas de délire furieux. C'est une phlegmasie consistant dans une pirexie et dans une diathèse phlogistiques trop faibles pour produire une inflammation. C'est par cette raison, qu'on ne découvre aucun indice d'inflammation sur les parties extérieures, quoique quelques organes soient affectés

---

(1) *Voyez* les Elém. de Méd. de Brown, paragraphe 344.

d'un état catarral, semblable à une vraie inflammation. Le malade éprouve un mal de tête, des douleurs au dos et dans plusieurs autres membres. Les synoques ne diffèrent de l'inflammation, que par un moindre degré de violence, et elles doivent leur origine aux mêmes causes productrices. La chaleur ne quitte pas le malade pendant l'exacerbation, qui n'est presque jamais accompagnée de délire.

La synoque considérée en elle-même est une maladie simple et légère, qui se termine souvent dans l'espace de vingt-quatre heures, et toujours au bout de quelques jours, à moins qu'il ne survienne de nouvelles puissances nuisibles, excitantes, ou qu'elle ne soit attaquée par un traitement mal entendu, ou enfin qu'elle ne se transforme en une autre maladie grave et rebelle. Le pouls est fréquent, quelquefois plein, etc.

Depuis que les médecins sont dans l'usage de ne voir et de ne traiter que des fièvres putrides, muqueuses, bilieuses et nerveuses, la synoque simple est souvent méconnue. On confond fréquemment le synochus, maladie de faiblesse,

avec le synocha, maladie due à un excès de l'énergie vitale, et *vice versâ.* On donne au malade attaqué d'un synocha, accompagné de chaleur, de soif, de douleur, de frisson, un émétique qui peut être salutaire, en tant qu'il évacuerait une grande quantité d'humeurs, et que de cette manière il agit en affaiblissant efficace : dans ce cas le médecin humoriste crie victoire, dans la persuasion d'avoir étouffé dans sa naissance une fièvre bilieuse ou putride, autrement, dit-il, un émétique, n'aurait pu guérir la maladie en si peu de temps. S'il arrive que le malade ne se trouve pas soulagé après l'action de l'émétique, on prescrit de nouveau des émétiques, des purgatifs et des résolutifs. Cette méthode curative produit un afflux plus considérable des humeurs dans l'estomac et les intestins, et accroît la faiblesse générale, ce qui donne naissance à un synochus, maladie asthénique, qui exige l'usage des excitans. Or le médecin méconnaît la maladie, la traite par des stimulans, et change ainsi l'hypersthénie de l'incitation en asthénie indirecte qui a souvent une issue fâcheuse. D'après cela il est évident que le médecin lui-même amène par son

traitement mal entendu le synochus; qui, dans le commencement était une simple et légère fièvre hypersthénique; et dans ce cas, il a réellement à traiter des soi-disant fièvres gastrique, bilieuse, pituiteuse, nerveuse ou putride.

Causes productrices.

La sinoque simple est produite par un accroissement trop considérable de l'énergie de l'incitation, qui est le résultat des puissances nuissibles excitantes, et d'une quantité excessive de sang. De là il suit que tout ce qui est capable d'augmenter et d'échauffer la masse du sang, et d'accroître l'énergie de l'incitation, peut devenir la cause éloignée du synocha.

Symptômes.

La maladie s'annonce par une lassitude, un mal de tête; à ces symptômes, succèdent une horripilation, un frisson, de la chaleur; le visage est rubicond; le malade montre un courage extraordinaire. Sécheresse générale, soif, abattement, bouche mauvaise, diminution de l'ex-

crétion de la salive, urine haute en couleur sang tiré de la veine, épais, noirâtre, défaut d'appétit, répugnance prononcée pour la nourriture animale; il demande pour boisson de l'eau froide, ou de l'eau mêlée avec des substances acidules. Sur le déclin de la maladie, peau moîte, sueurs, selles quelquefois liquides, jaunâtres et puantes, ou il survient des hémorragies.

Explication des symptômes.

Tous les phénomènes dont la synocha est accompagnée, sont ceux propres aux pyrexies et aux phlegmasies; ils ont leur fondement dans l'accroissement trop violent de l'incitation, et dans la quantité excessive du sang et des autres humeurs. L'augmentation de l'incitation resserre les vaisseaux exhalans; de là la sécheresse des parties particulièrement affectées, où l'activité des absorbans est plus énergique que celle des exhalans; l'afflux et la quantité de sang ou de toute la masse humorale, produisent dans les vaisseaux une irritation plus grande qu'il n'est nécessaire pour le maintien de la santé; de là, les douleurs dans la tête et les autres

membres. Les maladies phlogistiques produisent toujours un dérangement dans les fonctions animales (1) qui occasionne le désordre du pouls, des opérations vitales, le défaut d'appétit, et les mauvaises digestions.

Méthode curative.

Le traitement affaiblissant est le seul qui convienne pour combattre le synocha. L'abstinence des alimens substantiels, des végétaux sous forme fluide, des boissons froides et acidules, une température modérément froide, suffisent ordinairement pour guérir la maladie dans l'espace de quelques jours; on ne fait usage de ces remèdes, que quand la période du froid a cessé. La tranquillité du corps et de l'esprit est aussi bien nécessaire pour obtenir une guérison prompte et solide. Ce n'est que dans les cas graves, dans le synocha très-violent, que l'on aura recours à la saignée, aux purgatifs et à l'émétique. Les boissons rafraîchissantes, un émétique et le sudorifique n° 2, employés dans

(1) *Voyez* les Elém. de Méd. de Brown, paragraphes 151, 153, 167.

le début de la maladie, suffisent pour l'étouffer dans sa naissance. S'il arrive qu'après la prise de la potion ce sudorifique, la maladie s'exaspère, ce qui n'arrive presque jamais quand la synoque est peu grave, il faut sur-le-champ prescrire des purgatifs, et quelquefois une saignée. L'issue funeste de cette fièvre, et sa transformation en d'autres maladies rebelles, ne sont que la suite d'un traitement curatif mal entendu. Dans ces cas, la méthode curative ou hypersthénique, poussée trop loin, a produit une asthénie directe, ou l'abus des substances échauffantes a amené une faiblesse indirecte : alors le sinocha s'est changé en typhus, ou a pris le caractère d'une autre maladie asthénique plus ou moins rebelle.

Un grand nombre de médecins prétendent que le synocha, la fièvre inflammatoire, sont très-rares daus les villes, et qu'on ne les rencontre que chez les gens de la campagne; quant à moi, je suis d'une opinion contraire à celle de ces docteurs.

L'abondance du sang, un sang épais et énergique, qui donne souvent naissance aux *phlegmasies*, n'est engendré

que par des alimens substantiels, tels que les viandes, les œufs, le lait, les boissons spiritueuses, les substances aromatiques, et tout le monde sait, qu'en général les habitans des villes se nourrissent beaucoup mieux que les peuples de la campagne, qui usent d'une nourriture plus succulente, et se livrent à des travaux excessifs. D'ailleurs les habitans des villes sont exposés à l'action bienfaisante d'un grand nombre de stimulans, dont sont privés ceux de la campagne.

CHAPITRE III.

La Petite-Vérole légère. (*Variola mitis*).

J'ENTENDS par petite-vérole légère celle dans laquelle la pyrexie est peu considérable, et l'éruption variolique est peu nombreuse. La petite-vérole inoculée est toujours une maladie peu grave, et se termine dans l'espace de quelques jours, sans qu'il en résulte des accidens fâcheux.

La petite-vérole légère, de même que la violente, est produite par la contagion variolique, l'intensité de la maladie est proportionnée à l'action du miasme et de la diathèse du corps. Dans la variole légère il y a rarement au-delà de cent ou de deux cents boutons.

L'éruption copieuse et violente des boutons dépend, comme nous l'avons vu plus haut, de la violence de la diathèse asthénique, et non uniquement de la quantité et de la qualité de la contagion variolique (1). De là il suit, que l'éruption ne peut jamais être abondante, lorsque la diathèse hypers-

sthénique n'est pas considérable, surtout à la surface du corps.

Dans la variole légère, l'incitation ou la diathèse n'est pas beaucoup plus énergique que dans l'état sain. D'après cela, il est évident que le régime rafraîchissant, les alimens végétaux et les boissons aqueuses et acidules suffisent pour ramener l'incitation dans de justes bornes. On a rarement besoin d'employer des affaiblissans plus efficaces. Quoiqu'il soit vrai que l'abondance de l'éruption soit proportionnée à la violence de la diathèse, et non uniquement du miasme variolique, cependant il faut aussi porter en ligne de compte l'action du miasme. Car dès qu'une quantité plus ou moins grande de contagion a été introduite dans le corps, il surviendra souvent une éruption copieuse, quand même la diathèse existante ne serait pas augmentée par l'impression de nouvelles puissances nuisibles excitantes.

Il suit de là, que la contagion variolique introduite dans l'organisme vivant, produit de toute nécessité une éruption, pourvu que le corps se trouve dans une diathèse tant

---

(1) Voyez la Médecine simplifiée, pages 145—148.

soit peu convenable ; il est donc du devoir du médecin de ne pas troubler cette action salutaire du miasme, en diminuant trop considérablement l'énergie de l'incitation.

La méthode affaiblissante outrée peut produire une variole confluente, aussi bien que l'abus des stimulans et des échauffans change la variole grave en asthénie indirecte, qui donne naissance à une variolique asthénique, accompagnée de symptômes très-graves..

Quand le malade attaqué de la variole se trouve dans un état asthénique, et que les boutons sont pâles et affaissés, on emploiera des stimulans convenables, tels que la chaleur, des boissons tièdes, des bouillons de viande, un peu de vin et d'autres excitans; dans ce cas, les saignées, les purgatifs, la diète tenue, le froid conduiraient infailliblement le malade au tombeau.

Il résulte de ce qui précède, que dans la variole légère, il ne faut pas être trop prodigue avec les affaiblissans. La petite vérole cessera d'être une maladie hypersthénique, et la suppuration des boutons sera d'un mauvais caractère, si l'énergie de l'incitation a été trop considérablement diminuée par la méthode affaiblissante.

CHAPITRE IV.

Rougeole légère. (*Rubeola mitis*).

Ce que je viens de dire de la variole légère, est applicable à la rougeole peu grave. Les principaux symptômes de la rougeole, sont les accidens catarraux. La rougeole légère n'est autre chose qu'un catarre accompagné d'une éruption insignifiante d'une nature particulière. On doit donc la traiter de même que le catarre, avec de faibles affaiblissans et le régime froid. Cette méthode dissipe en quelques jours la diathèse hypersthénique, et l'empêche de se porter à un haut degré d'intensité.

Dans le catarre et la synoque simple, il n'y a ni inflammation universelle, ni locale; dans la scarlatine, la rougeole et la variole légères, il n'existe point d'inflammations générales, et on ne découvre sur la surface du corps que de légers indices d'une inflammation locale. Il suit de là, que le caractère de la maladie n'exige pas l'usage des affaiblissans efficaces. Au contraire, lorsqu'il y a défaut de forces, que les boutons sont pâles, il faut employer de légers stimulans, parcequ'alors la maladie s'approche d'un état asthénique.

CHAPITRE V.

La Scarlatine légère. (*Scarlatina mitis*).

La Scarlatine légère trouve aussi ici sa place, et elle doit être traitée comme la variole et la rougeole peu violentes.

CHAPITRE VI.

La Fièvre ortiée.

Cette maladie est ordinairement accompagnée d'une légère pyrexie. Les boutons dans la fièvre ortiée ressemblent à ceux produits par l'urtication, et occasionnent la même sensation.

L'observation a appris qu'un émétique ou un purgatif a souvent fait disparaître cette maladie dans l'espace de quelques jours; de là on a conclu que la fièvre ortiée devait son origine à une surabondance de bile

ou à un amas trop considérable d'autres humeurs, et on était loin de penser, que ces remèdes n'avaient été salutaires, que parcequ'ils diminuaient l'énergie de l'incitation, en enlevant au corps une quantité plus ou moins grande de fluides, qui sont du nombre des stimulans énergiques.

CHAPITRE VII.

Le Pemphigus, la Fièvre vésiculaire.

Dans cette maladie, il y a sur la surface de la peau des vésicules limpides, de la grandeur d'une noisette, remplies d'un fluide jaunâtre, et ressemblant aux vésicules produites par l'action des vésicatoires. La fièvre vésiculaire est une maladie rare et extraordinaire; l'on en trouve très-peu d'exemples dans les écrits des médecins. Le traitement curatif doit être proportionné à la gravité de la diathèse sthénique; on parvient ordinairement à la guérir en peu de jours, en employant de faibles débilitans.

CHAPITRE VIII.

La Vaccine.

IL est difficile de citer une découverte en médecine, dans laquelle on ait procédé avec autant d'ordre, de méthode et d'impartialité qu'à l'égard de la vaccine (1). Je renvoie pour son origine, son histoire et ses progrès, aux ouvrages de Jennes, de Simons, Péarson, Woodwille, Odier, Aubert, Mongenont, etc.; mais je ne puis omettre les traits caractéristiqués de sa marche, pris d'une dissertation très-sagement écrite et très méthodique (2). La piqûre faite par la lancette, pour inoculer la vaccine, n'offre guère de changement remarquable qu'à la fin du troisième jour, ou dans le cours du quatrième; à cette

(1) Voyez Pinel, Nosographie philosophique.

(2) Recherches historiques et médicales sur la Vaccine, par Husson.

époque

époque on sent distinctement, au toucher, une légère dureté dans le tissu de la peau, qui forme le bord de la petite cicatrice; on peut appercevoir à l'orifice une teinte d'un rouge clair, et de l'élévation; le cinquième jour, la cicatricule paraît se coller sur le corps de la peau, l'élévation, sensible la veille, prend une apparence circulaire, une couleur plus rouge enveloppe la cicatricule, et le vacciné commence à sentir quelques démangeaisons. Le sixième jour, la teinte rouge s'éclaircit, le bourrelet, ou l'élévation circulaire, s'élargit et augmente, ce qui fait paraître la cicatricule plus déprimée : un cercle rouge d'une demi-ligne de diamètre circonscrit alors le bouton ; le septième jour, le bourrelet circulaire prend un aspect argenté, la teinte rouge clair qui le colorait s'enfonce dans la dépression centrale. Le huitième jour, le bourrelet s'élargit, la matière, secrétée en plus grande quantité, soulève ses bords qui deviennent tendus, gonflés et d'un blanc grisâtre. Le cercle rouge très-étroit, qui, jusqu'à cette époque, a circonscrit le bouton, paraît prendre une couleur moins vive ; il semble s'étendre comme par irradiation daus le tissu cellulaire voisin; le neuvième jour, tout cet appareil

prend un plus grand degré d'intensité ; le bourrelet vésiculaire est plus large, plus élevé et plus rempli de matière. Le dixième jour, l'aréole devient plus large et acquiert quelquefois le diamètre d'un à deux pouces. La peau qui couvre l'aréole s'épaissit ; on dirait qu'un érysipèle phlegmoneux occupe toute la portion de la peau qui en est le siége ; à cette époque, le vacciné éprouve quelquefois une douleur dans les glandes axillaires, et le plus ordinairement un mouvement fébrile marqué par des bâillemens, la pâleur et la rougeur alternatives de la face, et l'accélération du pouls. C'est vers le onzième que semble se terminer la *période inflammatoire*. Si on pique le bouton, on voit sortir une gouttelette très-limpide, bientôt remplacée par une autre ; jamais il ne se vide d'une manière complète, ce qui indique que le vaccin est bon à prendre pour vacciner. Le douzième jour, la dépression centrale commence à se dessécher et prend l'apparence d'une croûte ; la liqueur contenue dans le bourrelet vésiculaire, jusqu'alors limpide et donnant à ce bourrelet une teinte argentée, le trouble. Le treizième jour, la dessication fait des progrès, en marchant du centre à la circonférence ; le

bourrelet vésiculaire jaunit, se rétrécit à mesure que la dessication s'opère au centre. Enfin du quatorzième au vingt-troisième jour, la croûte solide, dure, prend une couleur plus foncée, et conserve presque toujours au centre, la dépression que l'on a remarquée lors de la formation du bouton. Telle est la marche la plus ordinaire de la vaccine vraie, soumise quelquefois à de légères variétés, mais sans des différences fondamentales. On peut d'ailleurs voir dans quelques-uns des ouvrages cités, les caractères distinctifs de la fausse vaccine.

La méthode des piqûres superficielles ou mouchetures est préférable pour vacciner : elle réussit presque toujours, et n'expose à aucun inconvénient. On a vu des ulcères gangréneux survenir à la vaccination faite par le vésicatoire. Le vaccin est bon à inoculer, depuis l'instant où le bouton s'argente, jusqu'à celui où l'aréole commence à s'élargir : alors il est *visqueux*, *filant*. Lorsque l'aréole est très-vive, il commence à devenir *aqueux* et est moins reproductif. Il semble que la force du travail inflammatoire nuise à sa reproductibilité. On l'envoie à des distances éloignées, en le confiant à deux plaques de verre réunies ou lutées ; ou bien

on en imbibe des fils qu'on introduit dans un tube capillaire étroit dont on ferme les extrémités à la lampe de l'émailleur. Il ne faut point resserrer les fils dans les incisions qu'on fera à la peau ; ou on délayera le vaccin sur une plaque de verre, et on l'inoculera ensuite. Le développement de la vaccine et sa marche sont plus rapides pendant les chaleurs qu'en hiver.

TROISIEME SECTION.

Apyrexies phlogistiques, ou maladies sans pyrexie et sans inflammation.

CHAPITRE PREMIER.

Manie (*Mania*).

La manie est une apyrexie phlogistique, qui consiste dans une fausse perception ou une fausse imagination des objets, qui se présentent à l'esprit du malade.

Symptômes.

Les aliénés, au prélude des accès, se plaignent d'un resserrement dans la région de l'estomac, du dégoût pour les alimens, d'une constipation opiniâtre, des ardeurs d'entrailles, qui leur font rechercher des boissons rafraîchissantes; ils éprouvent des agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, des insomnies, bientôt après le désordre et le trouble des idées se marquent au dehors par des gestes insolites, par des singularités dans la contenance et les mouvemens du corps qui ne peuvent que frapper vivement un œil observateur. L'insensé tient quelquefois sa tête élevée et

ses regards fixés vers le ciel; il parle à voix basse, il se promène et s'arrête tour-à-tour avec un air d'admiration raisonnée, ou une sorte de recueillement profond. Dans d'autres aliénés, ce sont de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés. Quelquefois aussi, comme si la nature se plaisait dans les contrastes, il se manifeste une taciturnité sombre, une effusion de larmes sans cause connue, ou même une tristesse concentrée et des angoisses extrêmes. Dans d'autres cas, la rougeur presque subite des yeux, le regard étincelant, le coloris des joues, une loquacité exubérante, font présager l'explosion prochaine de l'accès, et la nécessité urgente d'une étroite réclusion.

Il n'est pas rare de voir quelques aliénés plongés, pendant leur accès, dans une idée exclusive qui les absorbe tout entiers, et qu'ils manifestent dans d'autres momens; ils restent immobiles et silencieux dans un coin de la chambre ou de leur loge, repoussent avec rudesse les services qu'on veut leur rendre, et n'offrent que le dehors d'une stupeur sauvage. D'autres fois l'insensé, durant son accès, s'agite sans cesse; il rit, il chante, il crie, il pleure tour-à-tour, et montre la mobilité la plus versatile, sans

que rien puisse le fixer un seul moment. Le jugement paraît quelquefois entièrement oblitéré pendant l'accès, et l'aliéné ne prononce que des mots sans ordre et sans suite, qui supposent les idées les plus incohérentes. D'autres fois le jugement est dans toute sa vigueur et sa force; l'aliéné paraît modéré et il fait les réponses les plus justes et les plus précises aux questions des curieux. Il serait superflu de parler des écarts de l'imagination, des visions fantastiques, des transformations idéales en généraux d'armées, en monarques, en divinités. Il y a de singulières variétés pour la mémoire, qui semble être entièrement détruite, ensorte que les insensés, dans leurs intervalles de calme, ne conservent aucun souvenir de leurs écarts et de leurs actes d'extravagance; mais d'autres insensés se retracent vivement toutes les circonstances de l'accès, tous les propos outrageans qu'ils ont tenus, tous les emportemens auxquels ils se sont livrés; ils deviennent sombres et taciturnes pendant plusieurs jours, et sont pénétrés de repentir, comme si on pouvait leur imputer ces écarts d'un songe aveugle et irrésistible. La réflexion et le raisonnement sont visiblement lésés ou détruits dans la

plupart des accès de manie; mais on en peut citer aussi où l'une ou l'autre fonction de l'entendement subsistent dans toute leur énergie, ou se rétablissent promptement lorsqu'un objet vient à fixer les insensés au milieu de leurs divagations chimériques.

L'excitation nerveuse qui caractérise le plus grand nombre d'accès de manie ne se marque pas seulement au physique par l'excès de force musculaire et l'agitation continuelle de l'insensé, mais encore au moral, par le sentiment profond de la supériorité de ses forces, et par la haute conviction où il est, que rien ne peut résister à sa volonté suprême : aussi est-il doué d'une audace intrépide, qui le porte à donner un libre essor à ses caprices extravagans, et dans les cas de répression, à livrer un combat aux personnes qui l'entourent, à moins qu'on ne vienne en force et qu'on ne se rassemble en grand nombre, c'est-à-dire qu'il faut, pour le contenir, un appareil imposant, qui puisse agir fortement sur son imagination, et le convaincre que toute résistance serait vaine. Quelquefois l'accès semble porter l'imagination au plus haut degré de développement et de fécondité, sans qu'elle cesse d'être régulière et dirigée par le bon goût. Les pensées les

plus saillantes, les rapprochemens les plus ingénieux et les plus piquans, donnent à l'insensé l'air surnaturel de l'inspiration et de l'enthousiasme. Le souvenir du passé semble se dérouler avec facilité, et ce qu'il avait oublié dans ses intervalles de calme se reproduit alors à son esprit avec les couleurs les plus vives et les plus animées. Cette exaltation, lorsqu'elle est associée à l'idée chimérique d'une puissance suprême ou d'une participation à la nature divine, porte la joie de l'insensé jusqu'aux puissances les plus extatiques et jusqu'à une sorte d'enchantement et d'ivresse du bonheur.

Un des caractères remarquables de l'excitation nerveuse propre au plus grand nombre des accès de manie, est de porter au plus haut degré la force musculaire, et de faire supporter avec impunité les extrêmes de la faim et d'un froid rigoureux; vérités anciennement connues, mais trop généralement appliquées à toute sorte de manie et à toutes ses périodes. J'ai vu des exemples d'un développement des forces musculaires qui tenait du prodige, puisque les liens les plus puissans cédaient aux efforts du maniaque avec une facilité propre à étonner, encore plus que le degré de résistance vaincue.

Combien l'insensé devient encore plus redoutable, s'il a ses membres libres, par la haute idée qu'il a de sa supériorité! mais cette énergie de la construction musculaire est loin de se remarquer dans certains accès périodiques, où il règne plutôt un état de stupeur, et on ne la retrouve plus en général dans les intervalles des accès. On n'a pas moins à se défier des propositions trop générales sur la facilité qu'ont les insensés de supporter la faim la plus extrême, puisque certains accès, au contraire, sont marqués par une voracité singulière, et que la défaillance suit promptement le trop peu de nourriture.

La *mélancolie* est une passion dominante portée à l'excès, avec délire exclusif, sur un objet et avec propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles.

Dans l'*idiotisme* il y a une oblitération plus ou moins absolue des fonctions de l'entendement et des affections du cœur; quelquefois rêvasserie douce avec des sons à demi-articulés; d'autres fois taciturnité et perte de la parole par le défaut d'idées. Certains idiots sont très-doux, d'autres sont sujets à des quintes très-vives et très emportées.

Dans le *somnambulisme*, sorte d'excita-

tion durant le sommeil, différente de l'état de veille, aptitude à répéter les actions dont on a contracté l'habitude.

Caractères généraux des Vésanies.

Une lésion plus ou moins marquée dans l'exercice des fonctions de l'entendement, comme la perception des objets, le jugement, la mémoire, l'imagination, ou bien dans les facultés affectives, comme l'habitude d'une tristesse profonde, ou des emportemens violens sans cause, une aversion insurmontable ou une passion effrénée pour certains objets, la morosité la plus sombre, ou la joie la plus extravagante et la plus évaporée; enfin le retour régulier ou irrégulier de ces lésions, ou bien leur continuité non interrompue, constituent proprement les vésanies.

Le corps des aliénés est ordinairement décharné; leurs fibres musculaires sont roides, le pouls est chez la plupart lent et plein, quelquefois fréquent.

Causes productrices.

La manie est produite par l'impression des puissances nuisibles stimulantes, qui agissent particulièrement sur le cerveau, et occasionnent en même temps un état sthénique dans tout le corps, proportionné à l'action des forces stimulantes. La manie est la suite des écarts extrêmes de régime, des travaux forcés, d'une exposition prolongée aux rayons du soleil, des excès d'étude et de veilles, des passions vives et emportées, de l'abus des boissons spiritueuses, d'une dose trop considérable des narcotiques, d'une maladie aiguë, telle que la fièvre puerpérale.

Explication des symptômes.

La majeure partie des puissances nuisibles qui donnent naissance à la manie, agissent spécialement sur le cerveau, et produisent également une maladie sthénique dans les autres organes. Dans cet état, les fibres du cerveau et des autres parties durcissent, et il s'engendre peut-être dans l'organe de la pensée des humeurs plus épaisses que dans

l'état de santé, d'où provient le désordre dans les fonctions de l'entendement, la force musculaire, la suppression des secrétions et des excrétions, la stupeur, l'insensibilité à l'action du froid et des autres objets extérieurs.

La rougeur et le roulement des yeux dans leurs orbites sont l'effet des puissances nuisibles stimulantes, irritant le cerveau. La roideur des fibres musculaires, un sang énergique et épais peuvent être la cause de l'inquiétude des aliénés, et du besoin irrésistible qu'ils éprouvent de faire du mal aux personnes qui les entourent, etc.

Méthode curative.

Les alimens substantiels, pris en grande quantité, augmentent ordinairement la violence de la manie, preuve évidente, que c'est une maladie générale et hypersthénique; d'où il suit, qu'il ne faut leur accorder que des alimens végétaux et affaiblissans, des boissons aqueuses et acidules. Les saignées copieuses ont souvent changé la maladie en asthénie directe qui a eu une issue fâcheuse.

En général il est très-difficile de faire vomir des personnes chez lesquelles il y a

une lésion dans le cerveau, ou sur le cerveau desquelles il agit un stimulant particulier et spécifique. L'émétique est un des principaux remèdes curatifs; il débarrasse la tête, et diminue la violence de l'hypersthénie universelle. D'après cela on commencera par donner les émétiques à des doses très-fortes, vû que les doses ordinaires n'ont aucun effet. Le vomissement est produit par un renversement du mouvement péristaltique de l'estomac, et la diarrhée par un mouvement rétrograde des vaisseaux absorbans dont le tube intestinal est tapissé. Pour que les émétiques et les purgatifs agissent sur les intestins presqu'insensibles des maniaques, afin de produire leur effet, il faut les donner à des doses assez fortes, pour occasionner dans ces parties une asthénie indirecte, qui produira le renversement du mouvement péristaltique nécessaire à l'existence du vomissement et de la diarrhée.

Je conseille d'entretenir toujours la liberté du ventre chez les maniaques : à cet effet on prescrira des purgatifs stimulans, tels que la rhubarbe, l'aloès, le tartre soluble, et les remèdes n°s 1 et 6. En général les émétiques, les purgatifs et la diète tenue sont les principaux remèdes pour guérir la

manie. La curation de cette maladie exige beaucoup de temps, et il ne faut rien précipiter dans la cure.

On rase la tête du maniaque, et on y applique des fomentations froides et rafraîchissantes, ou on met sur la tête une éponge trempée dans de l'eau froide, et dès qu'elle commence à devenir chaude, on l'y trempe de nouveau. Ces fomentations sont surtout indiquées lorsque le malade a une céphalalgie intolérable, un délire furieux, le visage rouge et les yeux étincelans. Une dame française aliénée depuis long-temps, s'écriait sans cesse que sa maladie avait son siége dans la tête, qu'on n'avait qu'à la lui couper, et qu'elle serait guérie. Son médecin se décida à la lui faire raser et à y appliquer des fomentations froides, ce qui rétablit la malade en peu de temps. Lorsque la maladie a atteint un si haut point de violence, les saignées, les bains froids, les évacuations abondantes par haut et par bas sont très-utiles; tous ces moyens curatifs sont d'autant moins nécessaires, que la maladie s'approche de la mélancolie. Dans ce cas, des saignées faites mal-à-propos produisent souvent une très-grande faiblesse, des tremblemens de membres, l'idiotisme

et d'autres maladies chroniques rebelles.

Un grand nombre de médecins recommandent, dans la manie, le camphre, l'opium, l'extrait de jusquiame et d'autres excitans. Bang et Ferrier ont employé ces remèdes sans en obtenir un grand effet. Il est possible que le camphre et l'opium aient été quelquefois salutaires, en excitant des sueurs abondantes, qui ont considérablement diminué la diathèse hypersthénique : ou la manie était de nature asthénique, qui exigeait l'emploi des stimulans efficaces.

Les remèdes stimulans susdits ne conviennent que dans la mélancolie, maladie asthénique, et sont toujours nuisibles dans la vraie manie due à un excès de l'énergie de l'incitation, à moins qu'un traitement mal entendu ne l'ait changée en faiblesse directe ou indirecte.

J'ai toujours prescrit avec succès, dans la manie hypersthénique, le vinaigre et l'acide sulfurique délayé avec une suffisante quantité d'eau; j'ai aussi retiré de bons effets de l'usage de l'élixir sulfurique de Haller, ou de l'eau de Rabel. J'ai quelquefois observé des manies produites par la présence des vers dans le tube intestinal, et qui ont été guéries par des vermifuges toniques.

La

La sensibilité profonde, qui constitue en général le caractère des maniaques, et les rend susceptibles d'émotions les plus vives et des chagrins concentrés, les expose à des rechûtes; mais ce n'est qu'une raison de plus de vaincre leurs passions suivant les conseils de la sagesse, et de fortifier leur ame par les maximes de morale des anciens philosophes : les écrits de Platon, de Plutarque, de Sénèque, de Tacite, les Tusculanes de Cicéron, vaudront bien mieux pour les esprits cultivés, que des formules artistement combinées. Lors même que ces remèdes moraux ne peuvent être mis en usage, la médecine préservative est fondée sur des principes élevés; elle apprend à prendre des précautions à l'approche de la saison des chaleurs, à produire une heureuse diversion par des occupations sérieuses ou des travaux pénibles durant les intervalles de calme, à comprimer, pendant le rétablissement, les travers et les caprices des aliénés par une fermeté inflexible et un appareil de crainte, sans cesser de prendre en général le ton de la bienveillance et les voies de la douceur; à proscrire tout excès d'intempérance, tout sujet de tristesse et d'emportement. L'expérience a confirmé depuis long-temps l'uti-

lité des mesures de prudence, pour rendre les rechutes extrêmement rares ou presque nulles.

Dans la manie hypersthénique la nourriture végétale, du fruit crû et cuit, du petit-lait ou babeurre auront toujours un bon effet, etc.

CHAPITRE II.

Insomnie (*pervigilium agiypnia.*)

L'INSOMNIE, qui nous occupe ici, est une apyrexie sthénique dans laquelle le malade ne dort point du tout, où son sommeil est imparfait et continuellement interrompu, et il se présente sans cesse à son esprit agité une foule d'images vives, fausses, ou effrayantes.

Il n'est pas ici question de l'insomnie morbifique qui dépend de faiblesse. Le sommeil sain consiste dans un état moyen entre l'hypersthénie et l'asthénie, c'est-à-dire entre la force et la faiblesse. Les deux espèces de débilité peuvent occasionner le manque de sommeil : nous en parlerons dans un autre endroit. Une vie oisive, l'inaction peuvent aussi bien que l'exercice immodéré du corps et de l'esprit, donner naissance à l'insomnie : dans le premier cas l'asthénie directe, et dans l'autre l'asthénie indirecte ont éloigné le sommeil : la faim, la tristesse, le froid rude, etc. produisent l'insomnie par asthénie directe ; la goutte, la dispepsie, la colique, etc., engendrent souvent l'insomnie par asthénie in-

directe. Dans ces circonstances l'opium est le meilleur remède dont on puisse faire usage. Dans ces cas, le défaut de sommeil est l'effet d'un plus haut degré de faiblesse, qu'il n'est nécessaire pour amener le sommeil : alors l'opium est le souverain remède pour augmenter l'énergie de l'incitation, et pour produire un sommeil restaurant.

Dans les maladies phlogistiques, la diathèse, sthénique accompagnée de douleurs, est la cause la plus fréquente de l'insomnie. Le sommeil ne survient que quand l'énergie excessive de l'incitation a été convenablement diminuée, ou qu'elle est sur le point de se changer en asthénie indirecte. De même le stimulus du vin peut amener ou chasser le sommeil; mais dès que l'ivrogne est attaqué d'une asthénie indirecte, le besoin du sommeil se fait sentir.

Pour m'expliquer plus clairement, je dirai que le stimulus se manifeste dès que les desirs et l'action de la volonté sont suspendus. L'insomnie consiste dans l'activité continue de la volonté.

L'insomnie tient quelquefois à des maladies locales, telles que des éruptions cutanées, des vers, la dentition chez les enfans, les aphtésites : elle est aussi, comme tout le

monde le sait, propre à la vieillesse, et elle est, dans ce cas, occasionnée par la qualité de leurs parties fluides et solides.

L'insomnie dont je parle ici, est une maladie particulière, une apyrexie sthénique, approchant de la manie; elle n'est pas un symptôme d'autres maladies, ni cette espèce de manque de sommeil, dépendant de l'asthénie directe ou indirecte. C'est l'insomnie occasionnée par la trop grande activité de la volonté, par l'excès des puissances stimulantes, et par un accroissement excessif de l'énergie de l'incitation.

Causes productrices.

Les mêmes puissances nuisibles, qui donnent naissance à la manie, produisent aussi l'insomnie lorsque leur action est moins forte. Une trop grande application à l'étude, un désordre dans les fonctions de l'entendement, l'orgueil, l'amour excessif de la gloire, le desir de la vengeance, les remords de la conscience, etc. amènent toujours l'insomnie, etc.

Symptômes morbifiques.

Le malade éprouve une grande inquiétude, il ne peut pas bannir de sa mémoire l'image des objets qui entretiennent la veille; il est agité, entreprenant, échauffé, toutes sortes d'images se présentent sans cesse à son esprit, il n'éprouve pas le besoin du sommeil, il est constamment éveillé, quelques efforts qu'il fasse pour s'endormir : enfin la maladie peut se changer en manie ou en frénésie; ou lorsque le malade est entièrement épuisé et affaibli, il s'endort quelquefois d'un sommeil restaurant. L'insomnie provient aussi très-souvent de faiblesse, comme nous verrons dans le second tome en traitant des maladies de faiblesse.

Explication des Symptômes morbifiques.

De même que dans toutes les maladies phlogistiques une partie est toujours plus attaquée que les autres, de même dans l'insomnie, l'incitation du cerveau est beaucoup plus énergique que celle des autres organes atteints de l'hypersthénie. Lorsque l'accroissement de l'incitation du cerveau va en augmentant, il est évident que l'insomnie

doit se transformer en une maladie sthénique plus grave, telle que la manie ou la frénésie; où l'énergie excessive de la fonction vitale abandonnée à elle-même, épuise l'incitabilité, c'est-à-dire il survient une asthénie indirecte qui produit un léger sommeil ou une veille continue, comme on l'observe dans les maladies par asthénie indirecte.

Méthode curative.

On emploie, de même que dans la manie, de faibles débilitans. On donnera des boissons froides et rafraîchissantes. Les alimens végétaux suffisent ordinairement pour guérir l'insomnie. On entretiendra la liberté du ventre par des lavemens émolliens et de doux purgatifs. On fera souvent usage de pédiluves tièdes, ou on lavera les pieds et les jambes, et même le corps, avec de l'eau et du vinaigre : à cet effet on prendra de l'eau tiède et du vinaigre froid. Dans le cas où la chaleur est considérable, on se sert d'eau froide mêlée avec du vinaigre. On donnera des émulsions calmantes comme le N° 13. On fait raser la tête, et on y applique des fomentations froides. En se couchant il faut éviter de penser à des objets qui exigent une

grande contention de l'esprit : on lira quelque chose d'ennuyeux au malade, on tâchera de l'égayer et on aura bien soin de ne pas lui rappeler des idées qui pourraient lui causer du chagrin. On cherchera en même temps à employer d'autres excitans capables de diminuer l'incitabilité, et d'amener une asthénie indirecte qui produira le sommeil. On ordonnera au malade de se promener, de se livrer à des travaux pénibles, de faire un souper léger, enfin on l'exposera à une chaleur modérée (1).

L'opium ne convient pas, dans ce cas, pour amener le sommeil : ce remède énergique augmenterait la chaleur et la sthénie, et pris en grande quantité, il occasionnerait une asthénie indirecte ; c'est de cette manière seulement qu'il pourrait agir en calmant et en soporifique.

Je rejette aussi l'usage des rubéfians et des vésicatoires, parce qu'ils contribuent à augmenter la somme des puissances incitantes. Beddoës et Girtanner conseillent de faire respirer au malade un air impur pour diminuer l'énergie de l'incitation, et procurer le sommeil.

---

(1) Voyez les *Elémens de Médecine de Brown*, page 496.

CHAPITRE III.

Obésité (*Obésitas , polysarcia*).

L'OBÉSITÉ est la plus faible espèce des maladies sthéniques dans laquelle le malade jouit d'une santé parfaite : l'usage qu'il fait d'une nourriture substantielle est cause que la graisse s'accumule au point qu'elle empêche le libre exercice des opérations vitales. Proprement parlant, l'obésité n'est pas une maladie, quoiqu'on la range dans la classe des légères hypersthénies , parce que l'action des organes digestifs est beaucoup plus énergique qu'elle ne l'est ordinairement dans l'état de santé.

Causes productrices.

Le stimulus des puissances excitantes porte l'énergie de l'incitation au-delà du point qui constitue la santé parfaite, et la change en diathèse sthénique qui domine principalement dans les organes de la digestion et dans ceux qui préparent le chyle et le sang. Les alimens seuls ne suffiraient pas pour

produire l'obésité, si les forces digestives n'étaient pas en même temps considérablement augmentées. Il suit de là que plusieurs puissances nuisibles concourent à la formation de l'obésité. De plus, la tranquillité du corps et de l'esprit est également nécessaire à la production de cette forme de mal-aise. L'exercice du corps augmente la transpiration, et de cette manière l'organisme perd une quantité considérable de fluides susceptibles d'être transformés en graisse. Mais l'action de ces puissances stimulantes ne doit pas être trop forte, autrement elle occasionnerait une asthénie indirecte; c'est par cette raison que l'étude, les affections violentes de l'ame, des excès de colère, le chagrin, les plaisirs immodérés de Vénus, l'abus des alimens recherchés et des boissons spiritueuses, qui épuisent l'incitabilité, s'opposent efficacement à la génération de la graisse. Les alimens végétaux, les boissons aqueuses, les veilles prolongées, les exercices du corps, les travaux pénibles, les soucis sont le meilleur remède pour guérir cette légère hypersthénie.

On a observé que les personnes dont la constitution du corps est flasque et relâchée, sont très-disposées à devenir corpulentes.

Un grand nombre de gens s'engraissent en quittant des pays chauds pour aller s'établir dans des contrées froides : il en faut chercher la raison dans la suppression de la transpiration produite par le froid, et dans la manière de vivre des peuples du Nord, qui font un grand usage des boissons spiritueuses, et se nourrissent d'alimens très-substantiels.

Symptômes.

L'obésité excessive défigure le corps, tandis que le corps d'un athlète et d'un géant est doué d'une force extraordinaire, et que la grandeur et la grosseur de chaque membre sont proportionnés à celle du corps entier. L'obésité diffère de la constitution phlegmatique et de l'emphysème, en ce que dans la première le tissu cellulaire n'est rempli ni d'eau, ni de mucus, ni d'air, mais d'une graisse saine, compatible avec l'état de santé. Les membres perdent de leur mobilité, le malade n'aime plus l'exercice du corps qui rend la respiration plus ou moins difficile. L'observation apprend que dans l'obésité, de même que dans l'état de santé, l'exercice des opérations animales se fait avec énergie et agrément : les fonctions vitales ne se troublent que quand l'o-

bésité devient trop considérable. On prétend avoir observé que les artères, les veines et les viscères sont plus grands chez les personnes corpulentes que chez les maigres, tandis que d'un autre côté le foie, la rate, les poumons sont de moitié plus petits chez les personnes grasses que chez celles qui sont décharnées.

Explication des Symptômes.

L'inertie, l'inactivité du corps et de l'esprit, la difficulté de respirer, et presque tous les autres accidens désagréables que l'on remarque chez les personnes corpulentes, viennent de ce que la masse à mouvoir est beaucoup plus grande que la force motrice de leurs corps. La tranquillité d'ame de ces personnes est due au stimulus peu énergique et agréable de leurs humeurs, et à l'impression faible des autres excitans auxquels elles sont exposées. Quoique nous placions cette maladie dans la classe des hypersthénies, cependant la somme totale des stimulans est beaucoup moindre que dans les autres maladies sthéniques accompagnées de pirexie et d'inflammation : aussi l'obésité monte rarement au point de violence qu'at-

teignent les autres maladies inflammatoires qui se changent souvent en asthénie indirecte, et donnent de cette manière naissance à des maladies chroniques rebelles. La masse humorale seule, sans le concours d'autres stimulans, énergiques surtout de l'exercice du corps, nè produira jamais une maladie sthénique très-grave.

Méthode curative.

La méthode curative la plus simple et la plus naturelle, c'est d'ordonner au malade de s'abstenir de l'usage d'une nourriture succulente, et de boissons spiritueuses; mais ce traitement est trop cruel et trop barbare, vu le bon appétit et l'énergie des organes digestifs de ces individus. De-là il suit qu'on doit accorder aux personnes trop corpulentes une quantité convenable d'alimens; mais on aura soin de leur en donner qui soient peu nourrissans et ne contiennent pas une grande quantité de particules grasses. Le malade mangera peu de viande, il se livrera à des travaux du corps et de l'esprit, fera tous les jours une promenade de plusieurs heures; il évitera autant que possible l'inertie du corps et de

l'esprit, et se levera de grand matin, car le sommeil dispose le corps à l'obésité; il doit chercher à augmenter la transpiration insensible par toutes sortes d'exercices. Plusieurs médecins célèbres conseillent l'usage des plaisirs de Vénus pour diminuer l'obésité. Tout le monde sait que la devise des débauchés est : *Un bon coq ne devient jamais gras*. Cependant j'ai souvent remarqué que les excès de Vénus disposent à l'obésité cachectique. On dit qu'un bandage serré, appliqué autour de l'abdomen, augmente l'absorption de la graisse, et parconséquent diminue l'obésité. Je conseille à ces malades de s'abstenir de souper, et de boire aussi peu que possible, ce qui augmente l'activité des vaisseaux absorbans.

Plusieurs médecins tâchent de fondre la trop grande quantité de graisse au moyen des substances salées, du vinaigre, du poivre, de l'oxymel sullitique, du savon, etc., et d'augmenter en même temps la transpiration par des remèdes convenables. Les évacuans peuvent aussi contribuer à diminuer la graisse, par exemple les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques, etc. Chez les personnes déjà avancées en âge se trouvant dans une opportunité asthénique, il faut

donner les affaiblissans avec plus de précaution que chez les individus jeunes et vigoureux.

Régime dans les hypersthénies légères.

La chaleur est un stimulant agréable. Une chaleur excessive stimule trop vivement, produit une asthénie indirecte et la faiblesse. Le froid agit en affaiblissant. Dans un grand nombre de cas la chaleur peut prévenir la transformation de l'hypersthénie en asthénie indirecte, et paraît alors agir en excitant, ou elle rend le corps plus susceptible de percevoir l'action subséquente des stimulans, et agit de cette manière en excitant indirect.

Le froid nous fait éprouver le besoin d'avoir recours aux stimulans : nous courons, nous prenons du café, du vin, de l'eau-de-vie, pour nous réchauffer. Ces stimulans agissent alors avec plus d'énergie que dans d'autres circonstances.

J'ai déjà suffisamment traité de cet objet dans un autre endroit, savoir, dans la Médecine simplifiée, et il est inutile d'en parler davantage. Dans les hypersthénies peu graves, on tâchera d'aérer souvent la chambre du malade, et on n'emploiera que de

légers affaiblissans. La saignée est superflue ; on n'ordonnera que de doux purgatifs, et l'émétique en lavage.

On accordera au malade une nourriture de facile digestion, comme du riz, des fruits cuits, du laitage, de faibles bouillons de viande ; et pour boisson de l'eau avec du lait, du lait d'amandes douces, etc.

On prescrira quelquefois un pédiluve tiède de quelques minutes.

On donnera aux malades de la troisième section de petites portions de viande, de la salade, de l'eau avec du vinaigre et du sucre, ou de l'eau rougie avec du vin.

A la fin des maladies de la seconde section les boissons tièdes sont salutaires, de même que les lotions du corps avec une flanelle trempée dans l'eau savonneuse, ou dans un mélange d'eau et de vin. On laissera agir sur le malade un doux degré de chaleur.

FIN.

FORMULAIRE

DES MÉDICAMENS

pour le premier et le second volume.

N°. 1.

Rec. Crême de tartre, une once ; sel polychreste, une demi-once ; tartre émétique, un grain et demi ; mêlez et divisez par doses d'un gros chacune, pour en prendre toutes les deux heures une dose.

Ou bien :

Rec. Crême de tartre et sucre, de chacun une once ; tartre émétique, un grain ; mêlez et divisez en doses de deux gros. On en donne toutes les deux heures une dose, jusqu'à ce que le malade commence à purger.

N°. 2.

Rec. Opium pur et ipécacuanha, de chacun un grain ; sucre, un scrupule ; faites une poudre à prendre entière le soir et le lendemain matin une demi-dose.

N°. 3.

Rec. Huile d'olives, une once; esprit de sel ammoniac caustique, deux ou trois gros; pour en faire des embrocations.

N°. 4.

Rec. Ether vitriolique ou sulfurique, une demi-once; camphre, un gros; mêlez pour faire des embrocations sur les parties douloureuses.

N°. 5.

Rec. Eau commune, quatre onces; huile d'amandes douces, six gros; mêlez au moyen d'un jaune d'œuf. Ajoutez ensuite sel volatil de corne de cerf, un scrupule; sirop balsamique, une demi-once, mêlez. On en donne quelquefois une cuillerée, lorsque la toux est fatigante.

N°. 6.

Rec. Tamarin, deux onces. Faites-les cuire dans deux livres d'eau. Ajoutez ensuite dans la colature, rob de petite passule; sel glauber; suc de citron; de chacun deux onces. On en donne toutes les heures une tasse, jusqu'à ce que le malade commence à purger.

Ou bien :

On fait dissoudre deux onces de manne et

une demi-once de tartre soluble, dans quelques onces d'eau tiède. On passe le tout, et le malade le prend en une seule fois.

Ou :

Rec. Follicules de séné, deux gros et demi; tartre soluble, trois gros. Faites bouillir avec six onces d'eau de fontaine; passez, et ajoutez ensuite deux onces de manne, pour prendre le matin.

N°. 7.

Rec. Décoction d'orge, huit onces; eau de roses, une once; miel rosat, deux onces; nitre pur, deux gros. En tenir dans la bouche jusqu'à ce qu'il devienne chaud.

N°. 8.

Rec. Semence de chenevis, deux onces; fleurs de sureau et de camomille, de chacune une demi-once. On en fait des sachets d'herbes, que l'on applique chauds sur les parties douloureuses.

N°. 9.

Rec. Electuaire de scordium, deux gros; essence d'écorce d'orange, trois gros, ou teinture aromatique, trois gros; eau de canelle, quatre onces. Toutes les heures une cuillerée pour les adultes attaqués de la diarrhée; la

dose pour les enfans est d'une ou deux cuillerées à café.

N°. 10.

Rec. Eau de chaux vive, une once et demie; sirop balsamique; gomme arabique; de chacun deux gros. Pour en frotter toutes les heures les aphtes dans la bouche; et les adultes se serviront de ce qui suit:

Rec. Cachou, trois gros; faites-le bouillir dans une livre d'eau de chaux; passez et prenez de la colature dix onces; ajoutez-y sucre de saturne, un scrupule; miel rosat, deux onces.

N°. 11.

Rec. Mucilage de gomme arabique et miel dépuré, de chacun une once. En avaler souvent une cuillerée à café.

N°. 12.

Rec. Soufre doré d'antimoine, deux grains; opium pur, un grain; sucre, un scrupule. Faites-en une poudre à prendre en une seule fois avant de se coucher.

N°. 13. *Lait calmant.*

Rec. Amandes douces épluchées; semence de melon ou de concombre; semence de pavot blanc, de chacune une demi-once; eau

commune, une livre. Faites une émulsion à laquelle on ajoutera julep rosat, une once et demie.

N°. 14.

Rec. Racine de chiendent; bois de gayac; de chacun huit onces; pomme de pin, deux onces; écorce intérieure d'orme, trois onces; mêlez. On fait cuire deux à trois onces de ces espèces dans deux livres d'eau, réduites à une livre; on passe le tout, et on le consomme dans l'espace de vingt-quatre heures.

N°. 15.

Rec. Mercure précipité blanc, un gros; axonge de porc, une once; mêlez. Faites un onguent avec lequel on fait une fois par jour des embrocations; on en prend chaque fois la grosseur d'une féve ou d'une noix.

N°. 16.

Rec. Mercure sublimé, un demi-gros. Faites le dissoudre dans une livre d'eau distillée, pour en laver alternativement les parties.

N°. 17.

Rec. Limaille de fer préparée; sucre blanc, de chacun une demi-once; canelle fine en poudre; deux gros. Formez-en une poudre;

les adultes en prendront, deux fois par jour, quarante à soixante grains, et les enfans dix à vingt grains.

N°. 18.

Rec. Gomme ammoniaque en grains, deux gros; aloès lucide; limaille de fer, de chacun un gros. Faites-en, avec le sirop balsamique, des pilules de trois grains. La dose est de deux à quatre pilules le soir et deux le matin.

N°. 19.

Rec. Aloès succotrin, un gros; limaille de fer, deux scrupules; soufre doré d'antimoine, un demi-gros; calomel, un scrupule; huile de sabine, vingt gouttes; sirop simple, suffisante quantité pour en former des pilules de trois grains. La dose est, le matin une pilule, et deux le soir avant de se coucher.

N°. 20.

Rec. Limaille de fer très-pure, une demi-once; racine de columbo, quatre scrupules; rhubarbe optime; écorce de canelle, de chacune deux scrupules; extrait d'absinthe, suffisante quantité pour en former des pilules de deux grains; on les passe dans la poudre de canelle. On en donne trois fois par jour, six à neuf pilules.

No. 21.

Rec. Opium, un demi-scrupule; sucre blanc, une once ; mêlez. Faites une poudre. On en prend tous les quarts-d'heure dix grains.

N°. 22.

Rec. Opium pur ; racine d'ipécacuanha, de chacun quinze grains ; sirop, suffisante quantité pour en former trente pilules. On en prend une le matin et deux le soir avant de se coucher.

N°. 23.

Rec. Aloès lucide ; limaille de fer, de chacun un demi-gros ; soufre d'antimoine, un scrupule ; mucilage de gomme arabique, suffisante quantité pour en former des pilules de trois grains. On en prend trois avant de se coucher.

N°. 24.

Rec. Gomme arabique, une once ; faites-la dissoudre dans huit onces d'eau : ajoutez-y nitre dépuré, un scrupule ; sirop diacode, une demi-once. Toutes les deux ou trois heures trois cuillerées. On en donne aux enfans, toutes les deux heures, une demie jusqu'à une cuillerée.

N°. 25.

Rec. Huile d'amandes douces ; sirop de pavot blanc, de chacun une once ; gomme arabique, un ou deux gros ; mêlez. On en donne toutes les demi-heures une cuillerée.

N°. 26.

Rec. Kinkina en poudre, une once ; rhubarbe en poudre ; bol d'Arménie ; électuaire diascordium, de chacun un gros ; sirop de myrtil, suffisante quantité pour en former un électuaire. On en donne trois à quatre fois le jour, une cuillerée à café.

N°. 27.

Rec. Extrait de coloquinte composé, de la pharmacopée de Londres ; mercure doux, de chacun un scrupule ; sirop, suffisante quantité pour en former huit pilules. Quatre pilules à la fois, ensuite on en donne toutes les deux heures deux, jusqu'à ce que le malade ait eu une selle.

N°. 28.

Rec. Vitriol blanc dépuré, un gros ; extrait de fleurs de camomille, deux gros. Faites-en des pilules de deux grains. On en donne toutes les trois ou quatre heures deux pilules.

N°. 29.

Rec. Manne, une once ; dissolvez-la dans

huit onces d'émulsion d'amandes. Ajoutez : tartre soluble, deux gros; eau de canelle, une demi-once ; sirop de capillaire, deux gros. On donne aux enfans toutes les heures une à deux cuillerées, et aux adultes quatre cuillerées, jusqu'à ce qu'ils commencent à purger.

N°. 30.

Rec. Sommités d'absinthe, une once; racine de calmus aromatique, racine de gentiane et d'impératoire, de chacune une once et demie; baies de laurier, six gros; semence de moutarde, une once. Mettre ces ingrédiens dans quatre pintes de vin chaud dans une cruche bien bouchée; on le laisse digérer pendant vingt-quatre heures, en l'agitant quelquefois; ensuite on le passe, exprime, et on en donne trois fois par jour quatre onces.

N°. 31.

Rec. Esprit-de-vin rectifié, sirop d'écorce d'orange, une à deux onces de chacune; eau commune, deux livres. Mettre pour boisson ordinaire.

N°. 32.

Rec. Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes; sel alkali volatil, de quatre à six grains; eau de canelle, deux gros; sirop d'écorce d'oranges, un gros. On le donne en une seule fois.

N°. 33.

Rec. Esprit-de-vin camphré, quatre onces; esprit de sel ammoniac, esprit de corne de cerf, de chacun une once; huile de genièvre et de térébenthine, de chacune deux gros. En faire souvent des embrocations sur les parties douloureuses.

N°. 34.

Rec. Eau commune, une once; teinture de castor, vingt gouttes; laudanum liquide de Sydenham, seize gouttes; esprit de sel ammoniacanisé, esprit de lavande composé, de chacun vingt-cinq gouttes; sirop de pavot blanc, demi once. Pour prendre tout en une seule fois le soir avant de se coucher.

N°. 35.

Rec. Conserve de roses, demi-once; sirop balsamique, huile d'amandes douces, de chacun une once, acidulez avec l'esprit de vitriol ou acide sulfurique, jusqu'à agréable acidité. Pour en prendre souvent quelques cuillerées à café.

N°. 36.

Rec. Terre sigillée blanche, deux onces; céruse, craie, de chacun une once; le tout en poudre très-fine. On en formera avec suffisante quantité d'esprit-de-vin une masse

que l'on étendra, sous forme d'emplâtre sur du papier bleu, que l'on appliquera sur la partie malade.

N°. 37.

Rec. Huile d'olive, demi-once; esprit de sel ammoniac, esprit de corne de cerf, laudanum liquide de Sydenham, de chacun un gros. Faites-en un liniment, pour en faire souvent des frictions.

N°. 38.

Rec. Cantharides en poudre, deux gros; esprit-de-vin, seize onces; mêlez, digérez dans un matras pendant trois jours; on agitera de tems en tems. En faire des frictions sur les parties douloureuses.

N°. 39.

Rec. Poivre long concassé, demi-once; esprit-de-vin de France, trois onces; laissez digérer pendant trois jours à une légère chaleur, coulez. En prendre quelquefois par jour une cuillerée à café dans un verre d'eau.

N°. 40.

Rec. Pierre infernale, deux grains; faites en, avec suffisante quantité d'eau et de mie de pain, quarante pilules. On en donne deux pilules deux fois par jour.

N°. 41.

Rec. Extrait de kinkina, trois gros; eau commune simple, quatre onces. On en donne quelquefois par jour une demie à une cuillerée aux adultes, et aux enfans une à deux cuillerées à café.

TABLE

des Matières contenues dans ce premier volume.

SECONDE SECTION.

Maladies phlogistiques avec pyrexie et phlegmasie, mais sans inflammation d'une partie individuelle.

TROISIÈME SECTION.

Maladies sans pyrexie et sans inflammation.

FIN DE LA TABLE.

